

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

PARADIGMES ET PRAGMATISME EN RELATIONS INTERNATIONALES

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN SCIENCE POLITIQUE

PAR

SYLVAIN PÂQUET

MARS 2013

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [a] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

We each exist for but a short time, and in that time explore but a small part of the whole universe. But humans are a curious species. We wonder, we seek answers. Living in this vast world that is by turns kind and cruel, and gazing at the immense heavens above, people have always asked a multitude of questions: How can we understand the world in which we find ourselves? How does the universe behave? What is the nature of reality? Where did all this come from? Did the universe need a creator? Most of us do not spend most of our time worrying about these questions, but almost all of us worry about them some of the time.

Traditionally these questions are for philosophy, but philosophy is dead. Philosophy has not kept up with modern developments in science, particularly physics. Scientists have become the bearers of the torch of discovery in our quest for knowledge.¹

– Stephen Hawking

¹ Stephen Hawking, 2010, *The Grand Design*, New York : Bantam Books, p. 5.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier Alex Macleod, professeur au département de science politique de l'Université du Québec à Montréal, pour ses conseils et l'attention qu'il porte aux détails. Son soutien et ses conseils, qui ont été bien au-delà de mes attentes et de ses responsabilités, ont été très appréciés.

Je dédie ce mémoire à mon grand-père Gilbert, qui a toujours cru en mes compétences et qui m'a beaucoup aidé, ainsi qu'à mon père, qui m'a offert des opportunités qu'il aurait bien aimé avoir lorsqu'il avait mon âge.

Enfin, merci à vous qui lisez ce texte en ce moment !

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	vii
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1	
PARADIGMES ET INCOMMENSURABILITÉ.....	5
1.1 Qu'est-ce qu'un paradigme ?	5
1.2 Une science sans paradigme est-elle possible ?	12
1.3 Devrions-nous rejeter la recherche paradigmatique ?	15
1.4 Conclusion	16
CHAPITRE 2	
L'INCOMMENSURABILITÉ EN RELATIONS INTERNATIONALES.....	17
2.1 Bref aperçu des « grands débats » en Relations internationales	17
2.1.1 Le débat entre idéalistes et réalistes.....	19
2.1.2 Le débat entre traditionalistes et behavioralistes	20
2.1.3 Le débat au sujet du stato-centrisme.....	21
2.1.4 Le débat entre positivistes et post-positivistes	22
2.2 Y a-t-il un paradigme en Relations internationales ?	25
2.3 Incommensurabilité paradigmatique et incompatibilité théorique	30
2.4 Conclusion	34
CHAPITRE 3	
LE PRAGMATISME PHILOSOPHIQUE.....	35
3.1 Quelques penseurs du pragmatisme philosophique	36
3.1.1 Charles Sanders Peirce	36
3.1.2 William James.....	39

3.1.3	John Dewey	42
3.1.4	Sidney Hook	45
3.1.5	Richard Rorty	46
3.1.6	Hilary Putnam.....	48
3.2	Le concept de vérité	50
3.2.1	La vérité comme correspondance à la réalité	50
3.2.2	La vérité comme élément de cohérence pratique	52
3.2.3	L'interprétation comme vérité partielle	53
3.2.4	La vérité consensuelle.....	54
3.2.5	La théorie pragmatique de la vérité, en somme.....	54
3.3	Pragmatisme et néo-pragmatisme	55
3.4	Conclusion	58

CHAPITRE 4

LA MÉTHODE PRAGMATIQUE EN RELATIONS INTERNATIONALES.....		60
4.1	Le pluralisme.....	61
4.2	La synthèse théorique	63
4.3	L'éclectisme	64
4.3.1	L'éclectisme analytique	64
4.3.2	La recherche conduite par les problèmes.....	68
4.4	L'abduction	71
4.5	Et les autres.....	73
4.5	Conclusion	76

CHAPITRE 5

EXAMEN DE LA THÉORIE PRAGMATIQUE DE LA VÉRITÉ.....		78
5.1	Bertrand Russell contre William James	78
5.2	Joas, Durkheim et la logique pragmatique en sciences sociales.....	81
5.3	Critique originale de la théorie pragmatique de la vérité.....	83
5.4	Conclusion	87

CHAPITRE 6

EXAMEN DU PRAGMATISME EN RELATIONS INTERNATIONALES.....		88
6.1	L'élimination des débats métathéoriques non pertinents.....	89

6.2	L'affaire de l'incompatibilité théorique	91	
6.2.1	L'attitude pragmatique comme remède au dialogue de sourds	92	
6.2.2	La synthèse théorique comme solution permanente	93	
6.2.3	L'éclectisme comme voie conciliatrice	94	
6.3	Pragmatisme et agnosticisme	98	
6.4	Pragmatisme et paradigme : des notions antagoniques ?	99	
6.5	Logique et pluralité des rationalités	103	
6.6	Conclusion	104	
CHAPITRE 7			
AUTOCRITIQUE			107
7.1	De la pertinence de cette recherche	107	
7.2	De l'importance des concepts	108	
7.3	Du choix des théoriciens	109	
7.4	De la proposition alternative	110	
CONCLUSION			111
BIBLIOGRAPHIE			114

RÉSUMÉ

Le point de départ, c'est le constat dudit problème d'incommensurabilité paradigmatique en Relations internationales. Il appert que c'est plutôt un problème d'incompatibilité théorique à cause des présupposés de recherche. La différence de diagnostic change considérablement la prescription : il ne suffit pas de stimuler le dialogue inter-théorique, il faut plutôt réconcilier les incompatibilités logiques avec un cadre de pensée rigoureux.

Cette recherche vise à évaluer la compétence de la méthode pragmatique en Relations internationales pour régler ce problème. Après avoir étudié par induction le schéma conceptuel autour des concepts de paradigme et d'incommensurabilité, l'état des débats métathéoriques en Relations internationales, le pragmatisme philosophique et la méthode pragmatique adaptée à la discipline des Relations internationales, nous procéderons à un examen par abduction de la méthode pragmatique.

Nous constaterons que la théorie pragmatique de la vérité et la méthode pluraliste pragmatique sont des pistes intéressantes, mais qu'elles tendent vers l'arbitraire parce qu'elles ne sont pas assez encadrées. En accordant trop de liberté à l'interprète, on lui permet accidentellement de prétendre presque n'importe quoi, bien que ça ne soit pas l'intention. Le pluralisme pragmatique sert à stimuler le dialogue, mais il ne règle pas les incompatibilités logiques et il en crée d'autres en suggérant d'ignorer les contradictions épistémologiques. Autrement dit, le pragmatisme ne semble pas pertinent en science et il peut occasionner des résultats contraires à sa mission, à moins qu'on trouve le moyen de limiter le champ de l'interprétation acceptable et qu'on règle ses problèmes logiques. Le pragmatisme est utile pour guider des actions concrètes grâce aux croyances, mais il semble inutile pour connaître des vérités dont nous avons besoin pour que la discipline des Relations internationales devienne une science crédible.

Il faut donc trouver une meilleure solution pour régler les problèmes logiques qui fondent l'incompatibilité entre les théories des relations internationales. Le mieux, ce serait probablement de s'attaquer à la concordance entre les présupposés et la réalité, afin de déterminer si une théorie est applicable ou non.

Mots clés :

Pragmatisme, paradigme, incommensurabilité, conception du monde, rationalité.

INTRODUCTION

La crédibilité des sciences sociales est disputée. Tandis que les sciences pures et naturelles réclament le monopole de la connaissance, les sciences sociales sont de plus en plus divisées. En sciences politiques¹, notamment, la recherche est divisée en champs de plus en plus hermétiques, dont l'administration publique, l'analyse politique et les Relations internationales². Plus encore, la discipline des Relations internationales est en train de se scinder en plusieurs champs de recherche distincts, comme les études de sécurité et l'économie politique internationale, en plus d'être déchirée entre des écoles de pensée qui se contredisent. C'est la ségrégation des écoles de pensée qui constitue la plus grande menace à la crédibilité de cette discipline. D'un point de vue interne, plusieurs prônent la pluralité, qui serait un signe que la communauté académique est dynamique et qu'elle est capable d'observer la réalité sous plusieurs perspectives. D'un point de vue externe, toutefois, on peut avoir l'impression que les prétendus spécialistes en Relations internationales affirment n'importe quoi puisqu'ils ne s'entendent pas souvent. Au-delà du problème de crédibilité, il y a un autre constat : si une seule position parmi plusieurs positions contradictoires est la bonne, cela signifie que la majorité a tort. Comment peut-on être utile si on a tort ?

Cette perspective est peut-être trop pessimiste, alors posons la question autrement : deux interprétations contradictoires peuvent-elles être vraies, toutes les deux ? Si nous acceptons cette idée, les spécialistes des sciences pures et naturelles risquent de décrier notre relativisme et de déclarer que les sciences sociales sont mortes au même titre que la philosophie (ce qui relève déjà de l'arrogance). Si, en revanche, nous défendons qu'il existe toujours une interprétation meilleure que les autres, nous devons normalement défendre un mode

¹ Nous discuterons de sciences politiques au pluriel, plutôt qu'au singulier, afin de marquer les différences majeures qui divisent les sous-disciplines comme l'administration publique, l'analyse politique et les Relations internationales, par exemple.

² Nous utiliserons l'appellation « relations internationales », avec un petit « r », pour qualifier les relations entre les États et les acteurs politiques internationaux. Nous utiliserons l'appellation « politique internationale » pour qualifier la dynamique et les enjeux des relations internationales. Enfin, nous utiliserons l'appellation « Relations internationales », avec un grand « R », pour qualifier le domaine d'étude de la politique internationale.

d'interprétation qui serait supérieur. C'est ce que font les partisans des écoles de pensée qui s'opposent en Relations internationales, ce qui génère un dialogue de sourds, d'une part, et une multitude d'approches intermédiaires, d'autre part. La discipline des Relations internationales est divisée parce que plusieurs s'acharnent à démontrer que leur conception du monde est meilleure que celles des autres. Autrement dit, on crée un dialogue de sourds parce qu'on tente d'imposer notre conception tout en rejetant les autres.

Dans ce cas, comment éviter à la fois la compétition paradigmatique et le relativisme ? Comment élaborer des théories scientifiques des Relations internationales et tendre vers la vérité et le consensus ? Plusieurs propositions ont été faites ; or, les plus populaires ont généré de nouvelles écoles de pensée concurrentes, à leur tour, comme le néoréalisme et le constructivisme. Récemment, deux propositions ont reçu une attention particulière dans cette discipline : l'herméneutique postmoderne et le pragmatisme.

L'herméneutique postmoderne amène à supposer que la réalité est trop complexe pour être appréhendée entièrement. On suppose que toute analyse n'est qu'une interprétation partielle de la réalité. Selon les défenseurs de cette approche, il faudrait stimuler le dialogue entre les interprétations différentes afin d'aboutir à une interprétation plus complète de la réalité. De toute manière, dans notre monde postmoderne éclaté, il serait vain de tenter d'imposer une interprétation. Selon eux, le mieux serait de supposer que toute interprétation est valable, puisqu'il s'agit toujours d'une perspective différente au sujet d'une même réalité.

Le pragmatisme, quant à lui, comporte l'idée que la vérité réelle est inaccessible et que nous pouvons seulement proposer des interprétations pratiques. Par conséquent, afin d'acquérir un savoir utile et d'éviter les débats métaphysiques non pertinents, nous devrions considérer la réalité comme l'ensemble des faits que nous observons. À défaut de mieux, nous aurions une connaissance pratique, qui pourrait éventuellement être remplacée par une interprétation encore plus pratique et plus proche de la réalité. Autrement dit, la vérité pragmatique est une proposition vraisemblable, consensuelle et sujette à la falsification.

Éliminons tout de suite l'herméneutique postmoderne comme alternative. Après l'avoir étudiée pendant trois ans, il m'est devenu évident que cette alternative tend vers le relativisme. Puisque les herméneutes postmodernes prétendent qu'il n'y a pas de vérité absolue, toute interprétation est égale aux autres, même si des contradictions inacceptables surgissent. Si nous acceptons cela, non seulement risquons-nous d'avoir tort la plupart du temps en prétendant n'importe quoi, mais aussi notre crédibilité scientifique serait nulle.

L'étude de la postmodernité demeure pertinente afin de comprendre les changements sociaux, politiques et culturels, mais l'herméneutique postmoderne occasionne trop de problèmes.

Dans les prochaines pages, nous étudierons la proposition pragmatiste. De plus en plus de spécialistes des Relations internationales, las de la compétition paradigmatique, se réfugient vers cette alternative afin d'apaiser les tensions. Or, la plupart de ceux qui en discutent n'y portent pas un regard critique : ils en font seulement la promotion. Voilà pourquoi il est pertinent d'évaluer, avec un regard critique, s'il s'agit d'une voie souhaitable et crédible.

Nous allons commencer par définir la notion de paradigme, qui est au cœur de notre problématique. Ceci nous amènera à étudier un champ conceptuel complexe que nous tenterons de simplifier autant que possible. Grâce à ce survol, nous serons en mesure de déterminer s'il est possible de produire une science sans paradigme et si c'est souhaitable.

Le chapitre suivant portera sur l'état de la compétition paradigmatique en Relations internationales. Nous commencerons par l'étude des « grands débats » qui ont secoué la discipline au cours du vingtième siècle. Cela nous permettra de déterminer s'il y a réellement un problème d'incommensurabilité paradigmatique en Relations internationales, comme plusieurs le prétendent, ou s'il s'agit plutôt d'un problème de contradictions théoriques.

Après avoir abordé l'affaire de ladite incommensurabilité paradigmatique en Relations internationales, nous dériverons temporairement de ce sujet afin de comprendre ce qu'est le pragmatisme. Le troisième chapitre servira à définir ce qu'est le pragmatisme philosophique en explorant les doctrines des penseurs pragmatistes les plus influents et la théorie pragmatique de la vérité. Nous aurons ensuite une idée générale de ce qu'est le pragmatisme.

Le quatrième chapitre servira à expliquer les stratégies de recherche pragmatiques qui ont été proposées pour l'étude de la politique internationale. Nous nous concentrerons sur cinq grandes stratégies : le pluralisme, la synthèse théorique, l'éclectisme analytique, la recherche conduite par les problèmes et l'abduction. Le pluralisme est une stratégie générale à laquelle se rattache deux stratégies spécifiques, soit la synthèse théorique et l'éclectisme, et l'éclectisme se scinde en deux sous-stratégies : l'éclectisme analytique et la recherche conduite par les problèmes. L'abduction constitue une stratégie différente, une alternative à l'induction et la déduction. C'est suite à cette démarche que nous pourrons évaluer la capacité du pragmatisme à remplir sa mission en Relations internationales.

À quoi sert de discuter du pragmatisme et de la compétition paradigmatique en Relations internationales ? À quoi peut servir un tel charabia pour la pratique de la politique internationale ? En fait, pour que la politique soit rationnelle et cohérente, les acteurs politiques doivent adopter une bonne approche. Pour cela, il leur faut une théorie efficace pour interpréter et guider la politique internationale. Or, il n'y a pas de consensus quant à la meilleure théorie en Relations internationales. Puisqu'il n'y a pas de consensus, cela démontre que nous avons de la difficulté à comprendre la politique internationale. Par conséquent, afin que nos recherches soient utiles et que les acteurs politiques s'y réfèrent, nous devons régler deux problèmes. Premièrement, il faut régler les contradictions et la concurrence théorique dans notre discipline. Deuxièmement, il faut construire un mode d'interprétation qui serait utile tant pour les théoriciens que pour les acteurs politiques. Un tel mode d'interprétation servirait à guider le comportement des acteurs aussi bien qu'à expliquer le comportement des autres acteurs mieux que les autres théories. De cette manière, la discipline des Relations internationales gagnerait une nouvelle crédibilité tout en offrant une plus grande utilité.

Le présent essai n'est pas qu'une série de notes de bas de page. Ce n'est pas du *name dropping*. Ce n'est pas qu'un simple charabia qui ne sert à rien dans la pratique, non plus. C'est un examen du pragmatisme pour tenter de répondre à la première question posée ci-dessus. Nous allons aborder plusieurs idées abstraites parce que c'est important afin de fonder un meilleur cadre d'analyse. Si les théoriciens règlent leurs problèmes théoriques, ils seront en mesure de mieux enseigner et conseiller les acteurs politiques. Si les acteurs politiques sont mieux informés, la politique internationale devrait être moins arbitraire. C'est en s'attaquant aux problèmes abstraits importants et en délaissant ceux qui ne servent à rien que nous pourrions aller dans la bonne voie. La question du jour est : le pragmatisme peut-il mettre fin à la guerre des « ismes » en Relations internationales ?

Aucune thèse n'est défendue *a priori*. Il s'agit d'une recherche qualitative qui avance d'abord par induction, puis par abduction. Nous allons étudier par induction le concept de paradigme et ses concepts parents, puis les débats métathéoriques en Relations internationales, avant d'explorer le pragmatisme philosophique et la méthode pragmatique en Relations internationales. Puis, nous procéderons ensuite par abduction afin d'évaluer l'utilité et l'efficacité du pragmatisme pour régler les problèmes de la discipline des Relations internationales, en utilisant les savoirs acquis dans les chapitres précédents. Enfin, notons que ce travail n'en est pas un de statistiques ou de données empiriques, mais de logique.

CHAPITRE 1

PARADIGMES ET INCOMMENSURABILITÉ

En Relations internationales, on mentionne régulièrement le problème de « l'incommensurabilité des paradigmes ». Pour résumer brièvement les symptômes dudit problème, il s'agit de la difficulté de stimuler le dialogue entre les partisans d'écoles de pensée concurrentes ou d'intégrer leurs théories de manière cohérente.

1.1 Qu'est-ce qu'un paradigme ?

Selon la définition vulgaire, les paradigmes sont des ensembles de théories, d'axiomes et de croyances généralement acceptés par une communauté. Les prémisses métathéoriques seraient les principales causes de mésentente entre les partisans de paradigmes concurrents¹. En revanche, la définition de Thomas Samuel Kuhn ajoute une dimension importante : le paradigme est la tradition de recherche dominante dans une communauté. Selon la définition de Kuhn, il ne peut pas y avoir plusieurs paradigmes pour un sujet dans une communauté ; il y a un paradigme et il y a des traditions de recherche marginales qui le bousculent.

Commençons par définir le concept de science normale, puisque la notion de paradigme y est directement associée. Le concept de « science normale » désigne la recherche scientifique fondée sur un corps de théories acceptées par une majorité de chercheurs². Les recherches de Kuhn sur l'histoire de la science l'ont amené à remarquer que les théories acceptées par une communauté scientifique changent à travers le temps. Ce sont les traditions de recherche

¹ Rudra Sil et Peter J. Katzenstein, 2010, *Beyond Paradigms: Analytic Eclecticism in the Study of World Politics*, New York : Palgrave Macmillan, p. 4.

² Thomas S. Kuhn, 1962 (1970), *The Structure of Scientific Revolutions*, 2e édition, Chicago : University of Chicago Press, p. 10.

dominantes que Kuhn appelle des « paradigmes » ; ces traditions tendent à résister aux contradictions étant donné que la recherche scientifique normale vise à les solidifier³. Autrement dit, un paradigme est un cadre théorique accepté par consensus.

Un paradigme est un modèle qui érige les conditions de la science normale⁴. Les règles et les normes de la recherche normale peuvent découler d'un paradigme afin d'imposer des conventions et ainsi d'uniformiser les protocoles de recherche. Toutefois, les règles et les normes ne font pas les paradigmes et un paradigme peut orienter la recherche sans que des conventions soient fixées⁵. Un paradigme est un ensemble d'idées, pas de conventions méthodologiques. Dans le même ordre d'idées, un paradigme oriente la recherche en conditionnant les choix théoriques et instrumentaux⁶. Ce qui peut sembler naturel n'est qu'un présupposé qui découle du cadre théorique que le chercheur a assimilé à sa rationalité. Ainsi, un individu qui étudie scientifiquement un phénomène peut conclure qu'une hypothèse est meilleure que les autres en considération de ses prédispositions et de son expérience, tandis qu'un autre individu qui observe la réalité différemment peut accepter une autre hypothèse. Les conclusions dépendent de l'arbitraire qui fonde les certitudes, dont les présupposés qui sont acceptés par les membres d'une communauté scientifique⁷. Autrement dit, le paradigme est le noyau de la science normale parce qu'il définit les critères d'acceptabilité des théories.

La science normale aurait une tendance extrêmement faible à l'innovation, étant donné que la recherche normale viserait surtout à mieux élaborer et solidifier un corps de théories (le paradigme) qui offre déjà une interprétation compétente et pratique de la réalité⁸. Plutôt que de remettre en question leur interprétation, les partisans du paradigme chercheraient principalement à élucider les chaînons manquants, ce qui élimine le besoin pour des grandes innovations. Ce qui donne l'impression d'une unité théorique dans un champ scientifique, ce serait l'existence d'un paradigme ; le consensus ne serait que la caractéristique essentielle d'un paradigme, pas un gage de vérité. Kuhn croyait que les sciences naturelles étaient plus stables et rigoureuses que les sciences sociales ; les sciences naturelles seraient des

³ *Ibid.*, p. 10.

⁴ *Ibid.*, p. 23.

⁵ *Ibid.*, p. 42.

⁶ *Ibid.*, p. 59.

⁷ *Ibid.*, p. 4-5.

⁸ *Ibid.*, p. 35.

disciplines matures dominées par des paradigmes tandis que les sciences sociales seraient des disciplines immatures marquées par l'absence de consensus⁹. Ainsi, contrairement à Carl G. Hempel, qui croyait qu'il y avait plusieurs similarités entre les sciences sociales et les sciences naturelles¹⁰, Kuhn croyait que les sciences sociales fonctionnaient différemment et qu'elles étaient moins rigoureuses et crédibles que les sciences naturelles.

On relève parfois plusieurs sens différents de la notion de paradigme qui seraient élaborés par Kuhn dans *The Structure of Scientific Revolutions*. Dans un article sur la nature des paradigmes, Margaret Masterman en relève vingt-et-un. Brièvement, nous pourrions comprendre un paradigme comme : (1) un accomplissement scientifique universellement reconnu ; (2) un mythe ; (3) une constellation de questions ; (4) une œuvre classique ou un manuel ; (5) une tradition ou un modèle ; (6) une réalisation scientifique unifiée ; (7) une analogie ; (8) une spéculation métaphysique efficace ; (9) un instrument accepté ; (10) une source d'outils ; (11) une illustration normalisée d'une réalité ; (12) un mécanisme ; (13) un « paquet de cartes » ; (14) une manufacture intellectuelle ; (15) une perspective geltastiste ; (16) un ensemble d'institutions politiques de la science ; (17) un standard appliqué à la quasi-métaphysique ; (18) un principe organisateur de la pensée qui peut gouverner la perception ; (19) une perspective épistémologique générale ; (20) une nouvelle manière de voir ; (21) une pensée qui détermine un large pan de la réalité¹¹.

En réaction à la prétention qu'il existe une multitude de définitions distinctes du concept de paradigme, Kuhn a répondu que ces différences sont essentiellement stylistiques, tandis que le fond du contenu n'est pas si différent¹². Dans le postscript à la deuxième édition de *The Structure of Scientific Revolutions*, Kuhn reconnaît que le concept de paradigme apparaît fréquemment dans deux sens distincts. D'une part, un paradigme peut être un ensemble de croyances, de théories et de méthodes partagées par une communauté scientifique. D'autre part, il peut s'agir d'un modèle théorique accompagné de règles qui orientent la recherche et la résolution de problèmes. Les deux sens s'entrecroisent, mais on peut également les distinguer. Ainsi, Kuhn suggère le qualificatif « paradigme sociologique » pour identifier ce

⁹ *Ibid.*, p. viii.

¹⁰ Carl G. Hempel, 1966, *Philosophy of Natural Sciences*, Englewood Cliffs : Prentice-Hall, p. 110.

¹¹ Margaret Masterman, 1970, « The Nature of a Paradigm », dans Imre Lakatos et Alan Musgrave (dir.), 1970, *Criticism and the Growth of Knowledge*, New York : Cambridge University Press, p. 61-65.

¹² Kuhn, 1962, *op. cit.*, p. 181.

qui correspond à la première définition¹³ et « matrice disciplinaire » pour la deuxième définition. En somme, un paradigme peut être compris comme un ensemble d'idées acceptées par une communauté scientifique et qui offrent un modèle efficace pour expliquer la réalité.

Éloignons-nous de la conception kuhnienne. Dans le livre *Introduction to Paradigms*, Manfred Stansfield présente son « paradigme au sujet des paradigmes », une interprétation théorique du concept de paradigme et une application recommandée de ce savoir. Il le prend au sens large : il ne s'agirait pas d'un ensemble de normes, de théories et de présupposés acceptés par une communauté scientifique, mais simplement d'un cadre théorique illustrant une interprétation possible et instrumentale de la réalité. Stansfield néglige la caractéristique de tradition dominante et retient les caractéristiques d'interprétation et de savoir *a priori*¹⁴.

Stansfield décrit un paradigme comme un système de croyances au sujet d'une réalité qu'on désire expliquer ou contrôler¹⁵. Selon lui, la réalité est ce qui est observable et il serait impossible de faire correspondre la théorie à la réalité parce que nous n'observons jamais l'ensemble de réalité¹⁶. Un paradigme ne serait pas une illustration fidèle de la réalité, ni une vérité ; ce serait simplement une caricature à laquelle on croit. Ainsi, un paradigme serait un schéma de vérité-cohérence plutôt qu'une source de vérité-correspondance. Stansfield croit que ce qui est enseigné à l'école, ce ne sont pas des vérités, ce sont des hypothèses offertes par des paradigmes. Nous enseignons des systèmes de croyances¹⁷. Un paradigme serait utile comme interprétation symbolique de la réalité pour contrôler de manière plus précise les conditions et les résultats de l'expérience¹⁸. Il s'agit d'une déformation du concept défini par Kuhn, certes, mais la définition de Stansfield est plus proche de la conception populaire du concept de paradigme en sciences sociales. Par exemple, dans un manuel qui présente des concepts-clés en Relations internationales, on peut lire que :

¹³ *Ibid.*, p. 175.

¹⁴ Manfred Stansfield, 1993 (2001), *Introduction to Paradigms: Overview, Definitions, Categories, Basics, Optimizing Paradigms & Paradigm Engines*, Victoria : Trafford, 350 p.

¹⁵ *Ibid.*, p. 3.

¹⁶ *Ibid.*, p. 34-36.

¹⁷ *Ibid.*, p. 5.

¹⁸ *Ibid.*, p. 31.

« In examining the history of science, Kuhn argued that what he called *normal science* proceeded on the basis of particular paradigms, the truth of whose assumptions were taken for granted. A paradigm is therefore a mode of thinking within a field of inquiry that regulates scientific activity, sets the standards for research, and generates consensus, coherence, and unity among scholars.¹⁹ »

On remarque que le concept est défini dans le cadre de la tradition de recherche au cœur de la science normale. Or, immédiatement après avoir reconnu ce rôle essentiel, on retourne à une définition vulgaire du concept, en le réduisant à un mode de pensée. Pourtant, les mêmes auteurs utilisent plus loin la notion de théorie non-paradigmatique pour qualifier une théorie qu'on ne tente pas d'élever au statut d'approche dominante²⁰. Il n'y a pas de constance. Il n'y a pas de problème avec le fait de discuter de la compétition entre les modes de pensée concurrents, peu importe le nom qu'on leur donne. Toutefois, comme nous en discuterons plus tard, une telle déformation du concept de paradigme crée des problèmes logiques graves lorsque nous voulons parler d'incommensurabilité paradigmatique et de science normale.

De plus, le concept de paradigme est utilisé comme un passe-partout. Plusieurs manuels de théories des Relations internationales présentent le postmodernisme et le féminisme comme des paradigmes, bien que ces courants ne puissent pas aspirer au statut d'approche dominante en Relations internationales. Ces courants ne sont pas non plus des ensembles de théories, d'axiomes et de normes acceptées par une communauté scientifique ; au contraire, leurs membres divergent fortement à tous sujets. Ainsi, les considérer comme des paradigmes, malgré que ces courants sont ni dominants, ni homogènes, se rapproche plus de la conception de Stansfield que de celle de Kuhn. La polysémie entraîne la confusion conceptuelle. Pour des raisons pratiques, afin de ne pas participer à la déviance sémantique, nous utiliserons le concept de paradigme en fonction de la définition de Kuhn.

Il y a plusieurs concepts parents. Au sens kuhnien, un paradigme peut être soit un « paradigme sociologique », c'est-à-dire un ensemble de théories, d'axiomes et de normes partagé par une communauté scientifique, ou une « matrice disciplinaire », qui est un modèle accompagné de règles qui orientent la recherche scientifique. Les paradigmes se succèdent par des révolutions scientifiques. Lorsqu'un nouveau cadre théorique menace le paradigme, on parle de « science révolutionnaire ». La « révolution scientifique » peut survenir lorsqu'un

¹⁹ Martin Griffiths, Terry O'Callaghan et Steven C. Roach, 2008, « Introduction. International relations: conceptual issues and challenges », chap. dans *International Relations: The Key Concepts*, 2e édition, New York : Routledge, p. x.

²⁰ *Ibid.*, p. xiii.

paradigme est bousculé par une nouvelle tradition de recherche ; les partisans de chacune de ces traditions ne peuvent pas dialoguer selon les mêmes termes parce qu'ils conçoivent la réalité différemment. Lorsqu'une révolution scientifique est accomplie avec succès, le nouveau paradigme établi, à son tour, la « science normale ». Une théorie est comme un prisme à travers lequel un scientifique peut voir le monde d'une certaine manière. Lorsqu'une révolution scientifique se produit, on change de prisme et on voit le monde différemment²¹.

Normalement, les scientifiques n'auraient pas tendance à essayer de révolutionner leur discipline. C'est plutôt l'apparition indésirée d'anomalies qui entraînerait les découvertes révolutionnaires. Selon Kuhn, lorsqu'une anomalie apparaît, un chercheur normal tenterait de la résoudre à l'aide de son cadre théorique. Malgré tout, il peut obtenir des résultats bouleversants qui contredisent les anciennes hypothèses. La création délibérée d'alternatives théoriques serait une caractéristique des sciences immatures, pré-paradigmatiques, tandis qu'une science normale serait caractérisée par la défense prolongée d'un paradigme, accidentellement bousculé par de rares découvertes majeures²². La science normale aurait tendance à taire ou supprimer les innovations qui peuvent mettre le paradigme en péril²³. Il s'agirait là du cœur de la science normale, puisqu'ainsi on tente de construire un schéma théorique plus cohérent tout en défendant le paradigme contre les attaques possibles²⁴.

L'élaboration de nouvelles théories, dans le cadre d'une science normale, serait un signe que cette science est en crise, qu'elle n'arrive plus à répondre à certaines anomalies. On pourrait considérer qu'il y a une révolution scientifique lorsqu'un grand nombre de chercheurs choisissent de délaisser l'ancien paradigme afin d'en adopter un nouveau²⁵. Les scientifiques ne rejetteraient pas un paradigme à cause de la falsification d'une théorie, mais à cause d'une meilleure heuristique²⁶. Il y a alors un changement de paradigme ; souvent, on change de paradigme parce que le nouveau paradigme est incommensurable avec l'ancien.

La thèse de l'incommensurabilité, développée notamment par Pierre Duhem, Paul Feyerabend et Thomas Kuhn, pourrait être résumée de la manière suivante : les théories et les

²¹ Kuhn, 1962, *op. cit.*, p. 111.

²² *Ibid.*, p. 76.

²³ *Ibid.*, p. 5.

²⁴ *Ibid.*, p. 24.

²⁵ *Ibid.*, p. 77.

²⁶ *Ibid.*, p. 77-78.

propos élaborés à partir d'un cadre théorique ne sont pas interchangeables avec ceux d'un autre cadre théorique qui ne partage pas le même vocabulaire et les mêmes prémisses ontologiques et épistémologiques²⁷. Par conséquent, il serait difficile de stimuler le dialogue entre des partisans de théories qui n'observent pas la réalité sous le même angle, dans la même direction ou de manière collectivement discutable. Il y aurait un problème de dialogue entre les paradigmes comme entre des langages trop différents, puisque la traduction des propos des paradigmes adverses résulterait en la déformation des idées réinterprétées²⁸. Pour comprendre un paradigme, comme pour comprendre un langage, il faudrait tout d'abord apprendre comment pense l'autre, essayer de comprendre sa conception du monde.

Jusqu'ici, nous avons étudié la conception kuhnienne de la science, mais ce n'est pas la seule qui existe. Imre Lakatos préfère le concept de « programme de recherche » au concept de paradigme. Une science serait composée d'ensembles de théories qui découlent de programme de recherches, conçus comme des ensembles de règles méthodologiques et heuristiques qui visent à orienter la bonne recherche scientifique²⁹. Tandis que le concept de paradigme de Kuhn s'applique aux ensembles d'idées et exclut la méthodologie, le programme de recherche de Lakatos se concentre sur l'orientation de la recherche et sur la méthodologie et porte moins attention aux idées. Sur un autre plan, Lakatos accepte que l'histoire de la science soit interprétée comme une succession de programmes de recherches mais il exprime son désaccord quant à l'idée qu'on puisse y voir une succession de sciences normales. Le pluralisme théorique, plutôt que le monisme, serait la norme³⁰.

Si le pluralisme est la norme, comme le prétend Lakatos, alors la science normale doit être l'exception, étant donné qu'elle gravite autour du consensus paradigmatique. Dirigeons-nous maintenant vers une position intermédiaire, celle de Karl Popper. Selon lui, la science normale existe mais l'esprit critique serait toujours là afin de remettre en question les axiomes et de faire avancer la recherche du savoir vrai. Le scientifique « normal », celui qui maintient les axiomes proclamés par une communauté scientifique, serait un mauvais

²⁷ Sil et Katzenstein, 2010, *op. cit.*, p. 13.

²⁸ Thomas S. Kuhn, 1970, « Reflections on my Critics », dans Lakatos et Musgrave, *op. cit.*, p. 268.

²⁹ Imre Lakatos, 1970, « Falsification and the Methodology of Scientific Research Programmes », dans Lakatos et Musgrave, *op. cit.*, p. 132.

³⁰ *Ibid.*, p. 155.

intellectuel à qui on a mal enseigné l'art d'être scientifique. Popper croit que ce que Kuhn appelle la « science normale » existe mais qu'il s'agit d'une désolante anomalie³¹.

En outre, Larry Laudan a critiqué les concepts de « paradigme » et de « programme de recherche » à cause de leur rigidité et leur incapacité à relever les problèmes conceptuels qui affectent le développement de la science³². Dans le cadre de ces deux concepts, la science évoluerait grâce à la succession de théories qui expliquent mieux le monde. En revanche, Laudan croit que la science n'évolue pas par la succession de théories toujours plus compétentes, mais plutôt par la résolution d'anciens problèmes conceptuels ; c'est ensuite grâce aux meilleurs concepts que nous pouvons mieux comprendre le monde et régler les disputes théoriques. Étant donné que les concepts de Kuhn et Lakatos sont inappropriés pour qualifier les ensembles de théories et les cadres interprétatifs dans les sciences, Laudan propose d'utiliser le concept de « tradition de recherche ». Une tradition de recherche est un ensemble de théories et de normes métaphysiques et méthodologiques. Une tradition peut être constituée de théories spécifiques qui diffèrent grandement d'une époque à une autre ; son évolution ne garantit pas l'immuabilité des convictions théoriques, donc deux théoriciens de la même tradition de recherche peuvent se contredire à plusieurs sujets bien qu'ils empruntent un cadre analytique semblable³³. En somme, une tradition de recherche est un cadre analytique flexible qui propose une manière d'élaborer des théories spécifiques ou, « Put simply, a research tradition is thus a set of ontological and methodological "do's" and "don'ts."³⁴ » La conceptualisation de Laudan est critiquée, comme celles de Kuhn, Popper, Lakatos et tous les autres. Dans ce cas, utilisons chaque concept lorsqu'il est approprié et que la réalité correspond à son idéal-type, tout simplement.

1.2 Une science sans paradigme est-elle possible ?

Le concept de paradigme désigne un ensemble de convictions, d'axiomes et de théories qui orientent la recherche d'une communauté scientifique. Originellement, il désignait le courant scientifique dominant en particulier. Cependant, ce sens est de plus en plus ignoré.

³¹ Karl Popper, 1970, « Normal Science and its Dangers », dans Lakatos et Musgrave, *op. cit.*, p. 51-54.

³² Larry Laudan, 1977, *Progress and Its Problems: Toward a Theory of Scientific Growth*, Londres : University of California Press, p. 73-78.

³³ *Ibid.*, p. 78-93.

³⁴ *Ibid.*, p. 80.

Les paradigmes incluent généralement un ensemble d'axiomes qui sont retenus comme des vérités fondamentales de la réalité étudiée ; ces axiomes sont des dogmes lorsqu'ils sont utilisés comme des vérités indiscutables pour imposer l'autorité d'un paradigme. Stephen Toulmin croit qu'il s'agit là d'un effet de l'autorité magistrale : le scientifique retient comme des arguments d'autorité les propos de certains « grands penseurs » qu'il respecte³⁵. Ainsi, une communauté scientifique respecte les propos de certains de leurs prédécesseurs comme des vérités, comme des arguments d'autorité indiscutables qu'on doit respecter. Il semble d'ailleurs que ce soit un phénomène inévitable : il ne pourrait pas y avoir de science mature sans un paradigme pour orienter la recherche et servir de fondation au savoir.

Les sciences pures et naturelles ne pourraient pas plus échapper aux paradigmes que les sciences sociales ; les chercheurs intègrent une série de présupposés qu'ils ne remettent pas en question et qui fondent les explications scientifiques. Comme le soulève William T. Bluhm dans une étude sur le problème paradigmatique en sciences politiques, la recherche scientifique est plus souvent fondée sur un ensemble de présupposés que sur des faits empiriques³⁶. La science aurait besoin de dogmes, comme la religion, afin d'appuyer la connaissance. Un axiome devient un dogme lorsqu'on le considère comme une vérité fondamentale et qu'on utilise l'autorité afin de le défendre. Une science dogmatique défend des axiomes qui ne sont pas prouvés mais qui servent à justifier les théories.

En résumé, une science paradigmatique a pour effet de diviser une communauté académique en fonction des théories et des axiomes auxquels ses membres croient. Cette ségrégation crée un environnement de compétition pour imposer la domination théorique d'un groupe ou d'un autre. Maintenant, posons la question suivante : une science sans paradigme est-elle possible ? Si nous définissons un paradigme comme une tradition de recherche qui est acceptée par la majorité des chercheurs d'une communauté scientifique : oui, c'est possible. En acceptant cette définition, toute science qui n'a pas de courant dominant, comme c'est le cas présentement en Relations internationales, est une science sans paradigme. En revanche, si nous définissons un paradigme comme toute école de pensée, une science sans paradigme

³⁵ Stephen Toulmin, 1970, « Does the Distinction between Normal and Revolutionary Science Hold Water? », dans Lakatos et Musgrave, *op. cit.*, p. 40.

³⁶ William T. Bluhm, 1982, « Introduction: A Call for Paradigm Synthesis », dans William T. Bluhm (dir.), *The Paradigm Problem in Political Science: Perspectives from Philosophy and from Practice*, Durham : Carolina Academic Press, p. 4-5.

ne devrait dépendre d'aucune théorie. Peut-on prétendre faire des études scientifiques sans théorie ? Pour répondre à cette question, il faut comprendre ce qu'est une théorie.

Dans son livre *Theory of International Politics*, Kenneth Waltz a proposé une définition intéressante de ce concept. En le paraphrasant, il affirme qu'une théorie découle d'une conjecture et qu'elle est viable si la conjecture est confirmée³⁷. Une théorie n'est pas une loi scientifique : la loi indique une constance, la théorie l'explique³⁸. Pour élaborer une théorie compétente, il faudrait isoler l'objet d'étude de toutes les distractions qui l'entourent afin de conserver uniquement les facteurs essentiels³⁹. Une théorie doit donc être une simplification de la réalité, non la réalité elle-même⁴⁰. Une théorie n'aurait pas besoin de tout expliquer ; il faut qu'elle soit utile pour expliquer son objet. La théorie qui explique le mieux le plus grand nombre de cas serait la meilleure, jusqu'à ce qu'une meilleure théorie lui succède⁴¹.

La théorie demeure nécessaire étant donné qu'il est difficile d'expliquer la réalité, de manière crédible, sans cadre théorique. À l'encontre de cette idée, certains empiristes de nos jours ont une confiance inébranlable envers les statistiques. Ils prétendent pouvoir utiliser les statistiques afin de tout démontrer objectivement ; or, sans théorie, chaque individu risque d'éclairer des relations différentes et une multitude d'interprétations contradictoires risque de jaillir. De telles contradictions sont nuisibles pour la crédibilité de la science. Comme l'a écrit Kenneth Waltz, « Statistics do not show how anything works or fits together. Statistics are simply descriptions in numerical form, [...] Statistical operations cannot bridge the gap that lies between description and explanation.⁴² » Les statistiques nous permettent de figer une image possible d'une fraction observable de la réalité d'un lieu, d'un groupe ou d'un phénomène particulier à un moment donné. Elles ne font rien de plus. Afin d'avoir des interprétations constantes, nous avons besoin de théories. De plus, surtout en Relations internationales, il est difficile d'extrapoler les statistiques étant donné que tout est en mouvement, que rien n'est fixe. Il faut étudier chaque cas séparément, sinon nos extrapolations risquent d'être fausses. Sans théorie, il ne peut pas y avoir de science crédible.

³⁷ Kenneth N. Waltz, 1979, *Theory of International Politics*. Long Grove : Waveland Press, p. 2.

³⁸ *Ibid.*, p. 5.

³⁹ *Ibid.*, p. 8.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 9-10.

⁴¹ *Ibid.*, p. 9.

⁴² *Ibid.*, p. 3.

En résumé, si nous considérons qu'un paradigme est un cadre théorique qui permet d'interpréter la réalité, une science sans paradigme est peu crédible. Par contre, si nous définissons un paradigme comme le courant dominant dans une communauté académique, une science sans paradigme est possible mais possiblement instable étant donné que l'absence de consensus risque de multiplier les débats dogmatiques.

1.3 Devrions-nous rejeter la recherche paradigmatique ?

Plusieurs chercheurs réclament l'ouverture du discours scientifique. On veut le libérer du joug théorique. Au sujet des théories des Relations internationales, Albert O. Hirschman a même déclaré que la primauté de la théorie sur l'analyse empirique tend à la théorisation compulsive et insensée, qui est finalement une nuisance à la compréhension⁴³. Cette position, qui s'oppose à la nécessité de la théorie que nous avons indiquée plus tôt, constitue une réaction violente au dérangement causé par la compétition paradigmatique.

La compétition paradigmatique est peut-être dérangeante mais la recherche paradigmatique offre certains avantages. Par exemple, ce qu'on fait de notre savoir dépend de notre manière de le percevoir et cette optique est teintée par le prisme du paradigme. Le paradigme permet généralement la compréhension commune et la communication des savoirs pratiques. Ainsi, les paradigmes servent à la transmission du savoir et de sa pratique dans une collectivité. Néanmoins, puisque les paradigmes déforment la réalité du savoir, il faut découvrir comment traduire les interprétations paradigmatiques pour qu'elles puissent être comprises dans le cadre d'un autre paradigme. Autrement, le savoir pratique d'un individu au sujet d'une réalité est une découverte sous une conception paradigmatique différente⁴⁴.

On peut également considérer un paradigme comme une culture. Le savoir est socialement transmis à l'intérieur d'une communauté et le paradigme sert à établir les normes et les prémisses de l'interprétation. Puisqu'un paradigme est comme une culture, il n'a pas besoin d'anéantir ou de disparaître lorsqu'il est comparé à un autre paradigme ; au contraire, il

⁴³ Albert O. Hirschman, 1970, « The Search for Paradigms as a Hindrance to Understanding », *World Politics*, vol. 22, n° 3, p. 329.

⁴⁴ David P. Crandall, 1990, « Peering at Paradigms Through the Prism of Practice Improvement », dans Egon G. Guba, *The Paradigm Dialog*, Newbury Park : Sage Publications, p. 220-221.

peut y avoir des échanges culturels, une tendance pluraliste vers la consolidation d'idées communes⁴⁵. Les paradigmes se complètent à travers des perspectives culturelles différentes.

Enfin, le paradigme est l'aboutissement à un consensus à l'intérieur d'une communauté. Lorsqu'il y a un paradigme, il n'y a pas de grand débat entre une multitude d'écoles de pensée puisqu'il y a une école dominante à laquelle se comparent les écoles marginales. Dans ce cas, si nous désirons éliminer les débats métathéoriques, l'existence d'un paradigme est la clé. Le problème, c'est que la concurrence entre les écoles qui aspirent à ce titre, en l'absence d'un paradigme préexistant, crée ces fameux débats. Il n'y a donc pas de raison d'éliminer la recherche paradigmatique si elle peut engendrer le consensus à long terme.

1.4 Conclusion

Un paradigme est une conception du monde acceptée par la majorité des membres d'une communauté. Lorsqu'il y a un paradigme, il y a consensus. Une science normale est ainsi une science qui est fondée sur un ensemble de théories et d'axiomes qui sont acceptées par consensus. Selon cette perspective, il peut y avoir plusieurs traditions de recherche et programmes de recherche dans une discipline, mais aussi longtemps qu'il y a un certain consensus, la science est stable et mature. Une discipline sans paradigme, donc sans consensus, serait immature et incohérente. Qu'en est-il des Relations internationales ?

⁴⁵ William A. Firestone, 1990, « Accomodation: Toward a Paradigm-Praxis Dialectic », dans Egon G. Guba, *The Paradigm Dialog*, Newbury Park : Sage Publications, p. 108-109.

CHAPITRE 2

L'INCOMMENSURABILITÉ EN RELATIONS INTERNATIONALES

Maintenant que nous avons défini certaines notions essentielles, nous allons vérifier s'il y a réellement un problème d'incommensurabilité paradigmatique en Relations internationales. Pour cela, nous allons commencer par un aperçu des débats les plus importants qui ont marqué cette discipline. Par la suite, nous discuterons de la différence technique entre l'incommensurabilité paradigmatique et l'incompatibilité théorique. Nous terminerons ce chapitre par l'exploration du discours en faveur du dialogue inter-théorique.

2.1 Bref aperçu des « grands débats » en Relations internationales

L'étude de la politique internationale n'est pas nouvelle, mais la disciplinarisation des Relations internationales a réellement débuté vers la fin de la Première Guerre mondiale. Bien que cette discipline académique soit jeune, elle a été marquée par une série de débats majeurs. Ces débats ont tendance à diviser la communauté académique en factions, selon les convictions des chercheurs. Il en résulte un environnement de compétition, où chacun tente de démontrer la supériorité de son approche théorique. Au sens kuhnien, la discipline des Relations internationales n'est pas une science normale étant donné qu'il n'y a pas de paradigme dominant et qu'il n'y a pas de remplacement des anciennes théories par des nouvelles. En fait, les théories qui découlent d'approches différentes existent en opposition les unes face aux autres. Il n'y a pas de paradigme dominant en Relations internationales mais il existe une multitude d'écoles de pensée concurrentes qui se disputent la supériorité théorique.

Il y a plusieurs classifications différentes des « grands débats » de cette discipline. Dario Battistella, par exemple, en soulève quatre. Le premier débat, qu'il situe entre la Première Guerre mondiale et la fin de la Seconde et qui opposait les idéalistes aux réalistes, questionnait le but de cette discipline. Le deuxième, qu'il situe dans les années 1950 et 1960 et qui opposait les traditionalistes aux behavioralistes, demandait comment comprendre les relations internationales. Le troisième, qu'il situe dans les années 1970 et 1980 et qui opposait les réalistes aux transnationalistes et aux marxistes, remettait en question l'objet d'étude des Relations internationales. Finalement, le quatrième débat, qui dure depuis les années 1990 et qui oppose les positivistes aux postpositivistes et aux antipositivistes, questionne la possibilité d'étudier scientifiquement la politique internationale¹.

Comme deuxième exemple, dans un texte sur l'histoire de la revue *International Organization*, des Relations internationales et de l'économie politique internationale, Peter J. Katzenstein, Robert O. Keohane et Stephen D. Krasner ont indiqué trois grands débats qui auraient bouleversé cette discipline : celui qui a opposé l'idéalisme au réalisme dans les années 1930, celui entre les néolibéraux et les néoréalistes dans les années 1980², puis un dernier qui opposerait le constructivisme au rationalisme depuis les années 1990³.

Comme dernier exemple, dans une étude sur les dilemmes théoriques et métathéoriques en relations internationales, Fred Chernoff énumère huit grandes questions qui affectent la majorité des théories contemporaines en Relations internationales⁴ : Quel est le bon niveau d'analyse : l'individu, l'État ou le système international ? Les États sont-ils des acteurs unitaires ? Les États agissent-ils généralement de manière rationnelle ? Les États ont-ils des préférences et des identités fixes ? Les États s'attendent-ils toujours au conflit ? Est-il possible d'éviter les effets violents de l'anarchie ? Quelle est la relation entre les principes moraux et les théories ? Quelle est l'importance réelle des institutions internationales ?

Il y a bien d'autres classifications, mais arrêtons-nous ici. Il suffit de noter que la plupart de ces débats qui ont marqué la discipline des Relations internationales découlent de

¹ Dario Battistella, 2006, *Théories des relations internationales*, 2e édition, Paris : Presses de Sciences Po, p. 75-77.

² Peter J. Katzenstein, Robert O. Keohane et Stephen D. Krasner, 1999, « *International Organization and the Study of World Politics* », dans Peter J. Katzenstein, Robert O. Keohane et Stephen D. Krasner (dir.), *Exploration and Contestation in the Study of World Politics*, Massachusetts : MIT Press, p. 12.

³ *Ibid.*, p. 30.

⁴ Fred Chernoff, 2007, *Theory and Metatheory in International Relations: Concepts and Contending Accounts*, New York : Palgrave Macmillan, p. 40-46.

questions épistémologiques⁵. Ce ne sont donc pas des débats de substance, mais plutôt de fond. Peu importe la classification, tous ces débats gravitent autour de convictions épistémologiques antagoniques. Il n'y a pas de grandes différences pratiques entre les classifications proposées : elles se réfèrent toutes aux mêmes antagonismes épistémologiques, sous une perspective différente. Nous utiliserons la classification proposée par Dario Battistella pour trois raisons : d'une part, elle est plus complète que la division en trois débats ; d'autre part, la tâche de discuter des grandes questions métathéoriques nécessiterait qu'on s'éternise à leur sujet, ce qui n'est pas notre intérêt ici ; enfin, les débats relevés par Dario Battistella gravitent autour de tentatives d'imposition d'une perspective afin de régler des débats métathéoriques, ce qui se rapporte à la raison d'être du pragmatisme. L'étude de ces débats devrait permettre de juger s'il y a un problème d'incommensurabilité paradigmatique dans notre discipline.

2.1.1 Le débat entre idéalistes et réalistes

Le premier grand débat, qui opposait les « idéalistes » aux « réalistes », a abouti à l'ascension du réalisme comme paradigme temporaire des Relations internationales. Les idéalistes, principalement des partisans de l'internationalisme libéral, croyaient possible de construire un système international caractérisé par la coopération et l'amitié entre les nations. L'internationalisme libéral était au cœur de certains projets post-westphaliens comme la Société des Nations. Avant la Seconde Guerre mondiale, il s'agissait d'un courant très populaire en politique internationale. Or, l'échec de la Société des Nations a déçu plus d'un. Plusieurs d'entre eux se sont ralliés à ce que nous appelons aujourd'hui le réalisme. À ne pas confondre avec le réalisme philosophique, le réalisme en Relations internationales ne suppose pas nécessairement que les objets du réel soient objectifs et directement appréciables, indépendamment de notre subjectivité et de nos présupposés. Au contraire, il s'agit d'une approche fondée sur un ensemble de présupposés essentialistes. Également, au départ, le réalisme n'est pas une théorie, ni un programme de recherche : c'est l'art de la conduite des affaires politiques, dépourvu de naïveté et résultant de l'observation du politique⁶. Soit, le

⁵ Scott Burchill et Andrew Linklater, 2005, « Introduction », dans Scott Burchill, Andrew Linklater, *et al.*, *Theories of International Relations*, 3e édition, New York : Palgrave Macmillan, p. 5.

⁶ Jean-Louis Martres, 2003, « De la nécessité d'une théorie des relations internationales : l'illusion paradigmatique », *Annuaire Français de Relations Internationales*, vol. IV, p. 22-28.

réalisme en tant qu'art a engendré des théories. En général, les réalistes supposent que les États sont les acteurs dominants en politique internationale et qu'ils sont principalement intéressés par leur puissance et leur survie. La coopération serait bien plus difficile à réaliser que le prétendent les internationalistes libéraux, étant donné que les États se disputent les ressources et la puissance dans un système international concurrentiel et anarchique. Dans ce premier « grand débat », les réalistes et les idéalistes s'opposaient ainsi au sujet de la possibilité préserver la paix et la coopération entre les nations.

Le réalisme et l'idéalisme ne sont pas vraiment des programmes de recherche puisque ni l'un, ni l'autre soutient une méthodologie et des questions de recherches particulières. Ils ne sont pas des théories, non plus, parce que certains de leurs représentants défendent des modèles théoriques bien différents. Au mieux, comme le suggère Michael Nicholson, ce sont des attitudes fantasques qui guident l'interprétation du monde⁷.

Il peut sembler incorrect de prétendre qu'un débat local qui préoccupe quelques dizaines de chercheurs pendant une ou deux décennies constitue un « grand » débat dans une discipline. Or, il ne faut pas sous-estimer que ces débats ont fortement influencé les méthodes de recherche et les théories. Il ne s'agit peut-être pas de grands débats et les classifications sont peut-être illusoire, comme le condamne Peter Wilson⁸, mais il s'agit malgré tout de débats importants qu'il faut comprendre si on désire passer au-delà. Si on ne les comprend pas, on risque de les recommencer depuis le début.

2.1.2 Le débat entre traditionalistes et behavioralistes

Le deuxième « grand débat » que nous allons aborder a opposé les partisans de l'approche classique et ceux de l'approche formelle. Les partisans de l'approche classique, principalement des réalistes et des partisans du libéralisme, utilisaient le sens commun afin de comprendre les événements et ils tentaient de théoriser les meilleures manières d'y répondre. Ils avaient de grandes ambitions afin de trouver des moyens pour mieux manipuler le système politique international. Les behavioralistes ont rejeté ces grandes ambitions en faveur d'une approche formelle, plus empirique, plus proche des sciences naturelles. Leur ambition était de

⁷ Michael Nicholson, 1999, « Realism and Utopianism Revisited », dans Tim Dunne, Michael Cox et Ken Booth (dir.), *The Eighty Years' Crisis: International Relations 1919-1999*, Cambridge : Cambridge University Press, p. 65.

⁸ Wilson, 1998, *op. cit.*, p. 15.

rendre plus scientifique l'étude de la politique internationale. Ils croyaient que la conceptualisation rigoureuse et la quantification des phénomènes politiques pouvait permettre d'élaborer des lois du comportement. Ils visaient la construction d'une science cumulative qui permettrait de prévoir et guider le comportement des acteurs politiques.

L'approche classique a été attaquée pour son manque de scientificité par les behavioralistes, qui espéraient régler ce problème par une méthodologie rigoureuse et la quantification, derrière la certitude qu'il est possible d'étudier objectivement le monde politique et de séparer les faits des valeurs. Or, c'est particulièrement à ce sujet que les behavioralistes ont été critiqués : il est difficile de défendre qu'une théorie politique puisse être parfaitement objective. Le débat s'est calmé et, durant les années 1970, les approches quantitatives ont coexisté avec les approches qualitatives.

2.1.3 Le débat au sujet du stato-centrisme

Avec l'apaisement de ce débat s'est engagée une autre compétition théorique entre les théoriciens stato-centrés et les théoriciens non stato-centrés, au cours des années 1970. Tandis que les réalistes continuaient généralement à défendre une conception stato-centrée de la politique internationale, les transnationalistes et les marxistes ont commencé à insister sur le rôle des acteurs non étatiques. Le débat a donc séparé les chercheurs selon trois grands courants théoriques : le réalisme, le libéralisme et le marxisme. Chacun de ces courants présentait une heuristique utile mais, puisque chacun véhiculait des présupposés contradictoires, le champ des Relations internationales était de plus en plus divisé.

Les marxistes ont remis en question le statut de l'État en Relations internationales en renouvelant le concept d'hégémonie. Cela a conduit à une multitude de théories qui défendent soit le prolétariat international, soit les classes exploitées du Tiers-monde. On réfère ici à la théorie de la dépendance et à une multitude de critiques de la domination occidentale. Les marxistes ne remettaient donc pas en question l'importance de l'État en relations internationales, ils critiquaient son statut et son hégémonie.

Du côté libéral, l'approche transnationaliste a défié trois prémisses du réalisme. D'une part, le transnationalisme est centré sur l'idée que des acteurs non étatiques peuvent influencer la politique internationale, ce qui contredit le stato-centrisme de la majorité des réalistes de l'époque. D'autre part, il efface partiellement la séparation entre la politique

domestique et la politique internationale. Enfin, il réduit la primauté de la puissance militaire et demande d'accorder plus d'attention aux facteurs économiques. L'interdépendance et l'économie devraient occuper une place plus importante que la politique des grandes puissances militaires. En retour, plusieurs réalistes ont répondu qu'il s'agit soit d'une illusion, soit d'une distraction qui éloigne l'attention de la vraie politique. D'autres ont répondu que les acteurs transnationaux existent, mais qu'ils ne comptent pas autant que les États sur la scène politique internationale et que le jeu de la puissance demeure comme avant⁹. Aujourd'hui, on réfère souvent à cette approche par l'étiquette « néolibéralisme »¹⁰.

La publication du livre *Theory of International Relations*, de Kenneth Waltz, a permis de défendre le réalisme sous l'égide du réalisme structurel, ou néoréalisme. Waltz affirme que la politique internationale serait l'affaire des États, plus précisément celle des grandes puissances. Les États moins puissants ne seraient pas si importants étant donné que leurs intérêts et leur destin sont liés à ceux des grandes puissances auxquelles ils s'associent¹¹. Waltz admet que des acteurs non-étatiques participent à la politique internationale ; néanmoins, à cause de la structure du système international, seulement le jeu des États les plus puissants serait sérieusement important en politique internationale¹².

Le néoréalisme et le néolibéralisme convergent, entre autres, vers le positivisme. De son côté, le marxisme a été délaissé par la majorité des spécialistes en Relations internationales. C'est la contestation du consensus néo-néo qui a mené au prochain « grand débat ».

2.1.4 Le débat entre positivistes et post-positivistes

Le consensus néo-néo fut très tôt bousculé par les objections des postpositivistes. Les positivistes aspirent à la construction d'une science cumulative et idéalement neutre. Les postpositivistes ne croient pas qu'il soit possible de connaître la vérité absolue, ni d'étudier de manière parfaitement objective la politique. Il serait seulement possible d'élaborer des discours sur la réalité, des interprétations sous des perspectives différentes. Selon eux, il ne

⁹ Martin Hollis et Steve Smith, 1991, *Explaining and Understanding International Relations*, Oxford : Clarendon Press, p. 35.

¹⁰ Le néolibéralisme en Relations internationales est un bloc théorique complètement séparé de ce qu'on appelle le néolibéralisme en économie.

¹¹ Waltz, *op. cit.*, p. 72-73.

¹² *Ibid.*, p. 93-96.

serait pas possible de découvrir des lois du comportement, ni de quantifier objectivement la réalité politique : il faudrait plutôt étudier les valeurs qui sont derrière les comportements politiques ainsi que celles qui se cachent derrière nos propres observations de la réalité.

Comme dans le cas de l'opposition entre réalisme et utopisme, le positivisme et le postpositivisme constituent des positions différentes sur un spectre épistémologique. Chacun présente un lot de problèmes logiques et bien des recherches se situent quelque part au milieu de ce spectre, sur un terrain intermédiaire entre les deux positions¹³. Ce terrain milieu retient habituellement l'idée que toute idée est à la fois subjective et objective : la subjectivité relève de l'interprétation langagière, tandis que l'objectivité relève de l'observation du réel. En fait, selon Georg Sørensen, toutes les grandes traditions de recherche en Relations internationales occuperaient ce terrain intermédiaire¹⁴. À l'extérieur comme entre ces deux approches, il existe des approches alternatives. Délaissions brièvement le débat pour mieux comprendre.

Il serait pertinent de comprendre le fond de l'opposition positivisme-postpositivisme et des principales approches alternatives. À cette fin, Egon G. Guba a tenté de résumer les principales idées du positivisme et du postpositivisme, mais également de la théorie critique et du constructivisme, deux autres approches. Par soucis de concision et de simplicité, nous allons abrégé ses propos afin de réduire ces idées à leur élément le plus simple.

Essentiellement, le but de la science positiviste est de découvrir des lois afin de prédire et de contrôler la réalité. L'approche positiviste est également fondée sur une épistémologie objectiviste : on peut étudier objectivement les objets observables de la réalité tels qu'ils se présentent à nous. Enfin, les positivistes privilégient l'expérimentalisme empirique afin de manipuler les facteurs de l'expérience et de bien isoler les causes réelles des phénomènes¹⁵.

Le postpositivisme n'est pas une contradiction du positivisme : c'est une nouvelle version qui vise à l'améliorer en reconnaissant ses failles. Cette approche conserve les objectifs de prédiction et de contrôle de la réalité du positivisme tout en adoptant une version critique de l'ontologie réaliste. Le réalisme critique vise à connaître la vérité réelle, tout en recommandant un esprit critique vis-à-vis ce que nous croyons savoir, étant donné que nos

¹³ Georg Sørensen, 1998, « International Relations Theory After the Cold War », dans Tim Dunne, Michael Cox et Ken Booth (dir.), *The Eighty Years' Crisis: International Relations 1919-1999*, Cambridge : Cambridge University Press, p. 86-87.

¹⁴ *Ibid.*, p. 89.

¹⁵ Egon G. Guba, 1990, « The Alternative Paradigm Dialog », dans Egon G. Guba, *The Paradigm Dialog*, Newbury Park : Sage Publications, p. 19-20.

sens et notre intellect seraient imparfaits et voués à l'erreur. Sur le plan épistémologique, les postpositivistes soutiennent l'idéal objectiviste, tout en demeurant critiques envers sa possibilité. Enfin, sur le plan de la méthodologie, le postpositivisme requiert la validation du savoir par la vérification par l'expérience ou la falsifiabilité des théories¹⁶. Postpositivisme et antipositivisme ne sont donc pas synonymes.

La théorie critique (philosophique), beaucoup moins homogène, défend que les paradigmes sont des constructions humaines qui véhiculent les valeurs de leurs partisans. En général, les théoriciens critiques adoptent une ontologie réaliste critique, une épistémologie subjectiviste qui soutient que les valeurs guident l'interprétation et une méthodologie dialogique qui exige la reconnaissance de nos biais idéologiques¹⁷. Il faut cependant noter que plusieurs chercheurs s'écartent de cette tendance. Il n'y a pas d'orthodoxie critique.

Finalement, le constructivisme épistémologique est une approche fondée sur quelques croyances : que la réalité existe seulement dans l'interprétation mentale et langagière ; qu'il est impossible de prouver que quelque chose est objectivement vrai par l'induction parce qu'on observe des généralités et qu'on ne prend pas en considération l'exception qui n'a pas été observée ; que les faits retenus dépendent des valeurs et des intérêts de l'observateur ; que toute théorie est une construction humaine. Par conséquent, puisque rien n'est objectivement vérifiable et que les théories sont des constructions humaines subjectives, les constructivistes (philosophiques) ont tendance à adopter une ontologie relativiste. Les constructivistes (philosophiques) adoptent également un cadre épistémologique subjectiviste : on soutient que le chercheur et l'objet de recherche dépendent subjectivement l'un de l'autre dans le processus de construction de la théorie. Enfin, le constructivisme épistémologique est caractérisé par une approche herméneutique ou dialectique, qui reconnaît la multiplicité des interprétations possibles et qui suggère de procéder à la recherche de consensus par la comparaison et l'élimination des interprétations divergentes¹⁸. Il ne faut pas confondre le constructivisme épistémologique avec la théorie constructiviste en Relations internationales, puisque celle-ci se rapporte au constructivisme ontologique. Tandis que le constructivisme épistémologique peut être réduit à l'idée que « notre interprétation de la réalité est une construction de

¹⁶ *Ibid.*, p. 20-23.

¹⁷ *Ibid.*, p. 23-25.

¹⁸ *Ibid.*, p. 25-27.

l'esprit », le constructivisme ontologique peut être réduit à l'idée que « le monde est ce que nous en faisons, c'est notre construction ». Ce sont deux directions bien différentes.

Toutes ces approches véhiculent des prémisses bien différentes au sujet de la science et de la vérité. Certains croient qu'il s'agit de positions irréconciliables, tandis que d'autres ont tenté de transcender ces frontières épistémologiques. Alexander Wendt, par exemple, a tenté de rallier positivisme et postpositivisme dans son livre *Social Theory of International Politics*¹⁹. Depuis, plusieurs chercheurs se sont ralliés au projet constructiviste et le débat entre positivistes et postpositivistes s'est silencieusement éteint, sans gagnant ni perdant.

Rien n'est terminé car, depuis le tournant des années 2000, deux tendances opposées prennent de l'ampleur. D'un côté, les approches empiriques sont de plus en plus importantes dans le milieu académique américain ; on retourne à la quantification, la recherche de tendances objectives et la neutralité scientifique. De l'autre côté, de plus en plus de chercheurs constructivistes, critiques et pluralistes se rallient au projet pragmatiste. Les empiristes tentent de comprendre *la* vérité objective et quantifiable de la politique internationale, tandis que les pragmatistes préfèrent comparer *des* vérités qualitatives comme si elles constituaient des interprétations complémentaires de la réalité. Puisque la première approche n'est qu'une reprise de vieilles reliques dépassées, il sera intéressant d'évaluer la seconde alternative dans la présente étude. Le pragmatisme a pris le relai afin de construire un pont entre les perspectives divergentes, succédant au constructivisme.

En somme, les grands débats de la discipline des Relations internationales gravitent autour de questions métathéoriques. Étant donné que les débats métathéoriques opposent souvent des positions qui sont difficilement réconciliables, il faut trouver un moyen d'éviter que ces débats deviennent des impasses. Si un consensus est atteint, le débat est terminé. Par contre, sans consensus, le débat peut devenir une impasse. Il appert que le consensus, par définition, c'est le paradigme. Il faudrait donc un paradigme en Relations internationales.

2.2 Y a-t-il un paradigme en Relations internationales ?

Le réalisme a été la théorie dominante dans l'histoire de la discipline des Relations internationales. Bien que cette tradition de recherche ne soit pas aussi populaire aujourd'hui

¹⁹ Alexander Wendt, 1999b (2003), *Social Theory of International Politics*, Cambridge : Cambridge University Press, 450 p.

qu'elle l'a été jadis, elle a été très populaire après la Seconde Guerre mondiale. C'est le réalisme qui a détrôné le libéralisme à l'époque de Carr, alors que la tradition libérale était le paradigme qui dominait l'élan idéaliste. À cette époque, le réalisme est devenu le paradigme dominant pour l'étude de la politique internationale. Plus tard, c'est le réalisme qui était sorti le plus fort de la confrontation avec le behavioralisme. Le réalisme a fait face aux attaques des transnationalistes, avant d'accoucher du néoréalisme qui, avec Waltz, a pris d'assaut la discipline. Le néoréalisme a ensuite été la cible des constructivistes et d'autres approches à tendance réflexiviste ou postpositiviste. Toutefois, c'est la chute de l'URSS et du système international bipolaire que les réalistes ont eu le plus de mal à digérer. Depuis cet événement, plusieurs postulats réalistes ne sont plus adéquats pour expliquer la réalité politique.

Comme l'affirment Tim Dunne, Michael Cox et Ken Booth, « The Cold War is over yet there is no consensus on what has replaced it.²⁰ » La désintégration de l'Union soviétique a mis fin à une ère, celle de la bipolarité. Les théories qui servaient à expliquer et à comprendre la politique du système international bipolaire sont remises en question, leur heuristique est affaiblie, et plus aucune théorie ne peut aspirer au titre de paradigme. Les questions métathéoriques qu'on croyait dépassées sont maintenant plus pertinentes que jamais. En l'absence de repères fiables, nous faisons face à nouveaux à tous les débats en même temps. C'est pourquoi il faut se concentrer à régler les grands débats métathéoriques.

Aujourd'hui, il n'y a plus de paradigme en Relations internationales ; il y a seulement des écoles de pensée qui défendent des conceptions du monde divergentes. Des difficultés peuvent surgir lorsque deux conceptions du monde sont comparées, étant donné que les présupposés et les concepts de chacune divergent. Le problème lorsqu'on compare deux conceptions du monde, ce n'est pas la divergence méthodologique, mais plutôt le choc des présupposés extra-scientifiques des chercheurs²¹. Cette notion a une connotation finie qui a été étudiée longuement en philosophie ; en français, on utilise habituellement le terme allemand *weltanschauung*, tandis qu'on l'appelle *worldview* en anglais, *cosmovisión* en espagnol, *sekaikan* en japonais, etc. Une *weltanschauung* est une conception du monde, une manière d'interpréter en fonction d'un ensemble de présupposés, de croyances et de convictions. Ces modes d'interprétation peuvent être fondés sur des axiomes, défendus

²⁰ Tim Dunne, Michael Cox et Ken Booth, 1998, « Introduction: The Eighty Years' Crisis », dans Tim Dunne, Michael Cox et Ken Booth (dir.), *The Eighty Years' Crisis: International Relations 1919-1999*, Cambridge : Cambridge University Press, p. xii.

²¹ Laudan, 1977, *op. cit.*, p. 61-64.

comme des dogmes par leurs partisans. Les concepts de Kuhn et de Lakatos ne sont pas appropriés pour qualifier ces courants de pensée qui se rapportent à des modes d'interprétation. On ne peut pas qualifier de programmes de recherche tous les courants de notre discipline. Il peut y avoir un paradigme, mais il n'y en a pas puisqu'il n'y a pas de consensus dominant. Comme l'affirment Patrick Thaddeus Jackson et Daniel H. Nexon,

« The problem for the use of Kuhnian and Lakatosian frameworks to describe "theoretical aggregates" such as "realism," "constructivism," and the "democratic peace" is that the specific theories conventionally associated with them lack shared incommensurable content; some of the better candidates for sources of incommensurability in the discipline, by contrast, cut across them. It follows that we should not use Kuhnian and Lakatosian accounts of theory choice to evaluate these aggregates, and that treating them as "paradigms" or "research programmes" distorts dialog and debate in the field.²² »

Afin de régler ce problème conceptuel, ils suggèrent de classer les théories et les auteurs par des idéaux-types²³, ce qui revient plus ou moins à les classer selon la conception du monde, comme nous le proposons ici. Un paradigme, ce n'est pas qu'un ensemble de théories et de convictions défendues par un ensemble de chercheurs. C'est l'ensemble des théories et des convictions défendues par la *majorité* des chercheurs dans un domaine académique, donc l'usage qu'on en fait habituellement en Relation internationales est erroné. On ne peut pas prétendre que l'École de Francfort est un paradigme des Relations internationales puisqu'elle n'a jamais été dominante. Un programme de recherche est composé d'une méthodologie et de visées théoriques, pas nécessairement de présupposés ou d'une ligne d'argumentation, donc ce n'est pas un paradigme non plus. le féminisme et le postmodernisme ne peuvent pas être considérés comme des programmes de recherche car ils sont trop hétérogènes sur les plans méthodologique et heuristique. Le concept de *weltanschauung*, ou de conception du monde, a la flexibilité nécessaire pour qualifier ces ensembles de théories et d'axiomes qui fondent la recherche académique. Bien plus qu'une théorie, une conception du monde est un mode de pensée qui régit l'interprétation. Ainsi, dès maintenant, nous appellerons « conceptions du monde » les cadre d'interprétation pré-scientifiques et théoriques. Suivant Laudan, nous appellerons « traditions de recherche » les cadre analytiques qui sont fondés sur une conception du monde et qui l'accompagnent d'un cadre métathéorique et méthodologique défini. Nous appellerons « écoles de pensée » les communautés de chercheurs qui défendent

²² Patrick Thaddeus Jackson et Daniel H. Nexon, 2009, « Paradigmatic Faults in International-Relations Theory », *International Studies Quarterly*, vol. 53, n° 4, p. 908.

²³ *Ibid.*, p. 920-922.

une conception du monde. Suivant Lakatos, nous appellerons « programmes de recherche » les cadres heuristiques et méthodologiques qui encadrent la bonne recherche. Enfin, suivant Kuhn, nous appellerons « paradigmes » les traditions de recherche dominantes. Afin de garantir la cohérence du texte présent, lorsqu'un auteur abordé utilise un terme inapproprié en fonction de ce lexique, il sera substitué par un terme plus approprié.

La conception du monde d'une tradition de recherche constitue le paradigme de son école de pensée étant donné que la conception du monde est l'ensemble des idées acceptées par la majorité des membres. Chaque école de pensée comporte un paradigme interne, mais la discipline des Relations internationales n'en comporte aucun puisqu'il n'y a pas de tradition de recherche dominante dans cette discipline. Ainsi, le problème des théories des Relations internationales se rapporte à l'opposition des présupposés des conceptions du monde.

Ces distinctions sémantiques ont une importance pratique, bien au-delà de la stylistique. Si nous acceptons la polysémie libre des mots, nous permettons à deux individus différents d'avoir une compréhension différente d'un mot. Si les deux individus discutent en utilisant ce mot, sans le définir, chacun risque d'interpréter les propos de l'autre en déformant son intention. Ainsi, chacun va croire que l'autre a dit quelque chose qu'il n'a jamais eu l'intention de dire, seulement à cause du problème de définition. En pratique, le contenu pourrait être le même avec des mots différents : par exemple, si on remplace « scientifique » par « vieillard » (parce qu'un vieillard peut-être un scientifique), « expériences » par « bébés » (parce qu'élever bébé peut être une expérience fascinante) et « laboratoire » par « jardin » (puisque'un jardin peut-être le laboratoire d'un botaniste), la proposition « le scientifique fait des expériences dans son laboratoire » signifie la même chose que « le vieillard fait des bébés dans son jardin ». Logiquement, les deux propositions ont le même sens à cause des synonymes convenus ; or, elles créent un problème de communication grave si l'interprète ne connaît pas ces substitutions et qu'il adopte des définitions différentes. Chaque mot devrait avoir un sens unique et chaque sens devrait avoir un mot unique afin d'éviter la déformation conceptuelle et les problèmes d'interprétation. De plus, au-delà du problème de communication, la validité logique est mise en danger par la polysémie. Si les prémisses d'une proposition ne sont pas vraies, alors la proposition n'est pas logiquement valide. Si une proposition logiquement invalide est une condition à une chose, alors la chose est fausse. Si on néglige des composantes essentielles d'une définition, on cause alors des problèmes de logique dans le champ conceptuel en question. Nous y reviendrons.

Le concept de paradigme est mal utilisé par la majorité des spécialistes en Relations internationales, mais il n'est pas trop tard pour régler les problèmes conceptuels. En fait, il faut les régler aussitôt que possible afin d'éviter que notre discipline s'isole avec son champ sémantique, à la manière de l'exemple ci-haut. Déjà, le réalisme en Relations internationales est en contradiction avec le réalisme philosophique, le libéralisme politique diverge du libéralisme économique, le constructivisme ontologique de Wendt et de ses successeurs ne correspond pas du tout au constructivisme épistémologique des autres disciplines, on a déformé le sens du mot paradigme, on considère à tort que Derrida et Foucault sont des postmodernes et on prétend que Popper est un positiviste tandis que Popper a déclaré qu'il a « tué » le positivisme²⁴, etc. La polysémie et la déformation des concepts en Relations internationales infirme la communication et l'isole des autres disciplines académiques. Dans ce cas, commençons par adopter une meilleure définition du concept de paradigme.

Ce concept n'est pas vraiment approprié pour discuter de la discipline des Relations internationales en ce moment, mais il n'est pas complètement non pertinent dans le cas où une tradition de recherche ou une conception du monde deviendrait dominante, comme le réalisme l'a déjà été. On pourrait suivre l'exemple de Mattei Dogan, qui suggère littéralement d'exclure le terme de la littérature en Relations internationales, sauf lorsqu'utilisé entre guillemets pour faire allusion à l'usage erroné, étant donné qu'il n'y a pas de consensus et que Kuhn, lui-même, considérerait que son concept n'était pas applicable aux sciences sociales²⁵.

La discipline des Relations internationales est divisée par une multitude de conceptions du monde. En ce sens, le consensus est rare ; alors, il n'y a pas de paradigme en Relations internationales. Le réalisme a perdu ce titre en même temps que l'URSS et le système international bipolaire se sont effondrés, étant donné qu'aucune théorie réaliste n'a pu expliquer ou prévoir de manière compétente un tel changement du système. Malgré les excuses selon lesquelles la théorie sert à prévoir la continuité et non le changement, cette approche n'a pas été excusée et elle a été délaissée par plusieurs. Soit, à cause de la compétition entre les écoles de pensée, on parle souvent d'un problème d'incommensurabilité paradigmatique qui empêche notre discipline de progresser. Y a-t-il un tel problème ?

²⁴ Karl Popper, 1974 (2002), *Unended Quest: An Intellectual Autobiography*, Londres : Routledge, p. 98-101.

²⁵ Mattei Dogan, 1996, « The Hybridization of Social Science Knowledge », *Library Trends*, vol. 45, n° 2, p. 299-301.

2.3 Incommensurabilité paradigmatique et incompatibilité théorique

On prétend souvent que la discipline des Relations internationales est divisée par des paradigmes concurrents, ce qui occasionnerait un dialogue de sourds. On peut définir un dialogue de sourds comme un dialogue où chaque interlocuteur rejette d'emblée les arguments adverses. Selon Marc Angenot, ce problème serait entretenu par l'inertie des croyances doxiques et des préjugés²⁶, ce qui amène chacun à défendre sa thèse éternellement sans lâcher prise. Il serait inutile d'essayer de persuader l'autre, puisqu'il est aussi tranché que soi ; on cherche à convaincre l'auditoire de rejoindre notre camp plutôt que celui de l'adversaire. Autrement dit, un dialogue de sourds est un échec de la rhétorique parce que chaque interlocuteur demeure campé sur sa position et tente d'imposer son point de vue²⁷. Les scientifiques tenteraient de faire régner leur école de pensée privilégiée comme si c'était essentiel afin que leurs théories soient acceptées et reconnues. La concurrence paradigmatique serait devenue un problème important.

Or, quelle est la principale cause de cette concurrence paradigmatique ? La réponse se trouve peut-être dans l'interprétation populaire des travaux de Thomas Kuhn. À sa manière, Samuel M. Hines Jr présente un paradigme comme une tradition cohérente de recherche scientifique ou un ensemble d'idées métaphysiques et de règles méthodologiques partagées²⁸. Selon lui, c'est parce que Kuhn a présenté la science normale comme une science dominée par un paradigme que les écoles de pensée concurrentes seraient désormais dans une spirale de compétition obstinée, une lutte pour la position de paradigme dominant. Les chercheurs seraient stimulés par l'idée que leur programme de recherche puisse articuler le cadre épistémologique et ontologique accepté par l'ensemble de leur communauté scientifique²⁹. L'incommensurabilité entre les paradigmes scientifiques serait bien plus un problème politique qu'un problème logique³⁰, puisque des groupes de chercheurs tentent d'imposer leurs vues aux autres et jouent des relations de pouvoir afin de taire l'opposition.

²⁶ Marc Angenot, 2008, *Dialogues de sourds: traité de rhétorique antilogique*, Paris : Mille et une nuits, p. 387-389.

²⁷ *Ibid.*, p. 10.

²⁸ Samuel M. Hines Jr, 1982, « Is Synthesis Philosophically Possible? The Paradigm Problem in the Philosophy of Social Science », dans Bluhm, *op. cit.*, p. 31.

²⁹ *Ibid.*, p. 25.

³⁰ *Ibid.*, p. 26.

Si l'incommensurabilité est un problème politique, c'est parce qu'on tente d'imposer l'hégémonie d'une conception. C'est un problème de domination. Cette domination est sociale, puisqu'elle implique l'imposition d'une conception par un groupe à un autre groupe dans une communauté. C'est pourquoi on peut également affirmer que ladite incommensurabilité est un problème social plus qu'un problème de logique³¹. Voilà pourquoi James Noble prétend que la question de l'incommensurabilité est un pseudo-problème, un mythe répandu qui incite à choisir un programme de recherche aux dépens des autres. Afin de démontrer cette idée, il retourne aux définitions des concepts de commensurabilité et d'incommensurabilité³². Deux théories qui traitent d'un même sujet et qui peuvent se réfuter ou se confirmer mutuellement sont commensurables. Deux théories qui ne répondent pas aux mêmes conditions ou qui ne traitent pas du même phénomène sont incommensurables. Par exemple, si une théorie A affirme la proposition P au sujet d'un phénomène, une théorie B affirme à son tour la proposition P ou non-P au sujet du même phénomène. Si la théorie B contredit la théorie A, les théories sont tout de même commensurables car elles discutent du même sujet et elles peuvent être comparées ; ces théories sont également fongibles bien qu'elles soient contradictoires. Si une théorie A traite des mœurs sexuelles des chameaux et que la théorie B traite de la vitesse de propagation des ondes dans les milieux liquides, ces théories sont probablement incommensurables. Pour évaluer la commensurabilité de deux théories, il faut qu'elles servent à discuter d'un sujet commun et qu'on puisse les comparer.

Deux paradigmes sont incommensurables s'ils ne partagent pas les mêmes intérêts de connaissance ou s'ils ne répondent pas aux mêmes questions. Ils peuvent également devenir incommensurables lorsqu'on peut difficilement traduire les théories d'une école de pensée de manière cohérente et compréhensible pour les défenseurs d'une autre école de pensée. Par exemple, présentement, la théorie corpusculaire de la lumière n'est pas commensurable avec la théorie électromagnétique de la lumière, bien qu'ils traitent d'un même sujet, puisque leurs conceptions sont complètement distinctes. En parallèle, nous pourrions distinguer trois formes d'incommensurabilité, selon le domaine affecté : l'incommensurabilité conceptuelle, l'incommensurabilité observationnelle et l'incommensurabilité méthodologique³³.

³¹ James B. Noble, « Social Structure and Paradigm Synthesis: Theoretical Commensurability and the Problem of Mannheim's Paradox », dans Bluhm, *op. cit.*, p. 65.

³² *Ibid.*, p. 81-83.

³³ Jackson et Nexon, 2009, *op. cit.*, p. 910.

Les théories ne sont peut-être pas cumulatives mais aussi longtemps qu'elles sont commensurables, elles peuvent permettre une meilleure compréhension de la réalité. Le problème de l'incommensurabilité paradigmatique en Relations internationales est peut-être un problème socio-politique mais il s'agit surtout d'une bataille pour la supériorité théorique. Toute l'affaire gravite autour d'un corps de théories qui s'opposent, qui soutiennent des présupposés différents et qui servent des utilités différentes. Posons maintenant la question suivante : les notions d'incommensurabilité paradigmatique et d'incompatibilité théorique sont-elles synonymes ? Pas nécessairement. L'incommensurabilité de deux paradigmes les rend compatibles, complémentaires. L'incommensurabilité consiste en l'impossibilité d'entretenir un dialogue entre deux traditions de savoir car ces deux traditions ne discutent pas du même sujet ou n'utilisent pas les mêmes termes. Par conséquent, ils ne s'opposent pas directement sur le même terrain. Les paradigmes incommensurables doivent être considérés comme des interprétations complémentaires de phénomènes distincts, ce qui les rend compatibles³⁴. Autrement dit, l'incommensurabilité paradigmatique comme cause d'impasse est un mythe. Plutôt que mener à l'impasse, l'incommensurabilité contribue à assurer la complémentarité des théories d'écoles de pensée divergentes. Si des théories répondent à des questions différentes, elles sont probablement incommensurables mais compatibles. Si elles répondent à la même question mais qu'elles se contredisent, elles sont probablement commensurables mais incompatibles.

Chaque école de pensée en Relations internationales offre des réponses différentes à chacune de ces questions fondamentales. Leurs théories se croisent sur certains sujets et s'opposent sur d'autres. Elles ne répondent pas simplement à des questions différentes ; elles s'opposent au sujet des mêmes questions, même les plus fondamentales, ce qui crée des incompatibilités logiques. Tout individu qui tenterait de trouver un moyen de combiner les théories des relations internationales devrait préalablement s'attaquer à ces contradictions afin de trouver un moyen de les éliminer. Chaque école de pensée véhicule un paradigme interne, mais il n'y a pas de paradigme en Relations internationales et cette différence sémantique est primordiale : la manière de formuler le problème modifie le diagnostic. Puisqu'il n'y a pas de paradigme dominant en Relations internationales et qu'il y a des théories contradictoires défendues par des écoles de pensée concurrentes, il faut déterminer ce qui les oppose.

³⁴ John Watkins, 1970, « Against 'Normal Science' », dans Lakatos et Musgrave, *op. cit.*, p. 36-37.

Plusieurs théoriciens ont souhaité rendre la recherche en Relations internationales plus scientifique et objective. Ils ont proposé une multitude de méthodes rigoureuses. Ils ont également proposé des cadres d'analyse qui, selon eux, étaient dépourvus de subjectivité. Toutefois, si on compare ces propositions les unes aux autres, on peut remarquer que leur prétendue objectivité est toujours fondée sur des présupposés et des idéologies. Par exemple, lorsque les réalistes affirment que les États sont des entités égoïstes, ils supposent que les États sont des entités rationnelles et qu'ils sont égoïstes. Pourquoi ? Sur quelles preuves s'appuient-ils, outre l'utilité d'y croire ? Autre exemple : lorsque les marxistes affirment que la politique internationale est l'extension des luttes de classes nationales, ils supposent que les acteurs politiques raisonnent en fonction des intérêts de classes et que la structure du système est ordonnée par cette dynamique. Encore une fois, cette interprétation est fondée sur des présupposés et une idéologie marxistes. Au fond, comme le défend Jean-Louis Martres, les querelles entre les écoles de pensée dérivent principalement des rivalités idéologiques³⁵. Les écoles de pensée prennent alors l'apparence de sectes religieuses en défendant une série de dogmes³⁶. En bout de ligne, chaque théorie aurait raison et elles auraient toutes tort, selon son application et son utilité pour les acteurs politiques ; en ce sens, chaque théorie peut être perçue comme un guide pratique³⁷. Ce qui oppose les écoles de pensée, ce sont les présupposés des conceptions du monde. Ces présupposés créent des contradictions théoriques. Il y a un problème d'incompatibilité théorique en Relations internationales, pas un problème d'incommensurabilité paradigmatique.

Le remède qu'il faut recommander varie en fonction du diagnostique qu'on pose. Dans le cas présent, la différence entre les diagnostics d'incommensurabilité paradigmatique et d'incompatibilité logique entraîne des différences majeures de remèdes. Si des paradigmes sont incommensurables, c'est parce qu'il y a des problèmes de communication majeurs entre les membres de deux communautés. Or ces problèmes de communication ne sont pas insurmontables : les perspectives sont incommensurables simplement parce qu'elles n'ont pas de mesure commune. Lorsque des paradigmes sont incommensurables, il faut donc trouver un moyen de traduire les propos et d'encourager le dialogue. En revanche, lorsque deux approches sont logiquement incompatibles, il faut régler les problèmes de logique qui les

³⁵ Martres, 2003, *op. cit.*, p. 29.

³⁶ *Ibid.*, p. 36-38.

³⁷ *Ibid.*, p. 39-40.

opposent. Le dialogue n'est pas une véritable solution, puisque les partisans des approches discutent déjà de sujets communs avec un vocabulaire semblable. Ainsi, pour régler les problèmes en Relations internationales, la solution n'est pas de stimuler le dialogue entre opposants, ni d'encourager la pluralité des interprétations ; ces mesures risquent plutôt de creuser les fossés. Il faut s'attaquer aux problèmes de logique qui résultent des présupposés contradictoires derrière les théories. Autrement dit, le dogmatisme est le véritable problème, car chacun défend farouchement des présupposés comme s'ils étaient vrais et que les présupposés d'une théorie sont contradictoires avec ceux d'une autre. Les dogmes servent alors à faire des débats métathéoriques de véritables dialogues de sourds.

2.4 Conclusion

L'existence de conceptions du monde concurrentes dans une discipline a tendance à compartimenter les chercheurs en écoles de pensée, ce qui fait obstacle à l'intégration des théories. Jusqu'ici, notre étude avait pour but de déterminer s'il y a réellement un problème d'incommensurabilité paradigmatique en Relations internationales. Nous avons déterminé qu'il y a un problème et qu'il est double : il y a un problème d'incompatibilité théorique ainsi qu'un conflit socio-politique dans la communauté de théoriciens. Le problème n'est donc pas une affaire d'incommensurabilité paradigmatique, c'est autre chose. Les théories d'horizons différents ne sont pas nécessairement incommensurables, elles sont toutefois incompatibles à cause de leurs présupposés. En parallèle, les chercheurs qui croient en la supériorité d'un ensemble de théories s'opposent à ceux qui croient à un autre ensemble de théories et il en découle une fermeture idéologique. Voilà le double problème.

La différence de diagnostic entraîne donc une différence de remède. Il ne faut pas stimuler le dialogue interthéorique, ni encourager la pluralité des interprétations ; il faut régler les problèmes logiques occasionnés par les présupposés. Le dogmatisme qui résulte de la défense de ces présupposés transforme les débats métathéoriques en dialogues de sourds.

Parmi les solutions proposées pour régler le double problème, le pragmatisme est l'alternative la plus populaire de nos jours. Il s'attaque directement aux débats métathéoriques moins pertinents avec une conception de la vérité particulière et une attitude qui consiste à se concentrer sur ce qui est pertinent dans la pratique. Le pragmatisme peut-il régler les problèmes métathéoriques en Relations internationales ?

CHAPITRE 3

LE PRAGMATISME PHILOSOPHIQUE

« Il faut être pragmatique. » Voilà un adage bien répandu qui est pourtant bien mal compris. Très souvent, on utilise le concept de pragmatisme au lieu de celui de praxis, qui peut grossièrement se définir comme un processus de concrétisation, d'exercice ou d'adaptation de la théorie à la réalité. Ce terme est bien plus ambigu, particulièrement dans son acception marxiste, mais il suffit ici de retenir qu'il réfère essentiellement à l'application pratique de la théorie. Le pragmatisme et la praxis sont parents mais distincts. Le pragmatisme, ce n'est pas l'utilitarisme, non plus : l'utilitarisme, c'est l'éthique de l'utilité définie comme bien-être optimal de l'ensemble de la communauté¹, tandis que le pragmatisme est une approche qui s'intéresse à l'utilité pratique des idées. En fait, le pragmatisme est une doctrine qui se rapproche de l'instrumentalisme théorique, tout en y posant des limites. Dans ce chapitre, nous allons discuter de certains des pragmatistes les plus influents, notamment Charles Sanders Peirce, William James, John Dewey, Sidney Hook et Richard Rorty. Nous allons également discuter de Hilary Putnam qui est souvent qualifié de pragmatiste bien qu'il ait répété à plusieurs reprises qu'il n'en est pas un. Après avoir étudié superficiellement les travaux de Peirce, James, Dewey, Hook, Rorty et Putnam, il sera possible de comprendre l'attitude pragmatique comme le rejet des questions qui ne font aucune différence dans la pratique. La théorie doit servir d'instrument afin d'éviter les débats inutiles. Ainsi, ce qui est pragmatiquement vrai et pertinent, c'est ce qui représente efficacement la réalité et qui est pratique pour la comprendre et la manipuler.

¹ John Stuart Mill, 1871 (2007), *Utilitarianism*, Mineola : Dover Publications, 64 p.

3.1 Quelques penseurs du pragmatisme philosophique

Commencer par une synthèse des idées de ces auteurs serait inadéquat et peu pertinent étant donné que nous ne pourrions pas apprécier leurs différentes conceptions du monde. La diversité doctrinaire chez les pragmatistes est un élément important pour notre étude. Pour le moment, il est plus pertinent d'étudier ces auteurs séparément. Commençons avec Peirce.

3.1.1 Charles Sanders Peirce

William James a été le premier à mentionner le terme « pragmatisme » dans une publication. Toutefois, c'est Charles Sanders Peirce qui en serait le père. Selon plusieurs sources, dont Peirce et James eux-mêmes, Peirce aurait pensé la doctrine pragmatiste en 1872, alors qu'il faisait partie d'un petit club privé appelé *the Metaphysical Club*. Peirce en aurait longuement discuté avec James. Ce dernier a ensuite publié plusieurs travaux et enseigné des cours dans lesquels il véhiculait sa propre version du pragmatisme, plus psychologue que le pragmatisme logique de son ami. Le pragmatisme de James est rapidement devenu à la mode chez les philosophes américains. Or, Peirce considérait que James avait une conception erronée du pragmatisme et souhaitait avoir l'occasion de mieux exposer sa doctrine afin de corriger une conception populaire qu'il considérait mauvaise². Cette chance lui fut offerte par nul autre que James, qui lui a permis de donner une série de cours à Harvard en 1903. Lors de son premier cours à Harvard, Peirce a exprimé son malaise quant au fait que les prétendus pragmatistes ne daignent jamais le citer. Il leur a reproché de traiter le pragmatisme comme un principe de la philosophie théorique plutôt qu'une maxime logique, en plus d'ignorer délibérément la définition qu'il a d'abord énoncée³. Il a éventuellement rejeté le pragmatisme à cause de cette dérive.

² Charles S. Peirce, 1905 (1997), *Pragmatism as a Principle and Method of Right Thinking: The 1905 Harvard Lectures on Pragmatism*, Albany : State University of New York Press, p. 4.

³ *Ibid.*, p. 110.

Peirce donne plusieurs définitions du pragmatisme. Au départ, son pragmatisme est une maxime logique⁴. Voici comment il l'a énoncée dans l'article « Comment rendre nos idées claires », dont la version préférée de Peirce était en français⁵, dit-on⁶ :

Considérer quels sont les effets pratiques que nous pensons pouvoir être produits par l'objet de notre conception. La conception de tous ces effets est la conception complète de l'objet.

Pour développer le sens d'une pensée, il faut donc simplement déterminer quelles habitudes elle produit, car le sens d'une chose consiste simplement dans les habitudes qu'elle implique. Le caractère d'une habitude dépend de la façon dont elle peut nous faire agir non pas seulement dans telle circonstance probable, mais dans toute circonstance possible, si improbable qu'elle puisse être. Ce qu'est une habitude dépend de ces deux points: quand et comment elle fait agir. Pour le premier point: quand? tout stimulant à l'action dérive d'une perception; pour le second point: comment? le but de toute action est d'amener au résultat sensible. Nous atteignons ainsi le tangible et le pratique comme base de toute différence de pensée, si subtile qu'elle puisse être.⁷

Ce que cette maxime prescrit, c'est une conception du monde selon laquelle les faits que nous élaborons au sujet d'un objet constituent la réalité de l'objet à nos yeux. Ce ne sont pas tous les faits au sujet d'un objet qui font vraiment partie de la réalité pratique d'un objet dans notre conception du monde. Si ces faits n'ont pas de pertinence pratique selon nous, alors il ne serait pas pertinent de s'inquiéter de leur existence ou de leur nature.

Elle ramène également toute la réflexion aux aspects pratiques. La pensée pragmatique est portée sur l'efficacité et sert de guide au comportement. Elle sert également à éliminer les questions les moins pertinentes : s'il n'y a pas de différences pratiques entre deux conceptions, pourquoi débattre de la justesse de chacune, alors ? Le pragmatisme, c'est un guide pour l'action, pas une approche scientifique qui recherche ce qui est réellement vrai. Peirce a également tenté de formuler l'idée du pragmatisme sous la forme d'un théorème philosophique :

⁴ *Ibid.*, p. 109.

⁵ Peirce a d'ailleurs cité ce passage en français dans son cours à Harvard en 1903, en anglais, intitulé « Pragmatism as a Principle and Method of Right Thinking ». *Ibid.*, p. 111.

⁶ Gérard Deledalle, 1981, « English and French Versions of C.S. Peirce's "The Fixation of Belief" and "How to Make Our Ideas Clear" », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, vol. 17, n° 2, p. 141-142.

⁷ Charles S. Peirce, 1879, « LA LOGIQUE DE LA SCIENCE, DEUXIÈME PARTIE : Comment rendre nos idées claires », *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, tome 7, p.47-48.

« Pragmatism is the principle that every theoretical judgment expressible in a sentence in the indicative mood is a confused form of thought whose only meaning, if it has any, lies in its tendency to enforce a corresponding practical maxim expressible as a conditional sentence with its apodosis in the imperative mood.⁸ »

Grossièrement, la théorie n'a du sens que dans la pratique. Selon cette perspective, si une théorie ne fait aucune différence dans la pratique, elle n'est pas vraiment utile et il faut l'écarter. Le pragmatisme de Peirce évalue la pertinence d'une réflexion par ses aspects pratiques : si une différence théorique ou métaphysique n'occasionne pas de différence pratique dans un cas abordé, il devient inutile de débattre de cette différence :

« What a pragmatist has his pragmatism for is to be able to say here is a definition and it does not differ at all from your confusedly apprehended conception because there is no *practical* difference. But what is to prevent his opponent from replying that there is a practical difference which consists in his recognizing one as his conception and not the other. That is, one is expressible in a way the other is not expressible.⁹ »

Une différence théorique est utile à prendre en considération uniquement si elle se traduit en différence pratique. Or, un individu pourrait très bien considérer qu'il n'y a aucune différence pratique importante là où un autre individu noterait une différence importante. Comment se sauver de ce dilemme ? En fait, tout dépend de l'utilité que chacun y voit. Le pragmatisme serait la clé qui fait la différence entre ceux qui ont du succès et ceux qui en ont pas¹⁰. Ainsi, afin d'avoir du succès, il importe d'écarter les éléments qui *nous* semblent inutiles afin de ne pas songer trop longuement à des considérations théoriques lorsqu'elles semblent inutiles. Le pragmatisme de Peirce peut être compris comme une recommandation à agir plutôt que de perdre notre temps à trop penser. Être pragmatique, c'est penser de manière pratique.

Il devient pertinent de se demander quelles différences pratiques il peut y avoir entre la définition de Peirce et celle plus répandue à l'époque, qu'il considère mauvaise. En fait, des différences d'approche entre le pragmatisme de Peirce et le pragmatisme « hérétique » psychologue peuvent avoir des répercussions réelles sur la démarche pragmatiste. Le pragmatisme de Peirce porte l'accent sur les conséquences pratiques des débats et des réflexions afin de déterminer leur pertinence : le pragmatiste vise à épurer sa réflexion de tout dilemme qui est inutile en considération des conséquences d'une décision. Les pragmatistes que Peirce critique, quant à eux, défendent que chacun interprète le monde en considération

⁸ Peirce, 1905, *op. cit.*, p. 110.

⁹ *Ibid.*, p. 118.

¹⁰ *Ibid.*, p. 115.

de ses propres vérités pratiques : aussi longtemps qu'une idée interprétée est pratique, il s'agit d'une vérité et il est inutile de la remettre en question. La vérité devient psychologue et relative. Bien que ces deux approches prônent l'élimination des débats afin de fonder la réflexion sur la pratique, des démarches et des résultats bien différents peuvent en découler. Par exemple, prenons la croyance ancienne que la Terre est plate. Selon le deuxième groupe, la correspondance acceptée est pratique et il est donc inutile de remettre cet axiome en question. Selon Peirce, en revanche, il faut maintenir une ouverture d'esprit aux idées différentes comme celle que la Terre est ronde si cette idée peut développer de nouvelles opportunités mais, si la réponse à cette question nous semble d'aucune utilité, il est préférable de laisser la question en suspens. Le comportement sera différent en fonction de l'approche.

En résumé, le pragmatisme de Peirce peut être compris comme une attitude qui consiste à considérer la réalité comme l'ensemble des faits pratiques et à ne pas perdre de temps avec les questions dont la réponse ne change rien dans la pratique. En outre, il est intéressant que Peirce a préféré rebaptiser son approche « pragmatisme » afin de distinguer sa doctrine de celles de ceux qui se sont approprié le terme « pragmatisme » après lui. Comme nous l'observerons, le pragmatisme a beaucoup changé depuis ce temps.

3.1.2 William James

Afin d'expliquer la substance du pragmatisme, James présente une petite problématique intéressante au sujet d'un écureuil. Posons la situation dans laquelle un écureuil se situe d'un côté d'un arbre et qu'un individu qui se situe de l'autre côté désire le voir. L'homme tourne autour de l'arbre afin de le voir tandis que l'écureuil, désirant se cacher, tourne de l'autre côté sur le tronc, dans le même sens. Chacun se déplace autour de l'arbre le plus rapidement possible, sans que l'homme puisse voir l'écureuil. Maintenant, posons la question suivante : l'homme tourne-t-il autour de l'écureuil ou non ? James suggère que tout dépend de la perspective, car les deux réponses sont vraies. D'une part, l'individu tourne autour de l'écureuil en tournant autour de l'arbre, puisque l'écureuil se tient sur l'arbre et que l'individu en fait le tour. En même temps, l'individu ne tourne pas autour de l'écureuil puisque l'écureuil change toujours de côté aussi, donc c'est leur axe mutuel qui tourne. James soutient qu'il est inutile de débattre quant à laquelle des deux interprétations est la meilleure, la plus vraie ; tout dépend de ce qu'on veut dire de manière *pratique*. S'il est pratique de décrire le mouvement de l'individu et de l'écureuil d'une certaine manière, l'interprétation est vraie au

sens pragmatique. La méthode de James est essentiellement un outil qui sert à régler ou balayer les débats métaphysiques inutiles en se concentrant sur les conséquences pratiques¹¹.

Du pragmatisme de Peirce, James retient principalement un principe : notre conception des effets d'un objet est la somme de notre conception de l'objet lui-même¹². Si la réponse à un débat ne fait aucune différence dans le monde pratique, alors il est inutile d'en débattre. On peut ainsi régler plusieurs débats qui s'étirent en philosophie, en les balayant sous le tapis¹³. L'accord entre James et Peirce s'arrête là.

James considère que la science est devenue comme une religion : « Never were as many men of a decidedly empiricist proclivity in existence as there are at the present day. But our esteem for facts has not neutralized in us all religiousness. It is itself almost religious. Our scientific temper is devout.¹⁴ » James critique une dévotion envers la science empirique, envers la croyance en la suprématie de l'observation du réel par rapport à l'instinct et la foi.

Ce qui distingue encore plus Peirce de James, c'est que ce dernier critique le doute scientifique. James croit qu'il faut se fier à son sens commun comme critère de vérité et que lorsqu'une interprétation concorde de manière pratique avec la réalité, il faut la considérer comme une vérité¹⁵. Le philosophe admet bien sûr la possibilité de se tromper à cause du sens commun (« Retain, I pray you, this suspicion about common sense¹⁶ ») mais il insiste tout de même sur la nécessité d'y référer. Il insiste également pour que les pragmatistes acceptent les théories comme des instruments pratiques et des modes mentaux d'adaptation à la réalité¹⁷.

James suppose que pour comprendre certains faits, il faut tout d'abord connaître l'existence ou la véracité d'autres faits préliminaires. Soit, si la foi en la réalité d'un fait peut servir à créer le fait préliminaire pour mieux comprendre le reste de la réalité, James suggère que nous devrions céder à la foi et accepter ce fait instinctif comme une vérité pour des raisons pratiques. Il ne croit pas raisonnable de demeurer sceptique ; la foi doit indiquer le

¹¹ William James, 1907 (2011), « Pragmatism: A New Name for Some Old Ways of Thinking », dans *Pragmatism & The Meaning of Truth*, Seaside : Watchmaker Publishing, p. 26-27.

¹² *Ibid.*, p. 27-28.

¹³ *Ibid.*, p. 29.

¹⁴ *Ibid.*, p. 14.

¹⁵ *Ibid.*, p. 89.

¹⁶ *Ibid.*, p. 90.

¹⁷ *Ibid.*, p. 91.

chemin lorsque l'observation empirique n'est pas suffisante¹⁸. James suggère donc une démarche axiomatique, c'est-à-dire l'acceptation scientifique de présupposés en fonction de la foi du penseur.

Il s'oppose d'ailleurs à l'idée de l'agnosticisme dans la recherche de la vérité parce qu'il croit que la fermeture de cette approche aux dogmes empêche l'accès à certaines vérités auxquelles la religion permettrait d'avoir accès. Fermer des portes dans la recherche de la vérité serait irrationnel étant donné que des vérités du monde réel pourraient demeurer cachées sans des vérités préalables pour guider notre recherche¹⁹. James abuse du critère pratique afin de légitimer des dogmes. Afin de mieux défendre encore les dogmes religieux, James propose que si une idée théologique a une valeur pratique dans la vie, alors elle doit être considérée comme vraie. En somme : une idée qui est pratique et cohérente avec l'ensemble des autres idées peut être considérée vraie²⁰.

Il est assez commun de considérer la réalité comme l'équivalent de la vérité. Ce qui est dans le monde réel est vrai. Les faits du monde sont donc des vérités et les interprétations s'éloignent de la vérité réelle. Or, James pense différemment : « The new contents themselves are not true, they simply COME and ARE. Truth is what we say about them, and when we say that they have come, truth is satisfied by the plain additive formula.²¹ » Selon lui, la vérité est dans l'interprétation du fait réel, tandis que le fait réel n'est qu'un signe à observer pour interpréter ensuite. La vérité de James, c'est le fait tel qu'il est observé et décrit par l'observateur. Dans le même ordre d'idées, James insiste que la réalité objective n'est pas vraie en elle-même. Elle n'est pas vraie dans notre univers du discours tant qu'elle n'est pas interprétée sous la forme d'une idée, qui devient quant à elle la vérité de la réalité objective. La réalité ne peut qu'*être* un étant réel, tandis que l'idée véhiculée par le langage est la correspondance qui lui donne un sens²².

Enfin, selon sa doctrine, le sens commun est l'ensemble des manières de penser et des idées qui nous ont été transmises et qui ont su résister aux épreuves du temps. La pensée n'est

¹⁸ William James, 1896 (2006), « The Will to Believe », dans Susan Haack (dir.), *Pragmatism, Old & New*, Amherst : Prometheus Books, p. 240.

¹⁹ *Ibid.*, p. 243.

²⁰ James, 1907, *op. cit.*, p. 39.

²¹ *Ibid.*, p. 34.

²² William James, 1909 (2006) « The Meaning of Truth: A Sequel to 'Pragmatism' », dans *Pragmatism & The Meaning of Truth*, Seaside : Watchmaker Publishing, p. 215.

pas spontanée, tout est acquis de l'expérience. Puisque le sens commun transmis est le résultat de l'expérience de plusieurs générations, il doit être justifié et il devient difficile de nier ses vérités. Le sens commun doit ainsi être loué comme un stage d'équilibre dans la pensée et on doit y référer afin d'appuyer notre réflexion pratique²³. Le sens commun est l'apogée de la pensée pragmatique au sens de la doctrine de James.

En résumé, le pragmatisme de James soutient que nous devons éliminer les débats métathéoriques et adopter les vérités qui nous semblent pratiques et cohérentes, qu'elles soient d'origine axiomatique ou empirique.

3.1.3 John Dewey

La doctrine pragmatique de ce philosophe se rapproche davantage de celui de Peirce. Dewey soutient une théorie spectatorielle de la réalité. Selon lui, tout processus de connaissance découle de l'observation et de l'interprétation. Nous acquérons des connaissances par l'expérience. La connaissance des vérités ne peut être que partielle puisque nous n'avons pas accès à l'ensemble de la réalité mais uniquement à la fraction du réel à laquelle nous assistons. Nous sommes les spectateurs d'un monde que nous ne voyons pas entièrement ; le spectacle auquel nous assistons, c'est celui qui nous intéresse, qui a été établi par d'anciennes prémisses et croyances. Conséquemment, il devient impossible de connaître l'ensemble de la réalité²⁴. N'ayant pas accès à l'ensemble de la réalité, nous ne pouvons pas tout connaître sur elle, encore moins ce qui se cache derrière. La quête de certitude est une chimère puisque nous ne pouvons pas accéder à toutes les interprétations possibles d'une chose et que nous ne connaissons jamais les essences, si on suppose qu'elles existent.

Pour un pragmatiste, le monde à comprendre ne serait pas un univers du réel qui est là et qui nous attend, mais plutôt une construction que nous accomplissons dans l'univers pratique²⁵. Il ne s'agit pas de savoir ce que le monde est pour ensuite découvrir comment s'en servir ; il faut plutôt découvrir quoi faire avec les choses, les instrumentaliser, puis savoir se débrouiller afin de construire notre monde.

²³ James, 1907, *op. cit.*, p. 80.

²⁴ John Dewey, 1929 (2006), « The Quest for Certainty: A Study of the Relation of Knowledge and Action », dans Haack, *op. cit.*, p. 393.

²⁵ John Dewey, 1916 (2004), *Essays in Experimental Logic*. Mineola : Dover Publications, p. 193.

Le savoir et la perception seraient intimement liés, selon Dewey. Les sens nous offrent l'expérience du monde réel, que nous pouvons ensuite interpréter. Dewey reconnaît que les sens diffèrent d'un individu à un autre mais, néanmoins, ils offriraient un reflet du monde réel sur lequel on peut se fier²⁶. Il reconnaît également que nous retenons certains faits et que nous en rejetons d'autres, selon nos intérêts. Toutefois, nous retenons surtout les faits qui nous semblent pertinents et nous procédons aux inférences qui nous semblent utiles. Aussi longtemps que nos idées correspondent à la réalité pratique, il n'y a pas de problème²⁷.

Selon Dewey, le fait qu'une idée existe est une preuve que l'objet de l'idée n'est pas donné, qu'il est là mais qu'on ne peut pas y accéder directement. L'idée est là pour représenter le sens d'une chose. L'idée sert à déterminer le sens d'une chose, son utilité. Les théories, parce qu'elles sont les cadres explicatifs des idées, deviennent les instruments qui nous servent à manipuler la réalité. Au final, les théories sont les instruments qu'on doit apprendre à appliquer dans la pratique²⁸.

Il insiste que « the term "pragmatic" means only the rule of referring all thinking, all reflective considerations, to *consequences* for final meaning and test.²⁹ » Il s'en tient ainsi à la maxime pragmatique énoncée par Peirce dans son article « Comment rendre nos idées claires ». Au lieu de créer une doctrine distincte, Dewey construit sa doctrine sur les fondations du pragmatisme de Peirce.

La doctrine de Dewey se rapproche fortement de l'instrumentalisme, au point de le confondre avec le pragmatisme. En fait, Dewey ne note pas d'incompatibilité logique entre l'instrumentalisme, le pragmatisme, le dogmatisme et le réalisme. Il soutient que les choses réelles sont les choses telles qu'elles sont perçues de manière instrumentale. La réalité d'une chose est parallèle à sa vérité, son instrumentalisation.

Il considère que la qualité d'instrument est la vérité de la chose et que plusieurs interprétations instrumentales peuvent être faites d'une même chose, donc plusieurs vérités peuvent en être interprétées. Le pragmatisme instrumentaliste de Dewey navigue entre le

²⁶ *Ibid.*, p. 261-262.

²⁷ *Ibid.*, p. 222.

²⁸ *Ibid.*, p. 196.

²⁹ *Ibid.*, p. 210.

dogmatisme et le réalisme, tout en supposant que toute vérité est une affaire d'interprétation³⁰.

Soit, le pragmatisme est-il un synonyme de l'instrumentalisme ? Pas tout à fait. Bien que le pragmatisme de Dewey soit instrumental, ce penseur fait une distinction nette entre les deux concepts : l'instrumentalisme réfère à l'instrumentalisation des choses réelles, tandis que le pragmatisme se concentre sur la pensée pratique³¹. Le pragmatisme n'a pas besoin d'être instrumental comme celui de Dewey, mais c'est la forme que ce penseur favorise.

En quel sens une interprétation instrumentale peut-elle être une vérité au sujet d'une chose ? Posons l'exemple d'un couteau. Pour un cuisinier, un couteau est un objet qui sert principalement à préparer des repas. Pour l'individu qui mange un repas, le couteau est un instrument qui sert à diviser la nourriture en plus petites fractions. Imaginons maintenant des soldats dans une forêt. Pour un premier soldat, le couteau peut être un outil qui sert à couper des cordes qui lui serviront à solidifier un abri qui pourrait améliorer ses chances de survie par d'autres manières. Pour un soldat ennemi qui arrive derrière lui, le couteau pourrait aussi bien être une arme. Le couteau peut être plusieurs choses à la fois, selon le sens qu'on lui confère. Une chose a plusieurs vérités, selon l'interprétation qu'on en fait.

Une même chose est douée de plusieurs vérités possibles et il faut douter de la correspondance entre nos vérités et la réalité. Contrairement à James, Dewey considère que le pragmatisme doit aller dans le sens du doute scientifique : une vérité est uniquement une interprétation possible du monde, qui peut être révisée à tout moment³². En outre, il croit que la quête pour la certitude est une quête pour la paix intérieure, le fait de savoir que nous connaissons la vérité. L'incertitude évoque l'existence de risques : le risque de ne pas anticiper un problème, de ne pas pouvoir réagir correctement, de perdre sa crédibilité, etc. La certitude permettrait de mieux gérer les risques, d'où le désir de découvrir *la* vérité.

En résumé, le pragmatisme de Dewey consiste en la découverte de la vérité comme correspondance instrumentale. La vérité est un instrument pratique. Puisque chaque chose a plusieurs instrumentalisation possibles, donc plusieurs vérités, il ne reste qu'à choisir celle qui correspond le mieux à notre réalité pratique pour en faire le meilleur usage.

³⁰ John Dewey, 1911 (2006), « Truth and Consequences », dans Haack, *op. cit.*, p. 354.

³¹ John Dewey, 1927 (2008), « An Introductory Word by John Dewey », dans Sidney Hook, *The Metaphysics of Pragmatism*, New York : Cosimo, p. 3.

³² Dewey, 1911, *op. cit.*, p. 346.

3.1.4 Sidney Hook

Contrairement à John Dewey, dont il fut l'élève, Sidney Hook confond volontairement le pragmatisme, le pragmaticisme, l'instrumentalisme et l'experimentalisme³³. Si Hook ne croit pas important d'énoncer les différences entre ces approches, c'est parce qu'il ne reconnaît pas de différences pratiques entre elles dans leur application. Le pragmatisme de Hook se rapproche plus de l'instrumentalisme classique que du pragmatisme de Peirce ou de James.

Un instrument servirait à pallier un manque de l'existence³⁴. Il servirait à éliminer ce problème en réparant la source de ce manque, en construisant une autre réalité. La pensée est un instrument qui sert à construire la réalité pratique. Puisque la pensée découle de l'interprétation des sens possibles des instruments en considération situations et des besoins concrets, Hook croit que c'est la métaphysique et non la logique qui sert à déterminer le sens instrumental des choses pour le pragmatiste.

Aussi, selon lui, nous ne connaissons jamais une chose elle-même ; nous avons des connaissances *au sujet* de la chose³⁵. Comme le lecteur l'a sans doute remarqué, les idées de Hook rejoignent plutôt bien celles de Dewey. En fait, Hook ne critique pas Dewey, il tente plutôt de poursuivre son œuvre à sa manière, sauf qu'il fait moins de nuances. Presque tout ce que Dewey suggère au sujet du pragmatisme et de la vérité peut être transposé dans la doctrine de Hook sans trop de difficulté.

Au-delà de ce que Dewey a proposé, Hook ajoute qu'un individu peut *mal* penser tout en pensant *correctement*. L'individu pense correctement au sens où son raisonnement est logique et cohérent. En même temps, il pense mal au sens où son raisonnement ne correspond pas bien à la réalité ou que sa manière de penser a entraîné des erreurs pratiques dans le passé, donc qu'elle n'était pas vraie. Quelle est donc la *bonne* manière de penser ? Selon lui, il faut penser en considération des conséquences pratiques, comme Peirce le recommande, de manière à éviter les erreurs et de découvrir une vérité instrumentale³⁶.

³³ Sidney Hook, 1927 (2008), *The Metaphysics of Pragmatism*, New York : Cosimo, p. 9.

³⁴ *Ibid.*, p. 22.

³⁵ *Ibid.*, p. 100.

³⁶ *Ibid.*, p. 56-57.

Le pragmatisme de Hook se résume à l'idée qu'il faut utiliser la meilleure instrumentalisation de la réalité afin d'éviter les erreurs pratiques. Le savoir pratique qui n'est pas erroné sur le plan pratique peut être considéré vrai.

3.1.5 Richard Rorty

Plusieurs considèrent que le pragmatisme est mort après Dewey, dominé par la philosophie analytique. C'est le débat entre deux philosophes, soit Richard Rorty et Hilary Putnam, qui aurait ravivé l'intérêt envers cette approche.

Rorty reconnaît que le concept de pragmatisme est ambigu. Selon lui, il ne faudrait pas reconnaître James et Dewey, par exemple, comme des penseurs qui ont proposé des théories de la vérité, du savoir et de la moralité, mais plutôt comme des penseurs post-kantiens³⁷. Le pragmatisme serait un courant qui se positionne à contre-courant de la pensée kantienne et phénoménologique. Rorty considère Peirce comme un des philosophes les plus kantiens mais ce n'est pas grave puisqu'il ne serait pas un vrai pragmatiste : Peirce aurait seulement le mérite d'avoir donné un nom au pragmatisme³⁸. Il écrit d'ailleurs que des trois penseurs qu'il considère comme les pères du pragmatisme (Peirce, James et Dewey), Peirce serait le moins utile parce qu'il n'était pas engagé dans le rejet de la philosophie kantienne et la réconciliation de la science et de la religion, contrairement à James et Dewey³⁹.

Qu'est-ce que le pragmatisme, si ce n'est pas la doctrine de Peirce ? Rorty le présente comme une doctrine anti-philosophique et anti-platoniste⁴⁰. La métaphysique et la recherche de la vérité réelle seraient vouées à l'échec. Le pragmatisme serait également anti-autoritariste, au sens où il serait opposé à l'idée que les humains doivent se soumettre à des autorités supérieures. Enfin, le pragmatisme serait anti-essentialiste⁴¹.

Rorty tente de rallier l'herméneutique postmoderne et le pragmatisme sous un même toit, à sa manière. « On my view, being "interpretive" or "hermeneutical" is not having a special

³⁷ Richard Rorty, 1979 (1982), « Pragmatism, Relativism and Irrationalism », dans *Consequences of Pragmatism*, Minneapolis : University of Minnesota Press, p. 160.

³⁸ *Ibid.*, p. 161.

³⁹ Richard Rorty, 1999 (2006), « Pragmatism as Anti-Authoritarianism », dans Haack, *op. cit.*, p. 664.

⁴⁰ Richard Rorty, 1982, « Introduction: Pragmatism and Philosophy », dans *Consequences of Pragmatism*, Minneapolis : University of Minnesota Press, p. xvii.

⁴¹ Rorty, 1979, *op. cit.*, p. 638.

method but simply casting about for a vocabulary which might help.⁴² » L'herméneutique de Rorty n'est pas une méthode rigide d'interprétation afin de découvrir la vérité universelle derrière les choses et les phénomènes, à l'opposé de l'herméneutique de Friedrich Schleiermacher, par exemple. Au contraire, il s'agit d'une herméneutique très flexible selon laquelle l'interprétation nous amène à imaginer des vérités partielles du monde, conditionnées par notre langage, nos intérêts et notre rationalité. Tout serait subjectif et il serait impossible de découvrir la vérité réelle. Cette proposition fondamentale sépare Rorty de plusieurs pragmatistes, dont Peirce.

Rorty prétend que le monde qui se présente à nous est uniquement le monde tel que nous nous permettons de le connaître, tel que celui qui correspond à notre attention et nos vérités du moment⁴³. Le monde est un ensemble cohérent tel que nous concevons à un moment, tandis qu'il est différent dans un autre contexte rationnel. Par exemple, comparons la cosmogonie chrétienne du XVe siècle dans le sud de la France et la cosmogonie de la majorité des Athéniens au temps de Platon ; ces conceptions du monde sont assez différentes l'une de l'autre pour avoir des conséquences pratiques différentes. Rorty suggère que nous prenions en considération ce que notre conception du monde nous permet de considérer et que nous ne remettions pas inutilement en question les propositions que nous considérons évidentes. À ce sujet, il résume ses idées ainsi : « To sum up this point, I want to claim that "the world" is either the purely vacuous notion of the ineffable cause of sense and goal of intellect, or else a name for the objects that inquiry at the moment is leaving alone⁴⁴ [...] » Autrement dit, le sens commun doit primer.

Enfin, il n'y aurait aucune différence pratique entre les propositions « ça fonctionne parce que c'est vrai » et « c'est vrai parce que ça fonctionne »⁴⁵. La fonction serait vraie dans les deux sens, d'où une relation directe entre la vérité et la praxis. Le pragmatisme de Rorty peut être résumé comme un pragmatisme relativiste, une méthode de découverte de vérités partielles conditionnées par le langage.

⁴² Richard Rorty, 1980 (1982) « Method, Social Science, and Social Hope », dans *Consequences of Pragmatism*, Minneapolis : University of Minnesota Press, p. 199.

⁴³ Richard Rorty, 1972 (1982), « The World Well Lost », dans *Consequences of Pragmatism*, Minneapolis : University of Minnesota Press, p. 14.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 15.

⁴⁵ Rorty, 1982, *op. cit.*, p. xxix.

3.1.6 Hilary Putnam

La relation entre Hilary Putnam et le pragmatisme est ambiguë. Il a étudié le pragmatisme tout au long de sa carrière et il a publié plusieurs livres et articles dans lesquels il en discute, mais il tente toujours de garder ses distances pour des raisons nébuleuses. Il insiste pour se détacher du pragmatisme parce qu'il affirme qu'il rejette la théorie de la vérité qui est au cœur de l'approche pragmatique : « I don't call myself a pragmatist. For one thing, I don't like the pragmatists' theory of truth, which they were too proud of.⁴⁶ » Ailleurs, il répète :

« Okay, I don't call myself a pragmatist although I think I've learned an enormous amount from the pragmatists. And the reason I don't call myself a pragmatist is I'm relatively less interested in what the pragmatists have to say about truth. Those are important issues in philosophy. They're fascinating. But I find the views of the three classical pragmatists on truth all rather confused in various ways. That's not why I go for illumination on the notion of truth. But I find on the question of justification, I think, they have enormous amounts of insight.⁴⁷ »

Il y a toutefois des moments d'égarement de sa part, comme ici :

« pragmatists like Pierce, Dewey and myself also argued that both for the effective generation of hypotheses *and* for designing good tests *and* for deciding when the results of testing warrant acceptance of a hypothesis, *communities* of competent inquirers are indeed necessary.⁴⁸ »

Putnam a répété à plusieurs reprises qu'il n'est pas un pragmatiste, mais il a laissé entendre son affiliation à cette approche à d'autres occasions. Il a fini par adopter un réalisme « pragmatique » mais prétend qu'il n'aime pas la théorie pragmatique de la vérité. De plus, il n'a jamais explicitement expliqué pourquoi il ne l'aime pas. Malgré que Putnam nie (habituellement) être un pragmatiste, plusieurs le classifient ainsi à cause de la nature de ses recherches et certains de ses propos.

On prétend souvent que Putnam et Rorty font tous deux partie d'un type de pragmatisme que nous appelons parfois néo-pragmatisme, ou que Susan Haack qualifie de pragmatisme vulgaire⁴⁹. Il s'agit d'une poursuite de l'idée que la pratique doit avoir la priorité sur la

⁴⁶ Phillip McReynolds, 2007, *The Putnam-Rorty Debate and the Pragmatist Revival*, vidéo-documentaire, consulté le 21 décembre 2012, < <http://www.youtube.com/watch?v=GlrEbfVVjM> >, 3:39 à 3:45.

⁴⁷ Richard Rorty, Hilary Putnam, James Conant et Gretchen Helfrich, 2004, « What is Pragmatism? », *Think*, n° 8, p. 74.

⁴⁸ Hilary Putnam, 2002, « Comment on Nicholas Rescher's paper », *Pragmatism and Realism*, Londres : Routledge, p. 81.

⁴⁹ Susan Haack, 2009, *Evidence and Inquiry: A Pragmatist Reconstruction of Epistemology*, 2e édition, Amherst : Prometheus Books, p. 239.

théorie, tout en se détachant de la rigidité logique du pragmatisme plus classique. Cependant, tous ne partagent pas les mêmes idées ; au contraire, il s'agit d'un courant très hétérogène. Putnam ne considère même pas que Rorty soit un pragmatiste :

« We have also seen that, although Richard Rorty describes himself as a “pragmatist” and an admirer of the later Wittgenstein, his habit of dichotomizing human thought into speech within “criterion governed language games” and speech “outside” language games is both unpragmatist and un-Wittgensteinian.⁵⁰ »

Que l'on considère Putnam un pragmatiste ou non, cela dépend de notre conception du pragmatisme. En fait, ce dernier a sans doute une conception plus rigide de cette philosophie que Rorty, ce qu'il explique qu'il accuse ce dernier de s'approprier illégitimement l'étiquette. Putnam accuse Rorty d'utiliser la philosophie du langage et le pragmatisme à ses fins sans respecter les origines philosophiques de ces traditions, ni suivre ses précurseurs.

Bien que Putnam et Rorty soient tous deux considérés par plusieurs comme des « néo-pragmatistes », ils ne partagent pas pour autant la même doctrine. Par exemple, Putnam s'objecte au relativisme de ceux qui suggèrent que nous pouvons croire que quelque chose est vrai lorsque c'est pratique de le croire et que c'est cohérent dans le cadre de notre rationalité. À son avis, ce n'est pas parce qu'une proposition est cohérente, crédible et pratique qu'elle est vraie, il faut la justifier en fonction d'une bonne correspondance entre le langage et la réalité⁵¹.

Selon Putnam, le pragmatisme serait essentiellement une méthode d'interprétation pluraliste et holiste⁵². En fait, il retient l'holisme comme une des caractéristiques les plus importantes du pragmatisme de James, en rejetant la dictature épistémologique ainsi que le dialectisme⁵³. Il soutient également que cette méthode philosophique est caractérisée par l'antiscepticisme et le faillibilisme. Les pragmatistes prôneraient un certain anti-scepticisme au sens où le doute doit être justifié aussi bien que la certitude. Ils prôneraient également le faillibilisme au sens où tout savoir est susceptible d'être falsifié et révisé⁵⁴.

⁵⁰ Hilary Putnam, 1992 (2000), *Pragmatism: An Open Question*, Malden : Blackwell Publishers, p. 64.

⁵¹ *Ibid.*, p. 64-65.

⁵² *Ibid.*, p. xii.

⁵³ *Ibid.*, p. 7.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 20-21.

3.2 Le concept de vérité

Rorty, qui prétendait suivre les pas de Dewey, a soutenu que le pragmatisme n'est pas une théorie de la vérité. En fait, Dewey avait tout autre chose à dire :

« It is pragmatism as a method that is emphasized, I take it, in the subtitle, "a new name for some old ways of thinking." [...] But pragmatism is "used in a still wider sense, as meaning also a certain theory of truth"; it is "a genetic theory of what is meant by truth". Truth means, as a matter of course, agreement, correspondance, of idea and fact⁵⁵ [...] »

Dewey conçoit explicitement le pragmatisme comme une théorie de la vérité. En fait, il s'agit d'un thème récurrent du pragmatisme qui n'échappe à aucun des grands penseurs de ce courant. La plupart d'entre eux ont d'ailleurs adapté leur conception de la vérité afin d'interpréter la réalité de manière pratique. Le concept de vérité est au cœur du pragmatisme. Nous allons entreprendre l'étude de ce concept selon trois axes : la vérité comme correspondance à la réalité, comme cohérence pratique et comme interprétation partielle d'une réalité complexe. On peut décrire une conception large de la vérité commune aux pragmatistes, qui constitue une position intermédiaire entre les positions présentées ici.

3.2.1 La vérité comme correspondance à la réalité

Les positions de Peirce et de Dewey au sujet de la vérité sont proches de la théorie de la vérité-correspondance. Ils affirment que la vérité doit correspondre autant que possible à la réalité afin de ne pas être arbitraire et qu'il faut maintenir un doute scientifique.

Selon Dewey, il y aurait une correspondance totale entre le savoir du vrai et le vrai de la réalité⁵⁶. Rappelons-nous un peu ce dont nous avons discuté. Les signes des choses réelles sont interprétés afin de leur conférer un usage pratique. Le sens d'une chose est dès lors l'équivalent de son usage interprété. La vérité d'une chose est déterminée par l'usage qu'on lui attribue. Lorsqu'on interprète l'usage d'une chose à partir des signes perçus, on évalue la vérité de la chose, sa réalité vraie. Ainsi, la vérité d'usage d'une chose correspond à une vérité réelle de la chose. La vérité est une question de correspondance entre l'interprétation et la réalité plutôt que la réalité elle-même.

⁵⁵ Dewey, 1916, *op. cit.*, p. 192.

⁵⁶ Dewey, 1929, *op. cit.*, p. 391.

Peirce fait un lien entre le signe perçu et les choses réelles : « The sign is almost (is the representation of) that thing.⁵⁷ » Si le signe est presque la chose et si les représentations sont les faits retenus, alors le signe doit se rapprocher de la réalité au point qu'il serait possible de considérer le signe comme réel. Les signes permettent de percevoir plusieurs facettes d'une chose et exposent plusieurs vérités à son sujet.

Une proposition énonce toujours sa propre vérité, elle est un fait. Il s'agit là de la plus simple loi de la vérité du pragmatisme de Peirce. Afin de démontrer son idée, le logicien a utilisé le plus ambigu des exemples : « Cette proposition n'est pas vraie. » La proposition est-elle vraie ? Si on répond qu'elle l'est, alors il serait vrai que la proposition n'est pas vraie, ce qui est illogique... En revanche, si on répond qu'elle n'est pas vraie, alors il ne serait pas vrai que la proposition n'est pas vraie, ce qui est encore illogique. Le dilemme demeure dans les deux cas et, sur le plan pragmatique, il est vain de s'éterniser sur cette question. Peirce nous suggère donc une sortie facile : la proposition est une vérité mais pas son contenu. Ainsi :

« It must be something which would not be false if the proposition were true, for in that case some true proposition would be false. Hence, it must be that it is itself true. That is, *every proposition asserts its own truth.*

The proposition in question, therefore, is true in all other respects but its implication of its own truth.⁵⁸ »

Dewey ajoute un élément intéressant à l'idée de vérité comme correspondance à la réalité : le sens commun serait un ensemble de vérités qui correspondent bien à la réalité car elles ont su traverser les épreuves du temps. La vérité du sens commun dérive de la notion de correspondance ou d'accord. Lorsqu'une idée correspond à la réalité observée et qu'elle satisfait à un ensemble de critères pour la majorité des individus, alors on peut considérer que cette idée est vraie. Dans les mots de Dewey : « truth is the agreement, by way of proportion, of the constitutive parts of the objects that furnish its subject matter.⁵⁹ » La vérité est une correspondance à la réalité acceptable parce qu'elle fonctionne dans le monde pratique.

Enfin, il faut noter que Peirce et Dewey adoptent une conception de la vérité comme correspondance à la réalité, certes, mais leur conception est nuancée. Il ne s'agit pas d'une conception purement réaliste, mais bien pragmatique. Une interprétation demeure une

⁵⁷ Charles S. Peirce, 1868 (2006), « Some Consequences of Four Incapacities », dans Haack, *op. cit.*, p. 99.

⁵⁸ Charles S. Peirce, 1869 (2006), « On the Strengthened Liar », dans Haack, *op. cit.*, p. 209-212.

⁵⁹ Dewey, 1911, *op. cit.*, p. 342.

approximation incomplète et inexacte de la réalité ; par conséquent, aucune interprétation n'est une vérité réelle. Nous pouvons seulement avoir des vérités qui concordent avec la réalité sans être exactement représentatives. Plusieurs philosophes prétendent que la théorie pragmatique de la vérité s'oppose à la théorie de la vérité-correspondance à cause du rejet du réalisme. Cette prétention tend à cacher que plusieurs pragmatistes, comme Peirce et Dewey, étaient des réalistes : ils ont insisté que notre recherche de la vérité doit s'ancrer dans l'interprétation des signes du réels. Pour l'instant, retenons la théorie pragmatique de la vérité comme l'idée que la vérité doit être justifiée par une correspondance pratique à la réalité.

3.2.2 La vérité comme élément de cohérence pratique

La vérité peut également être jugée en fonction de sa cohérence. Selon James : « Truth, as any dictionary will tell you, is a property of certain of our ideas. It means their 'agreement,' as falsity means their disagreement, with 'reality.' Pragmatists and intellectualists both accept this definition as a matter of course.⁶⁰ » Il ajoute : « TRUE IDEAS ARE THOSE THAT WE CAN ASSIMILATE, VALIDATE, CORROBORATE AND VERIFY. FALSE IDEAS ARE THOSE THAT WE CANNOT.⁶¹ » Une idée n'est pas vraie par nature, elle devient vraie lorsqu'elle est cohérente dans un ensemble rationnel et lorsqu'elle corrobore avec les événements de la réalité. Une interprétation devient une vérité lorsqu'elle est vérifiée et qu'elle fonctionne.

Cependant, nous n'avons pas besoin de tout vérifier. Par exemple, James suggère qu'on peut présumer l'existence du Japon sans y avoir été, étant donné qu'il est pratique de présumer cette vérité répandue⁶². Là réside, selon James, le cœur de la théorie pragmatique de la vérité. De plus, un dogme religieux peut être considéré vrai si son usage concorde bien avec d'autres usages de la vie⁶³.

Après cette promotion de la vérité dogmatique, James prend étrangement un recul prudent en affirmant que la religion n'est pas une source suprême de vérité :

⁶⁰ James, 1907, *op. cit.*, p. 92.

⁶¹ *Ibid.*, p. 93.

⁶² *Ibid.*, p. 96.

⁶³ *Ibid.*, p. 125.

« You see that pragmatism can be called religious, if you allow that religion can be pluralistic or merely melioristic in type. But whether you will finally put up with that type of religion is a question that only you yourself can decide. Pragmatism has to postpone dogmatic answer, for we do not yet know certainly which type of religion is going to work best in the long run. The various overbeliefs of men, their several faith-ventures, are in fact what are needed to bring the evidence in.⁶⁴ »

Si James désire séparer le pragmatisme de la religion, c'est possiblement pour ces deux raisons : d'une part, il plie partiellement aux pressions agnostiques imposées par les sphères intellectuelles et, d'autre part, il souhaite tout de même ouvrir la porte à une vaste gamme de possibilités sans affliger le pragmatisme des éventuelles preuves d'erreurs dogmatiques. Cette explication sert à comprendre pourquoi il spécifie que chaque individu a le choix d'adhérer ou non aux croyances religieuses.

Voici un résumé de la pensée de James au sujet du rapport entre la vérité et la réalité : « Realities are not TRUE, they ARE; and beliefs are true OF them.⁶⁵ » Dans la doctrine de James, la vérité et la réalité ne sont pas la même chose : la réalité est ce qui existe objectivement et qui est donné à l'observation, tandis que la vérité est l'interprétation subjective de la réalité objective et elle lui donne un sens pratique.

Encore une fois, la conception de la vérité de James ne se limite pas à de simples éléments de cohérence, mais également au besoin d'avoir des vérités qui sont pratiques. Qu'elles soient réellement vraies ou non, les axiomes cohérents et pratiques peuvent être considérés vrais. Nous avons donc un second élément de la théorie pragmatique de la vérité. D'ailleurs, c'est cet élément qui semble privilégié par la majorité des pragmatistes.

3.2.3 L'interprétation comme vérité partielle

Les néo-pragmatistes ont tendance à adopter une conception de la vérité qui ressemble plus à celle des postmodernes. Rorty est l'un des meilleurs défenseurs de cette conception. Rorty prétend que la vérité pragmatique n'a pas besoin de correspondre à la réalité : « For the pragmatist, true sentences are not true because they correspond to reality, and so there is no need to worry what sort of reality, if any, a given sentence corresponds to—no need to worry

⁶⁴ *Ibid.*, p. 137.

⁶⁵ James, 1909, *op. cit.*, p. 233.

about what “makes” it true.⁶⁶ » Vraiment ? Dans ce cas, quelques questions se posent. Dewey n’était-il pas un pragmatiste ? Peirce n’en était-il pas un, lui non plus ? Après tout, Dewey et Peirce défendaient tous deux la notion de vérité comme correspondance à la réalité.

Selon Susan Haack, la conception de la vérité de Rorty se résumerait à l’idée que tout ce qu’on peut défendre est vrai. Haack identifie cette position par le qualificatif « irréaliste », en opposition à la position pragmatiste qui serait plus proche du réalisme⁶⁷. Rorty serait irréaliste étant donné que sa conception de la vérité n’est pas rattachée à la correspondance à la réalité, mais plutôt à l’univers imaginé du discours et de l’interprétation linguistique. À cause de cela, Haack accuse Rorty de ne pas être pragmatiste parce que sa conception de la vérité s’éloigne trop des conceptions de la vérité des pragmatistes classiques.

Que Rorty soit vraiment pragmatiste ou non, plusieurs néo-pragmatistes retiennent ses idées. Ses idées ont donc été intégrées directement dans le courant large du pragmatisme. Ainsi, toute vérité ne pourrait être qu’une interprétation partielle de la réalité.

3.2.4 La vérité consensuelle

Nous avons déjà discuté de ce sujet, donc nous le survolerons très brièvement. Les pragmatistes classiques considéraient qu’une opinion acceptée par consensus peut être considérée vraie. N’oublions pas, cependant, que Peirce a nuancé cette idée : nous pouvons accepter par consensus une idée fautive pendant une certaine période, mais l’idée la plus vraie devrait éventuellement dominer. Puisque le consensus est un idéal des pragmatistes classiques, on peut en déduire que l’existence d’un paradigme dans une communauté est également un idéal pragmatique. Cependant, cette idée est antagonique à ce que défendent ceux qui prétendent défendre une approche pragmatiste en Relations internationales.

3.2.5 La théorie pragmatique de la vérité, en somme

En résumé, la théorie pragmatique de la vérité est la somme d’un certain nombre de conceptions, qui se rassemblent toutes autour de ce qu’il est pratique de croire. La vérité n’est peut-être qu’une interprétation partielle et inexacte de la réalité, mais elle doit correspondre

⁶⁶ Rorty, 1982, *op. cit.*, p. xvi.

⁶⁷ Haack, 2009, *op. cit.*, p. 246.

autant que possible aux signes du réel et se justifier dans un cadre de cohérence. Il s'agit d'une théorie large et les pragmatistes acceptent et rejettent certaines de ces idées à des degrés différents. Ainsi, l'aspect de correspondance est rejeté par bien des pragmatistes et l'aspect de cohérence est habituellement privilégié. Par contre, il faut retenir que la théorie pragmatique de la vérité n'est pas la théorie réaliste ; il serait difficile de connaître la vérité réelle.

3.3 Pragmatisme et néo-pragmatisme

Le pragmatisme classique est souvent déformé par les néo-pragmatistes afin de mieux défendre leur attachement au courant fondé par Peirce. Par exemple, suite aux interprétations erronées de Rorty, plusieurs prétendus pragmatistes affirment que Dewey s'opposait à la conception de la vérité comme correspondance à la réalité. Citons à nouveau ce passage :

« It is pragmatism as a method that is emphasized, I take it, in the subtitle, "a new name for some old ways of thinking." [...] But pragmatism is "used in a still wider sense, as meaning also a certain theory of truth; it is "a genetic theory of what is meant by truth". Truth means, as a matter of course, agreement, correspondance, of idea and fact⁶⁸ [...] »

Ici, Dewey résume ses propos au sujet de la théorie pragmatique de la vérité. Il présente explicitement la vérité comme une correspondance abstraite à la réalité. Il ne s'agit pas d'une correspondance égale et parfaite, comme celle prônée par certains empiristes, mais simplement une correspondance approximative et pratique à la réalité. Réutilisons une autre citation : « truth is the agreement, by way of proportion, of the constitutive parts of the objects that furnish its subject matter.⁶⁹ » La vérité qui correspond à la réalité est élaborée à partir des signes observés. Puisque les signes représentent la chose, on peut considérer que l'ensemble de notre conception d'une chose est l'équivalent de sa réalité. L'ensemble des parties constitutives d'une chose, ses signes observables, constituent sa réalité et on peut donc considérer qu'un signe observé et interprété est quasiment la chose elle-même. La vérité correspondante est un instrument abstrait qui représente la réalité puisqu'elle en est son interprétation.

Considérant que plusieurs néo-pragmatistes prétendent que Dewey a rejeté la théorie de la vérité-correspondance, entre autres, il devient évident qu'ils déforment parfois les propos de certains de leurs prédécesseurs pragmatistes afin de mieux légitimer *leurs* propres idées. Or,

⁶⁸ Dewey, 1916, *op. cit.*, p. 192.

⁶⁹ Dewey, 1911, *op. cit.*, p. 342.

ces déformations ne s'arrêtent pas à la conception de la vérité : on peut également aborder les cas du scepticisme et de l'épistémologie. Dans le même ordre d'idées, bien que Putnam n'adopte pas à la lettre la doctrine des pères du pragmatisme, il défend les propos de James contre la conception de la vérité défendue par les néo-pragmatistes :

« I think we should distinguish between pragmatism and neo-pragmatism. I think what Richard Rorty is describing as pragmatism is neo-pragmatism of which the great spokesman is Richard Rorty, and he is an authority, I think, on what neo-pragmatism is. James repeatedly denied in hundreds of questions that he was saying that if an idea makes you happy or makes the agent succeed in what the agent is doing then that means it's true. [...] That is to say whether someone is justified is something we find out by seeing the reaction of S's', that is the speaker's peers to the speaker's statement. Now that seems to me a relativist view, not of truth, but [of] justification. That's text-book relativism about justification.⁷⁰ »

Ici, Putnam néglige le fait que James affirme qu'on peut défendre les articles de foi religieuse dans *The Will to Believe*, selon notre volonté d'y croire et l'utilité de considérer les croyances comme des vérités. Néanmoins, le fond de son argument demeure valide pour nous : les néo-pragmatistes défendent une conception de la vérité qui permet de considérer vrai tout ce qu'il est pratique de croire. Rorty a d'ailleurs répondu à l'accusation de Putnam en confirmant ses propos (il a affirmé : « Absolutely, I can't make sense of the notion of absolute justification.⁷¹ ») Les néo-pragmatistes ont davantage rejeté le réalisme afin de se tourner vers le rôle du langage dans l'interprétation subjective de la réalité. Toute interprétation est ainsi la correspondance entre le langage et la réalité, loin de l'objectivité et de la dichotomie faits-valeurs (qu'ils rejettent généralement).

Enfin, plusieurs néo-pragmatistes retiennent la prétention de Rorty selon laquelle le pragmatisme serait contre l'épistémologie, tandis que d'autres pragmatistes comme Susan Haack prônent l'utilité du pragmatisme *en* épistémologie. Peut-être bien que la doctrine de Rorty se définit mieux comme un libéralisme bourgeois postmoderne que sous le libellé de pragmatisme, comme il l'a lui-même proposé⁷². Il y a un problème avec la définition du pragmatisme lorsqu'on tente d'intégrer des penseurs aussi divergents que Peirce et Rorty sous la même bannière. Par conséquent, il faut tenter de réduire le pragmatisme à son élément le plus simple afin de mieux comprendre ce qui réunit tous ceux qui s'en réclament.

⁷⁰ Rorty, Putnam, Conant et Helfritsch, 2004, *op. cit.*, p. 87.

⁷¹ *Idem.*

⁷² Richard Rorty, 1983, « Postmodernist Bourgeois Liberalism », *The Journal of Philosophy*, vol. 80, n° 10, p. 583-589.

Il existe quelques classifications afin de distinguer les vrais pragmatistes des hérétiques. Par exemple, on peut distinguer les pragmatistes classiques et les néo-pragmatistes afin de distinguer les premiers penseurs pragmatistes de ceux qui ont retenu une partie de leurs idées afin de construire leur propre doctrine. Comme nous l'avons vu, là encore, le pragmatisme classique constitue une catégorie qui n'est pas très claire à cause des différences idéologiques entre les penseurs qui la composent et le néo-pragmatisme constitue une catégorie encore plus nébuleuse et hétérogène. Certains, qui se considèrent des pragmatistes néo-classiques, aspirent à être les véritables héritiers de Peirce et souhaitent se distinguer de tous les pragmatistes « vulgaires ». Il y a également des protopragmatistes, qui ont précédé Peirce, qui ont développé une doctrine en parallèle ou qui se sont inspirés d'idées pragmatiques et qu'on peut qualifier de pragmatistes mais qui n'ont pas nécessairement réclamé cette étiquette. Enfin, il ne faut pas oublier la pragmatique, une approche d'analyse du discours. Ou, si on procède différemment, on peut suivre Shane J. Ralston en classifiant les doctrines selon trois classifications un peu différentes : le pragmatisme générique, le paléo-pragmatisme et le néo-pragmatisme⁷³. Le pragmatisme générique serait une attitude pragmatique vulgaire qui accompagne la recherche de l'utilité pratique⁷⁴ ; le paléo-pragmatisme serait le pragmatisme de Peirce, James, Dewey et de tous ceux qu'on peut associer à ce qu'on a déjà appelé le pragmatisme classique⁷⁵ ; le néo-pragmatisme, enfin, serait le nouveau courant issu de pragmatistes qui rejettent la théorie de la vérité-correspondance et qui encouragent la multiplicité des perspectives⁷⁶.

Ce qu'il faut retenir de tout cela, c'est qu'il existe plusieurs classifications. C'est pour cette raison que Jérémie Cornut affirme que :

Pour éviter de participer à l'une ou l'autre des tentatives d'appropriation symbolique du mot « pragmatisme » —un terme attrayant pour de nombreux internationalistes—, il convient de toujours parler de « pragmatismes » (au pluriel) ou d'« un » pragmatisme particulier (et non pas « du » pragmatisme).⁷⁷

⁷³ Shane J. Ralston, 2011, « Pragmatism in International Relations Theory and Research », *Eidos*, n°14, p. 73.

⁷⁴ *Ibid.*, p.74-75.

⁷⁵ *Ibid.*, p.75-76.

⁷⁶ *Ibid.*, p.76-77.

⁷⁷ Jérémie Cornut, 2012, *Le pragmatisme et l'analyse des phénomènes complexes dans la théorie des relations internationales. Le cas des excuses dans la diplomatie américaine*, thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal et École des hautes études en sciences sociales, p. 37.

Il y a tout de même certaines caractéristiques qui lient toutes ces branches, dont l'attitude pragmatique énoncée par Peirce et le rejet du réalisme pur. Puisque le pragmatisme tel que proposé en Relations internationales tend à se détacher du pragmatisme classique et à retenir diverses tendances néo ou protopragmatiques, nous allons considérer toutes ces tendances comme des composantes d'un courant de pensée large. Au lieu de faire comme Cornut, nous parlerons *du* pragmatisme afin de désigner cette grande famille.

3.4 Conclusion

Il est normal que le pragmatisme semble nébuleux. Plusieurs individus ont utilisé cette étiquette afin de nommer leur propre doctrine, qui varie d'un penseur à l'autre. Susan Haack va plus loin encore pour nous faire comprendre les différences théoriques entre les pragmatistes : à la fin du recueil intitulé *Pragmatism: Old & New*, elle présente un dialogue construit de citations de Peirce et Rorty, où ils opposent leurs doctrines. Peirce et Rorty se contredisent sur plusieurs sujets. Si Rorty rejette la doctrine de Peirce, comment définir le pragmatisme ?

Laissons Dewey nous indiquer la voie. Il considère que le pragmatisme est principalement une méthode d'orientation de la pensée, c'est-à-dire une méthode pour mieux déterminer le sens et l'utilité des choses, puis pour orienter le comportement adéquat à adopter⁷⁸. En fait, il s'agit peut-être d'une des seules vérités réelles du pragmatisme. Essentiellement, le pragmatisme est une méthode philosophique qui consiste à rejeter les réflexions inutiles en considération des conséquences pratiques : si les conséquences pratiques des réponses alternatives à une question sont les mêmes, alors il ne sert à rien d'en débattre. Si une conception semble correspondre à la réalité de manière pratique, alors nous pouvons la considérer comme une vérité jusqu'à ce qu'une vérité meilleure la supplante. Notre conception d'un objet est la vérité parce qu'elle découle des faits observables, qui représentent quant à eux la réalité perçue et interprétée. Soit, afin qu'une vérité soit acceptable, elle doit être logique et cohérente à l'intérieur de l'ensemble de notre schéma rationnel et avec nos autres vérités. Les vérités ne sont jamais universelles, elles découlent de l'interprétation, mais elles ne doivent pas pour autant être arbitraires. Il devient alors inutile de tenter de déterminer qui détient la vérité absolue, car elle n'existe pas. Il faut se concentrer

⁷⁸ Dewey, 1916, *op. cit.*, p. 205.

sur ce qui fonctionne de manière pratique. Voilà comment le pragmatisme peut servir à réconcilier les écoles de pensée et éliminer les débats théoriques.

Si on en fait une caricature simple, le pragmatisme est une approche pratique qui comporte deux composantes essentielles : une maxime logique et une théorie de la vérité. Ce sont ces deux composantes qui façonnent l'attitude pragmatique, c'est-à-dire considérer que notre conception d'une chose est la réalité de la chose et que nous ne devons porter notre attention uniquement sur ce qui importe dans la pratique. Toute question dont la réponse ne change rien dans la pratique serait inutile et la vérité réelle serait inaccessible ; par conséquent, il serait inutile de débattre longuement de ce qui est vrai ou faux. Il faudrait simplement accepter que des interprétations différentes puissent constituer des vérités pratiques, puis utiliser ces vérités partielles afin de guider notre comportement. D'une certaine manière, le pragmatisme devient une théorie de l'action.

CHAPITRE 4

LA MÉTHODE PRAGMATIQUE EN RELATIONS INTERNATIONALES

La maxime pragmatique de Peirce est orientée vers la pratique. Elle recommande de ne pas songer trop longuement aux questions qui importent peu dans la réalité pratique et de considérer l'ensemble de notre conception d'un objet comme sa réalité, pour des fins pratiques. La maxime de Peirce, convertie en méthode philosophique, n'est pas orientée vers la recherche philosophique ou scientifique, mais plutôt vers l'action. Le pragmatisme de Peirce a engendré une théorie de la vérité, puis une orientation de la recherche qui se rapproche de l'instrumentalisme. Le pragmatisme est aujourd'hui en voie de devenir une méthode de recherche en sciences sociales. Plusieurs théoriciens ont élaboré des stratégies pragmatiques de recherche scientifique pour l'étude de la politique.

La méthode pragmatique en Relations internationales n'a rien à voir avec le pragmatisme méthodologique, également appelé la pragmatique, qui découle notamment des travaux de Peirce et Habermas en sémantique. La méthode pragmatique en Relations internationales est un être distinct, rattaché au pluralisme. Il n'est pas question d'étudier le langage ou l'interprétation des signes et des symboles, mais plutôt d'étudier la complexité de la réalité politique grâce à une approche pluraliste et d'encourager le dialogue inter-théorique.

Nous allons étudier, dans l'ordre, ce qui caractérise les efforts de synthèse théorique à prétention pragmatique, l'éclectisme analytique et les méthodes de recherche centrées sur l'abduction. Nous allons ensuite tenter d'en faire la synthèse afin de comprendre ce que peut être la méthode pragmatique de recherche, en général. Nous allons, enfin, évaluer la pertinence d'une telle méthode pour l'étude de la politique et des relations internationales.

La frontière entre pragmatisme et néo-pragmatisme est relativement nébuleuse en Relations internationales à cause de la tendance de certains chercheurs à combiner les approches de tous genres. Comme le soulève Shane Ralston, les pragmatistes en Relations internationales ne sont pas nécessairement conscients des différences entre les types de pragmatisme et rien n'est clairement défini, donc la doctrine d'un pragmatiste peut souvent chevaucher plusieurs catégories¹. De plus, puisque ces chercheurs tendent souvent à favoriser le pluralisme théorique, méthodologique et herméneutique, leurs tendances s'avèrent souvent difficiles à élucider. Le pragmatisme devient alors une méthode nébuleuse qui commence par la synthèse de toutes les doctrines pragmatiques et qui aboutit avec la combinaison de théories et de méthodes d'horizons différents afin de mieux comprendre les multiples facettes de la réalité. Nous allons délibérément rejeter les tendances personnelles des pragmatistes et néo-pragmatistes cités afin de mieux comprendre comment peut s'articuler, de manière générale, la méthode pragmatique en Relations internationales. Par souci de concision, nous allons aborder seulement un à trois théoriciens pour chaque stratégie de recherche, en choisissant les propos les plus représentatifs de chaque tendance. Étudions maintenant les quatre principales stratégies de recherche qui composent la méthode pragmatique, c'est-à-dire le pluralisme, la synthèse théorique, l'éclectisme et l'abduction. Comme nous le verrons, le pluralisme constitue une approche très générale à laquelle se rattachent deux approches plus spécifiques : la synthèse théorique et l'éclectisme. L'abduction ne s'y rattache pas.

4.1 Le pluralisme

Ici, nous étudierons la proposition de Patrick Baert. Comme nous le verrons, le pluralisme constitue une approche assez libre qui suppose qu'on peut utiliser les théories et les méthodes d'horizons différents pour étudier un phénomène donné. Nous irons du général au particulier en étudiant le pluralisme de Baert, puis des versions plus spécifiques comme la synthèse théorique et l'éclectisme. La proposition de Baert n'est pas unique, mais elle représente un bon point de départ afin de bien comprendre comment s'articule la méthode pragmatique en Relations internationales. Dans cette discipline, la plupart des pragmatistes sont pluralistes.

Patrick Baert a proposé un modèle d'étude pragmatique pour l'ensemble des sciences sociales, dont les Relations internationales. Avant d'étudier ce modèle, tentons de comprendre

¹ Ralston, 2011, *op. cit.*, p. 77.

un peu comment Baert conçoit le pragmatisme. Selon lui, Rorty serait responsable de la renaissance du pragmatisme, qui avait été délaissé pendant quelques décennies². Afin d'expliquer comment se développe le pragmatisme de Rorty, il en présente quatre idées principales. Premièrement, suivant Dewey, le pragmatisme serait caractérisé par un rejet de la théorie spectatorielle de la connaissance : la connaissance découle d'une pratique et non de l'observation, car on produit notre savoir en considération de multiples facteurs³. Considérée ainsi, la connaissance est un instrument qui sert à surmonter des défis. Deuxièmement, le pragmatisme serait opposé à l'étude transcendantale, car il serait impossible de s'entendre sur des fondations stables au savoir et que de telles recherches risquent de stimuler des débats épistémologiques vains. Ainsi, toute théorie serait rattachée par le langage à son schéma conceptuel et on ne pourrait pas l'en détacher⁴. Troisièmement, les pragmatistes s'intéresseraient principalement aux questions les plus pertinentes dans le monde réel parce que, suivant Peirce, ils évalueraient la pertinence d'une question selon ses conséquences pratiques⁵. Quatrièmement, les pragmatistes seraient sceptiques vis-à-vis des thèses sur le sens de la vérité, car les idées seraient vraies uniquement au sens où elles sont utiles et qu'elles concordent avec les autres parties de notre expérience⁶.

Étant donné la pluralité des écoles de pensée et des disciplines, Baert croit qu'il serait préférable d'adopter une méthode pluraliste. Le pluralisme aurait l'avantage de prévenir les points de vue trop étroits, de cultiver le sens critique et de stimuler le dialogue inter-théorique⁷. La recherche académique doit alors devenir une pratique conversationnelle, qui sert à faire progresser le savoir par le dialogue entre des perspectives distinctes⁸.

Rorty n'est pas nécessairement le favori des pragmatistes en Relations internationales. Néanmoins, même si on exclut ce philosophe, le pluralisme et ses quatre idées qui ont été présentées ici sont au cœur de la méthode pragmatique en Relations internationales.

² Patrick Baert, 2005 (2007), *Philosophy of the Social Sciences: Towards Pragmatism*, Cambridge : Polity Press, p. 126.

³ *Ibid.*, p. 129.

⁴ *Ibid.*, p. 129-130.

⁵ *Ibid.*, p. 130.

⁶ *Ibid.*, p. 130.

⁷ *Ibid.*, p. 150-151.

⁸ *Ibid.*, p. 153-154.

4.2 La synthèse théorique

La synthèse théorique est une stratégie de recherche pluraliste. Elle consiste en la combinaison de théories et de postulats qui semblent compatibles afin de comprendre certains phénomènes. En faisant la synthèse de théories divergentes, on néglige les contradictions épistémologiques fondamentales entre elles afin d'augmenter leur pouvoir heuristique. On peut ensuite tester les combinaisons théoriques à l'aide de données empiriques. Comment procéder à la synthèse théorique, en considération de toutes les écoles divergentes ? À quoi devrait-on aspirer ? Quelles traditions de recherche devrait-on synthétiser ? Plusieurs réponses pourraient être données pour chacune de ces questions, selon ce qu'en pense l'individu qui tente d'y répondre.

En général, quels sont les principaux objectifs de la synthèse théorique ? Ils dépendent toujours de celui qui entreprend le projet. Le projet de synthèse théorique élaboré par William T. Bluhm, par exemple, devrait remplir les objectifs suivants : révéler les prémisses philosophiques sur lesquels se fonde la recherche empirique en sciences politiques ; découvrir ce qui biaise la recherche ; enfin, assurer la compatibilité des généralisations faites dans le cadre d'une conception du monde avec celles des autres cadres afin de pouvoir les synthétiser sous la forme d'une théorie plus compétente⁹. Les deux premiers objectifs servent, en fait, à découvrir les biais idéologiques et plus techniques derrière les perspectives opposées afin d'épurer les théories. Une fois que les théories sont épurées de ces biais, nous devrions pouvoir les synthétiser et formuler des théories générales plus fiables.

La méthode de la synthèse théorique est le plus souvent pratiquée par des théoriciens qui ne se réclament pas du pragmatisme. Néanmoins, il s'agirait essentiellement d'une méthode pragmatique parce que la synthèse vise à éliminer les débats théoriques en mettant l'accent sur les vérités pratiques, ce qui semble correspondre adéquatement à la réalité et qui est utile de croire dans un cas donné. Le pragmatiste Jörg Friedrichs se plaint d'ailleurs que plusieurs chercheurs qui tentent la synthèse théorique utilisent le sens commun pragmatique et poursuivent les objectifs pragmatiques tout en reniant cette méthode philosophique¹⁰. En supposant qu'il a raison, le pragmatisme percerait lentement mais sûrement sur la scène de la

⁹ Bluhm, 1982, *op. cit.*, p. 20.

¹⁰ Jörg Friedrichs, 2009, « From Positivist Pretense to Pragmatic Practice: Varieties of Pragmatic Methodology in IR Scholarship », dans Gunther Hellmann (dir.), « Pragmatism and International Relations » (forum), *International Studies Review*, vol. 11, p. 645.

recherche en Relations internationales. Plusieurs chercheurs seraient des pragmatistes inavoués ou ils le seraient sans en être conscients. Toutefois, il y a lieu de se demander si le post-réalisme ou le nouveau libéralisme, des exemples de synthèse théorique, découlent du pragmatisme. Après tout, ce sont de nouvelles élaborations paradigmatiques...

4.3 L'éclectisme

La plupart des pragmatistes en Relations internationales tendent à adopter une stratégie de recherche éclectique. La recherche éclectique tend à utiliser des théories de divers horizons et elle est parfois multidisciplinaire. Elle vise à obtenir une interprétation plus complète de la réalité en ne limitant pas l'observation à un champ trop restreint. Plusieurs théoriciens ont proposé des versions légèrement différentes ; comme pour n'importe quelle autre approche, les chercheurs ont tendance à l'adapter selon leurs préférences. Afin de ne pas trop perdre de temps, nous allons nous concentrer principalement sur deux propositions : l'éclectisme analytique de Rudra Sil et le pragmatisme conduit par les problèmes de Jérémie Cornut. La raison est simple : tandis que certains pragmatistes semblent prôner l'éclectisme seulement pour avoir le droit d'affirmer n'importe quoi, n'importe quand, les propositions de Sil et Cornut sont parmi les mieux élaborées. Ce sont celles-là qui sont plus pertinentes à évaluer.

4.3.1 L'éclectisme analytique

Voici comment Rudra Sil, un des plus importants promoteurs de l'éclectisme analytique en Relations internationales, présente cette approche :

« Analytic eclecticism is a problem-driven approach featuring the extraction, adaptation, and integration (but *not* synthesis) of discrete concepts, mechanisms, logical principles, and interpretive moves normally embedded in emergent research traditions, each identified with distinct styles of research reflecting distinct combinations of ontological and epistemological principles.¹¹ »

Plutôt que de respecter les frontières et la supposée incommensurabilité entre les théories des divers programmes de recherche, l'éclectisme analytique implique l'intégration de multiples

¹¹ Rudra Sil, 2009, « Simplifying Pragmatism: From Social Theory to Problem-driven Eclecticism », dans Gunther Hellmann (dir.), « Pragmatism and International Relations » (forum), *International Studies Review*, vol. 11, p. 649.

concepts et facettes de la réalité afin de mieux comprendre l'ensemble des complexités de la réalité, sur plusieurs plans, et déterminer ce qui les relie¹².

Récemment, Rudra Sil s'est associé à Peter J. Katzenstein afin d'expliquer comment étudier la politique internationale à l'aide d'un éclectisme analytique à tendance pragmatique, spécifions « à tendance » étant donné qu'il s'agit beaucoup plus d'un type d'éclectisme qui s'inspire du pragmatisme que d'un pragmatisme qui fait la promotion de l'éclectisme. L'éclectisme analytique est présenté comme une solution aux problèmes des conceptions du monde, une solution pourtant dénigrée et rejetée par bien des écoles de pensée¹³.

Nous avons déjà étudié une première définition générale de l'éclectisme analytique. Cette définition est intéressante, certes, mais incomplète. Afin d'obtenir une meilleure compréhension de cette stratégie de recherche, voici comment Sil et Katzenstein présentent leur approche dans le livre *Beyond Paradigms* :

« We define as eclectic any approach that seeks to extricate, translate, and selectively integrate analytic elements – concepts, logics, mechanisms, and interpretations – of theories or narratives that have been developed within separate paradigms but that address related aspects of substantive problems that have both scholarly and practical significance.¹⁴ [...] »

We view eclecticism as focused on seeking the best answer for a problem at any given time, on the basis of relevant insights drawn from existing theories and narratives.¹⁵ [...] »

We view analytic eclecticism as a flexible approach that needs to be tailored to a given problem and to existing debates over aspects of this problem. As such, it categorically rejects the idea of a unified synthesis that can provide a common theoretical foundation for various sorts of problem.¹⁶ »

Ils insistent sur l'idée que l'éclectisme analytique n'est pas l'équivalent de la synthèse théorique. L'éclectisme analytique ne doit pas faire la synthèse des programmes de recherche divergents ni les substituer ; il est uniquement question d'utiliser les théories appropriées lorsqu'elles sont utiles afin de comprendre certaines facettes de la réalité¹⁷. La caractéristique qui distingue le plus l'éclectisme analytique de la synthèse théorique et des conceptions du

¹² *Ibid.*, p. 649.

¹³ Sil et Katzenstein, 2010, *op. cit.*, p. xiii-xv.

¹⁴ *Ibid.*, p. 10.

¹⁵ *Ibid.*, p. 16.

¹⁶ *Ibid.*, p. 17.

¹⁷ Sil, Rudra, 2009, *op. cit.*, p. 649.

monde en général, c'est qu'il favorise les études de cas particuliers plutôt que l'élaboration de théories universelles¹⁸, qui découlent souvent de généralisations abusives.

De plus, l'éclectisme analytique serait une approche fondée sur le contexte et les problèmes : plutôt que de proposer une série de présupposés comme la plupart des programmes de recherche l'exigent, il faudrait se concentrer sur le contexte du phénomène étudié et adapter nos choix théoriques et conceptuels en fonction du problème présent. Cette approche est agnostique au sens où elle implique le rejet de l'inévitabilité des présupposés¹⁹.

Enfin, cette stratégie de recherche offre une ontologie très flexible comparativement aux autres programmes de recherche en Relations internationales car elle implique l'étude des acteurs pris individuellement. Plutôt que de postuler une ontologie et une rationalité fixes pour tous les cas, il faudrait étudier comment les intérêts des acteurs sont constitués, en considération de leur subjectivité et de leur environnement²⁰.

Afin d'adopter l'éclectisme analytique comme stratégie de recherche, il faudrait abandonner toute forme d'absolutisme épistémologique en faveur d'une conception pragmatique de la recherche. Sil et Katzenstein identifient quatre attitudes à adopter à cette fin : premièrement, il faudrait tout d'abord adopter une attitude fallibiliste et accepter que toute interprétation est susceptible d'être révisée ; deuxièmement, il faudrait favoriser la recherche causale à l'élaboration théorique ; troisièmement, il faudrait reconnaître la production du savoir comme une activité sociale et discursive et encourager le dialogue inter-théorique ; enfin, il faudrait reconnaître que la production du savoir et la formation de l'identité sont intersubjectives et consensuelles, donc il faudrait encourager la dialogue afin d'arriver à des interprétations acceptées par consensus par la communauté scientifique²¹.

Bien qu'une approche éclectique chevauche plusieurs programmes de recherche et emprunte des théories d'horizons divergents, il ne faut pas confondre l'éclectisme analytique avec une stratégie de recherche multi-méthodologique. Certes, une approche éclectique peut utiliser plusieurs méthodes simultanément et aurait beaucoup à y gagner. Il ne s'agit toutefois pas d'une nécessité ; une approche éclectique permet d'étudier un sujet à l'aide de théories

¹⁸ Sil et Katzenstein, 2010, *op. cit.*, p. 208-209.

¹⁹ Sil, Rudra, 2009, *op. cit.*, p. 650.

²⁰ *Ibid.*, p. 651.

²¹ Sil et Katzenstein, 2010, *op. cit.*, p. 44-47.

divergentes tout en n'utilisant qu'une seule méthode, si tel est notre désir²². En parallèle, William A. Firestone suggère que l'étape primordiale pour permettre l'accommodation pluraliste des paradigmes, c'est l'abandon de l'exigence que des principes philosophiques déterminent la méthodologie de la science. C'est en abolissant les principes philosophiques rigides qu'on pourrait plus facilement intégrer les approches antagoniques entre elles en considération des réalités étudiées²³. Au fond, son idée provient du fait que les problèmes découlent de contradictions épistémologiques et que, si on se concentre sur les objets étudiés, nous devrions avancer plus facilement, de manière plus pratique.

Autrement dit, une approche pluraliste ou éclectique devrait être soutenue par une méthodologie bien élaborée et cohérente, tout en maintenant un certain degré de flexibilité et de liberté vis-à-vis les principes philosophiques rigides. Une telle stratégie de recherche implique donc une liberté relative du chercheur quant à la méthode qu'il adopte. Le but de l'éclectisme analytique, ce n'est pas d'éliminer ou de remplacer les traditions de recherche, c'est de les décentrer et de les replacer dans un cadre de compatibilité²⁴.

Pour terminer au sujet de l'éclectisme analytique, son appartenance au courant pragmatique est plus normale que ce l'est pour la synthèse théorique. Il est plus fréquent que des partisans de l'éclectisme analytique se réclament du pragmatisme que ceux de la synthèse théorique, puisque l'aspect pratique des choix de recherche est directement en jeu : il s'agit essentiellement de la combinaison de diverses traditions de recherche, lorsque c'est pratique et selon le cas, afin de mieux comprendre les multiples facettes de la réalité. Contrairement à la synthèse théorique qui vise à fusionner de manière permanente des théories afin d'annuler les débats ontologiques, l'éclectisme analytique consiste à utiliser au cas par cas les théories de divers horizons afin de comprendre un large pan de la réalité. Les combinaisons théoriques ne sont pas permanentes et aucun effort n'est fait afin de démontrer que des théories sont compatibles ; on utilise les théories qui semblent les plus utiles afin de comprendre la réalité dans un cas, tout simplement. En somme, la question de la permanence et l'effort d'élaboration théorique séparent la synthèse théorique et l'éclectisme analytique comme deux stratégies de recherche distinctes.

²² *Ibid.*, p. 18.

²³ Firestone, 1990, *op. cit.*, p. 122-123.

²⁴ Rudra Sil et Peter J. Katzenstein, 2011, « De-Centering, Not Discarding, the "Isms": Some Friendly Amendments », *International Studies Quarterly*, vol. 55, n° 2, p. 483-484.

4.3.2 La recherche conduite par les problèmes

Nous nous concentrerons ici sur la proposition de Jérémie Cornut. Le pragmatisme conduit par les problèmes est une extension de l'éclectisme : il ne s'agit pas d'une synthèse permanente des théories, mais simplement de l'utilisation instrumentale des théories lorsqu'elles semblent pertinentes avec une perspective axée sur les problèmes, au cas par cas. Étant son extension, il vise à combler les failles de l'éclectisme en trouvant les rapports logiques qui permettent de produire la recherche pluraliste. On peut dire que c'est une réponse à la critique de la « mollesse » de l'éclectisme :

Ces objections amènent Johnson à critiquer l'éclectisme. Pour lui, il faut aller au-delà des déclarations qui en appellent à une ouverture pluraliste, et se demander comment on peut intégrer les approches « sainement et de manière productive » : « The question is not whether we ought to try to integrate diverse and seemingly incompatible approaches but how we might do so most soundly and fruitfully ». Il y a des « problèmes conceptuels », qui rendent le pluralisme « hasardeux ». Le pluralisme de Sil est ainsi « flasque » (*flabby*), c'est-à-dire flou. Toutes ces objections touchent à la cohérence explicative de la combinaison. Il n'est pas possible de simplement énumérer les différentes théories, ou les mécanismes causaux de différentes théories. Il faut clarifier l'apport de chacune, et leurs rapports à l'intérieur de la combinaison. Une telle étape permet également d'indiquer ce qu'apporte la combinaison, par rapport à une analyse qui se limiterait à une seule théorie.²⁵

Dans sa thèse de doctorat, Jérémie Cornut affirme que « Le pragmatisme est pluraliste, et s'oppose à ce que l'on a appelé le paradigmatisme »²⁶. Le paradigmatisme est un concept de Gunther Hellmann qui désigne l'idée qu'il faille adhérer à une conception du monde et défendre la candidature de cette conception du monde au titre de paradigme. Suivant Hellmann, Cornut croit que le pluralisme pragmatique est opposé au paradigmatisme parce qu'il favorise la pluralité des interprétations²⁷. Avant d'étudier davantage comment cette pensée s'articule, il vaut la peine d'examiner sa conception du pluralisme :

Au-delà d'une définition générique, le pluralisme est un nom attractif pour des approches très différentes, et plusieurs pistes sont empruntées en Relations internationales. Comme le souligne Bernstein, « le pluralisme est ouvert à de multiples interprétations ». Certains internationalistes « compatibilistes » se limitent à une seule approche théorique tout en reconnaissant la pertinence des autres. D'autres « dialogiques » considèrent que les

²⁵Cornut, 2012, *op. cit.*, p. 34.

²⁶*Ibid.*, p. 35.

²⁷*Ibid.*, p. 35-36.

approches doivent demeurer séparées, mais que les échanges entre elles sont intéressants. Enfin, un troisième groupe réunit les adeptes de la « combinaison » : parmi ces derniers, les pragmatistes *problem-driven* (qui favorisent une combinaison spécifique à chaque objet d'étude) se distinguent des défenseurs d'une forme ou d'une autre de synthèse théorique (qui proposent plutôt une nouvelle théorie des relations internationales).²⁸

C'est un pragmatisme conduit par les problèmes que Cornut propose²⁹. Il suggère donc de combiner les théories les plus pertinentes, avec une combinaison différente en fonction du cas. Il n'a rien inventé ; il a tenté de rallier le pragmatisme, le pluralisme, la recherche axée sur les problèmes, le réalisme de Putnam et la logique érotétique afin de construire un cadre d'analyse conciliateur. Bien avant Cornut, Gunther Hellmann s'est concentré à élaborer une méthode semblable à la sienne et à promouvoir le pragmatisme comme solution à la compétition des théories des relations internationales. Dans un article publié en 2002, Josh Whitford a écrit que le pragmatisme tend à la théorisation axée sur les problèmes³⁰. Rudra Sil a aussi proposé un pragmatisme sous forme d'éclectisme conduit par les problèmes comme approche pour étudier les Relations internationales³¹. Sur le plan de la pratique, Kazunari Morii croit que la politique étrangère du Japon est fondée sur un pragmatisme conduit par les problèmes³². Or, il est responsable de la construction théorique la plus élaborée qui va dans ce sens ; son approche englobe les propositions de chacun de ceux-là, tout en poussant un peu plus loin. Voilà pourquoi nous nous concentrerons sur sa proposition.

Cette méthode vise à appliquer une combinaison de théories adaptée à chaque cas. Tous les cas sont différents et aucune théorie ne peut s'appliquer à tous les cas ; en revanche, chaque théorie serait adéquate pour expliquer certains cas. Selon les pragmatistes conduits par les problèmes, comme Cornut, il faudrait utiliser les théories adéquates en les choisissant au cas par cas. Dans cette perspective, toutes les théories qui semblent adéquates pour expliquer une partie d'une réalité peuvent être considérées comme une image de cette réalité ; on doit alors combiner les images distinctes afin de former un grand panorama qui illustre toutes les facettes de la réalité, toute sa complexité³³.

²⁸ *Ibid.*, p. 9.

²⁹ *Ibid.*, p. 46-48.

³⁰ Josh Whitford, 2002, « Pragmatism and the untenable dualism of means and ends: Why rational choice theory does not preserve paradigmatic privilege », *Theory and Society*, n° 31, p. 354.

³¹ Sil, Rudra, 2009, *op. cit.*, p. 638-662.

³² Kazunari Morii, 2011, *Japan's persistent engagement policy toward Myanmar in the post-Cold War era : a case of Japan's 'problem-driven pragmatism*, thèse de doctorat, University of Warwick, 312 p.

³³ Cornut, 2012, *op. cit.*, p. 48-49.

Comme Sil, Cornut ne conseille pas la synthèse théorique, étant donné qu'il lui reconnaît trois grands problèmes. Premièrement, la synthèse théorique qui ferait des ponts théoriques sans faire de ponts méta-théoriques serait vouée à comporter des problèmes épistémologiques importants³⁴. Deuxièmement, la synthèse théorique court le risque de l'incohérence explicative si elle ne prend pas en compte que les concepts peuvent signifier des choses différentes dans chaque cadre théorique qu'on tente de combiner³⁵. Le troisième problème, c'est que la combinaison peut être perçue comme une tentative d'imposer un nouveau cadre théorique, celui de la combinaison proposée ; dans cette perspective, la synthèse théorique s'inscrit dans la lignée des propositions paradigmatiques³⁶. Au lieu de s'affairer à intégrer les théories, le chercheur pourrait tout simplement présumer qu'elles sont compatibles. Cornut prétend que les théories ne s'opposent pas directement, qu'elles répondent simplement à des questions différentes. Ainsi, il n'y aurait pas de véritable malentendu en théories des Relations internationales, il y aurait seulement des théories complémentaires qui répondent à des questions différentes et qui observent la réalité à partir de points de vue distincts. De cette manière, en se concentrant sur les problèmes, ou plutôt sur les questions, nous pourrions accepter les réponses de plusieurs théories.

Aussi, bien qu'il accepte les réponses des théories d'horizons différents, Cornut rejette l'idée que toutes les réponses sont bonnes et que toutes les interprétations se valent. La stratégie de recherche de Cornut vise à appréhender la complexité de l'objet directement plutôt que de la simplifier à des éléments essentiels abstraits³⁷. Dans ce cas, la recherche devrait viser à produire un texte idéal³⁸, qu'il décrit comme « un texte qui regroupe toutes les informations permettant d'expliquer un phénomène »³⁹.

Enfin, bien qu'un des buts du pragmatisme soit de lier la théorie à l'action, ce rapport ne fait pas loi. Par exemple, tandis que des chercheurs non pragmatistes comme Ernie Keenes critiquent l'impertinence des débats métathéoriques et espèrent que la recherche devienne

³⁴ *Ibid.*, p. 23-25.

³⁵ *Ibid.*, p. 25-26.

³⁶ *Ibid.*, p. 26-28.

³⁷ *Ibid.*, p. 40.

³⁸ *Ibid.*, p. 50-54.

³⁹ *Ibid.*, p. 38.

plus utile pour l'action politique⁴⁰, certains pragmatistes comme Cornut préfèrent détacher la recherche académique d'un tel rapport clientéliste. Convaincu que la science doit être détachée de la pratique, Cornut ne suggère pas d'établir les objectifs de la recherche en fonction d'objectifs politiques ; le scientifique devrait plutôt étudier les sujets de son choix avec une approche pragmatique, sans parti pris, puis les acteurs politiques pourront en faire ce qu'il veulent. Le pragmatisme n'a donc pas à prendre la forme d'un clientélisme.

4.4 L'abduction

Suivant Peirce, plusieurs pragmatistes favorisent l'abduction⁴¹. L'abduction est une stratégie de recherche différente de l'induction et la déduction. Contrairement aux deux autres stratégies de recherche pragmatiques, l'abduction n'est pas dépendante du savoir théorique ; au contraire, elle peut le fonder. Avant Peirce, Aristote avait présenté la stratégie de l'abduction de la manière suivante : une première proposition certaine est prise comme fondation pour d'autres propositions incertaines, qui sont alors probables. Nous obtenons des syllogismes rationnellement probables, mais pas nécessairement vrais. Peirce pousse plus loin cette méthode afin de l'intégrer dans son propre programme logique : telle qu'il la présente, cette stratégie de recherche consiste à étudier les faits et élaborer une théorie qui les explique⁴², bien que cette théorie ne soit qu'une hypothèse probable. Voici, dans ses mots, comment Peirce la présente :

« Abduction is the process of forming an explanatory hypothesis. It is the only logical operation which introduces a new idea; for induction does nothing but determine a value and deduction merely evolves the necessary consequences of a pure hypothesis.

Deduction proves that something *must* be, Induction shows that something *actually* is operative, Abduction merely suggests that something *may* be.

Its only justification is that from its suggestion deduction can draw a prediction which can be tested by induction and that if we are ever to learn anything or to understand phenomena at all it must be by abduction that this is brought about.

No reason whatsoever can be given for it, as far as I can discover; and it needs no reason, since it merely offers suggestions.

⁴⁰ Ernie Keenes, 1988, « Paradigms of International Relations: Bringing Politics Back In », *International Journal*, vol. 44, n° 1, p. 41-67.

⁴¹ *Ibid.*, p. 646.

⁴² Peirce, 1905, *op. cit.*, p. 217-218.

A man must be downright crazy to deny that science has made many true discoveries. But every single item of scientific theory which stands established today has been due to Abduction.⁴³ »

L'idée découle de la créativité, non de l'accumulation de données empiriques, contrairement à la déduction. Elle n'est toutefois pas l'instigatrice d'une démonstration, contrairement à l'induction, car elle doit se fonder sur l'expérience. De la déduction, l'induction et l'abduction, la dernière stratégie serait la seule capable de fonder du nouveau savoir. L'abduction ne permet pas d'obtenir un savoir certain, c'est simplement une manière d'obtenir une hypothèse probable. Cette stratégie de recherche est compatible avec la méthode pragmatique étant donné qu'elle ne prétend pas que la vérité réelle soit accessible et qu'elle permet d'obtenir rapidement des hypothèses fonctionnelles et pratiques.

En ancrant notre méthode dans la doctrine de Peirce, on peut considérer l'existence des faits et phénomènes abstraits ou imaginaires comme une réalité lorsque notre conception de ces faits et phénomènes nous permet d'interpréter le monde de manière pratique. Par exemple, Helena Rytövuori-Apunen suggère ceci : « Man, the state, and war (and objects of nature, too) exist to us in the effects that they might conceivably bear on our acting, the experiences we expect and the conduct we recommend. The (anticipatory) regularity of these practical bearings, in its law-likeness, is the *pragma* which, in interpretation, gives unity to instances of social praxis.⁴⁴ » L'abduction permet d'entreprendre le raisonnement à partir du sens commun et de comprendre la réalité tel qu'elle semble se présenter à nous, dans un cadre cohérent qui correspond aux signes de la réalité que nous interprétons.

Rytövuori-Apunen prétend que le problème principal des conceptions du monde en Relations internationales, c'est la prédominance de conventions rigides. Ces conventions limitent le champ privilégié du savoir et la réalité observée, ce qui entraîne également un rejet d'une part de notre appréciation de la réalité. L'abduction permettrait d'outrepasser ce problème en recentrant le sens commun et la perception immédiate au cœur de la méthodologie⁴⁵. L'abduction permet ainsi de défendre un savoir vraisemblable lorsque les informations sont incomplètes, sans avoir recours à un cadre d'interprétation trop rigide.

⁴³ *Ibid.*, p. 230.

⁴⁴ Helena Rytövuori-Apunen, 2009, « Abstractive Observation as the Key to the "Primacy of Practice" », dans Gunther Hellmann (dir.), « Pragmatism and International Relations » (forum), *International Studies Review*, vol. 11, p. 643.

⁴⁵ Rytövuori-Apunen, 2009, *op. cit.*, p. 644.

4.5 Et les autres...

Il existe une multitude de stratégies de recherche pragmatiques dont nous n'avons pas discuté ici. Il serait peut-être intéressant d'y porter attention, une à une, si le présent document était une encyclopédie ; malheureusement, ce n'en est pas une. Nous nous sommes concentrés à décrire les stratégies qui sont soit les plus courantes, soit les plus innovatrices. Autrement dit, des choix ont été faits. Nous allons brièvement mentionner quelques alternatives en Relations internationales afin de donner un aperçu de ce qui se cache au-delà du spectre déjà étudié. Dans l'ordre, nous discuterons brièvement des travaux de Molly Cochran, Milja Kurki, Jonathan B. Isacoff, Peter M. Haas, Ernst B. Haas et Friedrich Kratochwil.

Molly Cochran a présenté le pragmatisme comme une alternative au positivisme⁴⁶. Son pragmatisme, qui est une synthèse de certaines idées de Dewey et de Rorty, est fondé sur l'antifondationalisme et une éthique politiquement engagée⁴⁷. Étant donné qu'elle croit que toute théorie en Relations internationales est normative⁴⁸ et que tous les débats tournent autour de la dualité particulier-universel (par exemple, communautarisme-cosmopolitisme, individualisme-holisme, privé-public, etc.)⁴⁹, une telle approche permettrait de d'éliminer les prétentions fondationnalistes, d'éliminer les chasmes des dualités et de fonder une éthique politique plus appropriée. Cochran vise donc à créer un nouvel espace de pensée pragmatique et pluraliste libéré des dualités conflictuelles⁵⁰ qui stimulerait un dialogue responsable porté sur la résolution de problèmes⁵¹. Un tel dialogue ne mènerait pas nécessairement au consensus, mais il permettrait sans doute d'élargir nos conceptions et d'éclairer la voie⁵².

⁴⁶ Molly Cochran, 2002, « Deweyan Pragmatism and Post-Positivist Social Science in IR », *Millenium: Journal of International Studies*, vol. 31, n°3, p. 525-548.

⁴⁷ Molly Cochran, 1999, *Normative Theory in International Relations: A Pragmatic Approach*, Cambridge : Cambridge University Press, p. 194.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 1.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 14-15.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 202.

⁵¹ *Ibid.*, p. 256.

⁵² *Idem.*

Milja Kurki, à son tour, propose d'aller au-delà des théories spécifiques et de profiter du pluralisme afin d'avoir une compréhension plus large du concept de cause⁵³. Le principal problème des théories des relations internationales serait la primauté de la conception huméenne de la causalité⁵⁴. Adoptant un pragmatisme anti-huméen et proche du réalisme philosophique et du sens commun, elle considère qu'un pluralisme pragmatique constitue une alternative intéressante au positivisme et au réflexivisme⁵⁵. En fait, il serait préférable d'adopter un « pragmatisme explicatif » holiste : il faudrait considérer que toutes les interprétations sont valides puisqu'elles sont des projections de la réalité à partir de perspectives différentes. Les interprétations seraient ainsi commensurables et Kurki tend à échapper à l'accusation de relativisme grâce à cette excuse⁵⁶. Si on condense sa stratégie en quelques mots, il s'agit d'un pluralisme holiste qui tend à considérer toutes les interprétations comme des vérités et qui conseille l'agrégation de ces interprétations afin d'obtenir une image plus complète des phénomènes étudiés.

Jonathan B. Isacoff, quant à lui, s'est concentré sur l'interprétation de l'histoire politique. En fait, l'étude de la politique internationale nécessite souvent d'interpréter des événements historiques. Or, tout événement historique est déchiré entre plusieurs descriptions différentes, des analyses qui sont fondées sur des informations incomplètes. Par conséquent, on ne connaîtrait jamais *la vérité* au sujet d'un événement historique. Tout récit historique ne serait qu'une construction sélective. De ces récits fictifs, qui découlent d'une réalité sans la représenter parfaitement, il faudrait faire un pari. L'idéal, puisque nous ne pourrions pas connaître la vérité, serait de prendre le meilleur pari, une tentative fondée sur les récits historiques les plus acceptés tout en incluant les récits divergents afin d'avoir un meilleur aperçu de la réalité probable⁵⁷. Autrement dit, la stratégie d'Isacoff consiste à accepter la vérité consensuelle, tout en prenant en considération les récits plus marginaux, afin d'obtenir une interprétation probable qui ferait consensus.

⁵³ Milja Kurki, 2006, « Causes of a Divided Discipline: Rethinking the Concept of Cause in International Relations Theory », *Review of International Studies*, n°32, p. 189.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 200.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 201.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 209-210.

⁵⁷ Jonathan B. Isacoff, 2009 (2011), « Pragmatism, History and International Relations », dans Harry Bauer et Elisabetta Brighi (dir.), *Pragmatism in International Relations*, New York : Routledge, p. 65-81.

Peter M. Haas et Ernst B. Haas⁵⁸, comme Harry D. Gould et Nicholas Onuf⁵⁹, considèrent que le pragmatisme et le constructivisme sont deux approches analogues et parfaitement compatibles. Chaque duo défend une approche différente, mais il s'agit d'approches complémentaires dans l'esprit pragmatique (il ne faudrait pas évaluer les théories d'autrui selon ses propres critères, la vérité est bonne si elle est pratique et cohérente). Haas père et fils considèrent que le monde social doit être compris comme une construction produite par des acteurs qui peuvent aussi bien être des individus que des institutions ; les institutions pourraient être considérées comme des acteurs qui ont une volonté qui leur est propre, bien qu'elles ne soient pas *réellement* des entités pensantes. Afin de bien comprendre ces interactions sociales construites, nous devrions observer la réalité présente et considérer une idée comme une vérité *temporaire* lorsqu'elle est acceptée par la majorité des théoriciens et des praticiens. Toute vérité du monde social serait donc une affaire de consensus temporaire, ancrée dans le présent et la communauté, ce qui élimine les débats sur les idées universelles et intemporelles⁶⁰.

Enfin, Friedrich Kratochwil s'attaque à la logique binaire de l'existence, ainsi qu'au principe selon lequel la vérité serait une propriété de la réalité. D'une part, s'inspirant de Rorty, il affirme que la vérité ne peut pas être une chose réelle, elle ne peut être qu'une assertion au sujet de la réalité. Toute proposition qui peut acquérir le statut de vérité ne serait qu'une interprétation au sujet du monde, pas une représentation parfaite de la réalité. Le vrai n'est donc pas une propriété de la réalité donnée, ce n'est qu'une interprétation au sujet de la réalité. D'autre part, la logique binaire selon laquelle une chose doit être ou ne pas être mènerait à une impasse car les divers programmes de recherche ne s'entendent pas sur ce qui est et ce qui n'est pas. Enfin, à cause des raisonnements précédents, nous perdons tout critère d'évaluation de la vérité ; nous ne pouvons pas prétendre que ce qui n'est pas vrai est faux ou que toute interprétation peut être acceptable. Par conséquent, Kratochwil insiste qu'il faut tenter de trouver des vérités pragmatiques tout en examinant de manière critique ce qui fonde nos propositions et celles des autres. Il s'agit d'une méthode de réflexion critique mais pas

⁵⁸ Peter M. Haas et Ernst B. Haas, 2009 (2011), « Pragmatic Constructivism and the Study of International Institutions », dans Bauer et Brighi, *op. cit.*, p. 103-123.

⁵⁹ Harry D. Gould et Nicholas Onuf, 2009 (2011), « Pragmatic, Legal Realism et Constructivism », dans Bauer et Brighi, *op. cit.*, p. 26-44.

⁶⁰ Haas et Haas, 2009, *op. cit.*, p. 103-104.

nihiliste⁶¹. En outre, Kratochwil défend l'éclectisme analytique et méthodologique : il serait préférable d'utiliser la combinaison de théories et de méthodes qui nous semble appropriée pour étudier un sujet particulier.

Bien sûr, il y a plusieurs autres propositions. Néanmoins, notons l'essentiel. Chacune de ces approches se fonde sur le pluralisme et la théorie pragmatique de la vérité et chacune se rapproche des stratégies de recherche dont nous avons déjà discuté. Voilà pourquoi il n'est pas pertinent d'étudier toutes les propositions une à une : nous pouvons déjà noter les grandes tendances qui fondent la méthode pragmatique en Relations internationales.

4.6 Conclusion

Comment rallier ces stratégies de recherche ? Comment peut-on décrire la méthode pragmatique pour l'étude des Relations internationales si elle est composée de diverses approches ? Une première étape serait de la considérer comme un pluralisme engagé⁶². La méthode pragmatique en Relation internationales consiste au pluralisme théorique afin de mieux comprendre les multiples facettes de la réalité. C'est également une méthode engagée étant donné que le savoir n'est pas un phénomène passif, c'est une production de la pensée et c'est également un instrument de pouvoir à utiliser dans la réalité pratique⁶³.

Les stratégies de recherche dont nous avons discuté dans ce chapitre ne sont pas liées directement à la théorie pragmatique de la vérité ou à la maxime pragmatique. Il est possible de les appliquer ces stratégies de recherche sans être un pragmatiste et il est également possible d'être pragmatiste et d'adopter d'autres stratégies de recherche. Toutefois, ce sont ces stratégies de recherche qu'utilisent les chercheurs en Relations internationales qui revendiquent une appartenance pragmatique. Le pragmatisme n'est pas une conception du monde, ni un programme de recherche. Ce n'est rien de fixe, ni de concret. C'est simplement une attitude fondée sur une certaine théorie de la vérité et sur une maxime logique. Les pragmatistes en Relations internationales visent donc, en général, à régler les débats métathéoriques et à étudier la réalité complexe en empruntant une attitude pragmatique et une

⁶¹ Friedrich Kratochwil, 2007, « Of False Promises and Good Bets: A Plea for a Pragmatic Approach to Theory Building (the Tartu Lecture) », *Journal of International Relations and Development*, volume 10, p. 3-4.

⁶² Patrick T. Jackson, 2009, « Situated Creativity, or, the Cash Value of a Pragmatist Wager for IR », dans Gunther Hellmann (dir.), « Pragmatism and International Relations » (forum), *International Studies Review*, vol. 11, p. 659.

⁶³ *Ibid.*, p. 657.

approche pluraliste. La méthode pragmatique de recherche en Relations internationales est une méthode pluraliste, ouverte à la falsification du savoir accepté et qui soutient la formulation d'hypothèses probables plutôt que de théories certaines. Elle vise à mieux comprendre la réalité en incluant une grande variété d'acteurs et de possibilités et elle oriente la recherche en fonction de la pratique. Si on caricature, la méthode présentée ici est une forme de pluralisme qui n'est pas obligatoirement pragmatique ; c'est l'attachement de leurs partisans à l'approche pragmatique qui lie le pluralisme à cette approche philosophique. Nous allons donc critiquer le pragmatisme et le pluralisme comme des approches indépendantes lorsque nécessaire.

Puisqu'il s'agit d'une théorie de l'action, Harry Bauer et Elisabetta Brighi suggèrent qu'un tournant pragmatique de la discipline des Relations internationales doit se traduire par la transformation d'une communauté de chercheurs en une communauté d'acteurs. Les chercheurs en Relations internationales devraient devenir conscients de leur pouvoir et de leurs responsabilités et assumer le rôle d'acteurs afin de mieux diriger le cours de la politique internationale dans un sens pratique et idéal. Ils devraient décider de ce qu'ils sont aussi bien que du monde qu'ils désirent construire, puisque leurs recherches seraient au cœur de la pratique politique⁶⁴. Les stratégies de recherche que nous avons étudié ne seraient donc qu'un point de départ pour l'élaboration d'une science utile à la réalisation de nos idéaux. La méthode pragmatique sert à acquérir un savoir utile dans la pratique. En ce sens, si la méthode pragmatique peut remplir ses objectifs, elle rendrait à la discipline des Relations internationales la crédibilité dont elle a besoin afin d'influencer les grands joueurs en politique internationale. Le pragmatisme peut-il remplir sa mission ?

⁶⁴ Harry Bauer et Elisabetta Brighi, 2009a (2011), « Conclusions: On the Obstacles and Promises of Pragmatism in International Relations », dans Bauer et Brighi, *op. cit.*, p. 163-164.

CHAPITRE 5

EXAMEN DE LA THÉORIE PRAGMATIQUE DE LA VÉRITÉ

Commençons notre évaluation du pragmatisme par une critique de la théorie pragmatique de la vérité. Nous ne reviendrons pas sur les détails de la théorie pragmatique de la vérité, qui a été étudiée déjà. Grossièrement, la théorie pragmatique de la vérité se résume à l'idée que toute proposition cohérente, vraisemblable et pratique peut être considérée vraie. Il faut noter que la notion de cohérence est privilégiée par la plupart des pragmatistes, notamment en Relations internationales ; la notion de correspondance, quant à elle, est souvent critiquée par ceux qui considèrent que nos interprétations, biaisées par le langage, ne peuvent pas correspondre fidèlement à la vérité. Sans considération des conflits internes de la famille pragmatiste, étudions le positif et le négatif de la théorie pragmatique de la vérité. Pour ce faire, nous allons aborder la critique (négative) de Bertrand Russell et la défense (positive) de William James, puis la critique (négative) d'Émile Durkheim et la réplique (positive) d'Hans Joas, avant de procéder à une évaluation finale indépendante de ces critiques.

5.1 Bertrand Russell contre William James

Commençons avec une critique sévère, avant d'adoucir le ton. Le philosophe britannique Bertrand Russell s'est farouchement opposé à la théorie pragmatique de la vérité. La compréhension que Russell avait du pragmatisme découle en grande partie de son interprétation des travaux de William James et Ferdinand C. S. Schiller. Peirce est cité, mais peu d'attention lui est portée. Il s'agit d'une coïncidence utile pour nous, puisque le pragmatisme d'aujourd'hui en Relations internationales se rapproche plus de la doctrine de James que de celle de Peirce, donc la critique de Russell est tout à fait pertinente.

Avant d'étudier cette critique, prenons le temps de comprendre comment Russell concevait le pragmatisme. Selon lui, il faudrait distinguer la méthode pragmatique de la théorie pragmatique de la vérité. La méthode pragmatique, telle qu'il la comprend, est celle proposée par Peirce : il s'agit d'une méthode qui sert à éliminer les disputes métaphysiques interminables en considération des effets pratiques. La théorie pragmatique de la vérité, quant à elle, découle de la méthode pragmatique mais constitue un autre champ de raisonnement. Il retient uniquement la théorie de la vérité défendue par James, comme si les travaux de Peirce, Dewey et les autres pragmatistes n'avaient rien proposé de différent¹. Russell a adopté une conception de la vérité plus proche de la théorie de la vérité-correspondance défendue par Peirce, ce qui peut expliquer pourquoi il attaque principalement James et Schiller. Autrement dit, le réalisme sceptique de Russell est incompatible avec le pragmatisme de James parce que Russell ne peut pas accepter qu'on prétende l'existence de quelque chose sans preuves suffisantes. En fait, nous pouvons mieux comprendre cette opposition en comparant les titres de deux livres : *The Will to Doubt*, de Russell, et *The Will to Believe*, de James.

Le philosophe britannique critique l'abandon de la logique binaire du vrai et du faux. James prétend que le monde interprété peut varier d'un individu à un autre et que toute vérité serait une question de foi. Selon Russell, il s'agit d'un mauvais raisonnement. Il affirme qu'un fait peut exister ou ne pas exister indépendamment de la volonté et de la foi et qu'un choix n'est pas nécessairement le résultat de la foi. Russell donne comme exemple le choix d'un chemin à un carrefour inconnu : il ne croit pas nécessairement avoir le bon chemin, mais il le prend. Il prend donc une chance, innocemment, sans que sa foi l'amène à croire que c'est le bon chemin. Les deux chemins existent indépendamment de sa conscience et son choix est indépendant de sa foi, puisque c'est une option choisie sans bon argument. La recherche scientifique, particulièrement selon le mode hypothético-déductif, suivrait la même logique : nous n'avons pas à croire en l'hypothèse de recherche, il suffit de vérifier si elle est exacte ou non à l'aide de l'expérience. La croyance en une hypothèse serait même un obstacle à la recherche scientifique puisqu'elle biaise l'analyse des données ou l'acceptation d'une hypothèse concurrente². Essentiellement, Russell rejette les croyances non fondées.

¹ Bertrand Russell, 1910b (2009), « William James's Conception of Truth », dans *Philosophical Essays*, New York : Routledge, p. 106-112.

² Bertrand Russell, 1910a (2009), « Pragmatism », dans *Philosophical Essays*, New York : Routledge, p. 75-77.

En outre, Russell comprend le pragmatisme comme une philosophie qui découle initialement du scepticisme mais qui doit l'abandonner très tôt à cause de certaines contradictions. Comme le scepticisme, le pragmatisme serait une philosophie démocratique qui remet en doute l'autorité en faveur de la quête indépendante du savoir, ainsi qu'une conception de la philosophie comme la loi du plus fort. Or, dès lors qu'on accepte la conception de la vérité de James, le scepticisme doit reculer étant donné que cette théorie accepte les dogmes comme des vérités, tandis que le scepticisme est essentiellement une philosophie antidogmatique. Les deux philosophies sont fondées sur l'idée que rien n'est certain, mais lorsque le scepticisme recommande de se taire et de ne rien croire, le pragmatisme recommande d'attribuer le statut de vérité à ce qui semble probable et utile de croire³. Ces deux philosophies sont donc parentes, mais leurs résultats sont antagoniques.

La plus grande critique de Russell contre le pragmatisme, c'est que la théorie pragmatique de la vérité peut amener à prétendre qu'une chose existe tandis qu'elle n'existe pas. Si on croit en ce qui fonctionne, alors on peut prétendre à des vérités illusoire et construire des systèmes cohérents à partir de celles-ci, qui vont éventuellement créer un monde conceptuel fictif. Dans ce cas, c'est la théorie pragmatique de la vérité elle-même qui ne fonctionne pas, plutôt que les vérités supposées déficientes⁴. Si on admet que nous avons le droit de considérer vrai ce qui est cohérent et utile de croire, nous risquons d'attribuer le statut de vérité à tout ce qu'il nous plaît de croire⁵. Le fait de prétendre que nous ne pouvons pas connaître la vérité réelle mais que nous pouvons uniquement y croire constituerait un raisonnement dangereux car on aboutirait à un non-sens relativiste.

William James réfute la critique de Bertrand Russell en affirmant que ce dernier a très mal interprété ses propos. En fait, il ne faudrait pas de croire en l'existence de quelque chose qui n'existe pas, mais plutôt accepter comme abstraction un fait que nous croyons avoir convenablement interprété et qui fonctionne⁶. Nous ne connaissons peut-être pas la vérité réelle, mais c'est la croyance en une abstraction qui semble vraie qui peut nous amener à construire un schéma de croyance compétent. La vérité pragmatique est donc vraie au même sens que nous pouvons prétendre, en mathématiques, que une pomme plus une autre pomme

³ *Ibid.*, p. 97-98.

⁴ Russell, 1910b, *op. cit.*, p. 121-122.

⁵ *Ibid.*, p. 78-79.

⁶ James, 1909, *op. cit.*, p. 267-270.

égalent deux pommes : les deux pommes ne sont pas égales mais nous prétendons tout de même que chaque pomme est égale à 1, pas 0,98 ou 1,1394. Considérée ainsi, la vérité pragmatique est une abstraction utile qui permet de simplifier et d'instrumentaliser la réalité.

La vérité pragmatique est donc une abstraction utile, pas une correspondance exacte à la réalité. Elle a l'avantage de nous permettre d'établir une interprétation pratiques avec des informations incomplètes mais, en revanche, cette approximation peut déformer la réalité et entraîner de graves erreurs d'interprétation. Il faut donc éviter de défendre n'importe quoi.

5.2 Joas, Durkheim et la logique pragmatique en sciences sociales

Nous venons de noter qu'il y a des problèmes de logique avec la théorie de la vérité pragmatique lorsqu'elle permet de défendre n'importe quoi. En revanche, il ne faut pas oublier qu'il y a également des problèmes avec la théorie de la vérité objective qui est défendue, entre autres, par les positivistes logiques et les réalistes. Cela nous ramène au questionnement suivant : pourquoi le pragmatisme serait-il une meilleure option que le positivisme et le postpositivisme, entre autres ? Pourquoi les sciences sociales seraient-elles plus difficiles à étudier objectivement que les sciences pures ? Le problème, c'est que la réalité sociale est construite par les actions d'individus pensants. Parce que les acteurs agissent en considération des informations dont ils disposent et que ces informations sont normalement incomplètes, les pratiques sociales peuvent souvent être considérées comme des actes d'improvisation⁷. Les pratiques sociales peuvent être calculées, certes, mais il s'agit tout de même d'improvisations puisque les calculs sont habituellement basés sur des informations partielles qui sont difficiles à deviner d'un point de vue externe. Puisque tous les individus n'utilisent pas les mêmes informations et ne les traitent pas de la même manière, il devient alors très risqué de prétendre formuler des lois du comportement social.

Hans Joas croit que la raison principale pour laquelle le pragmatisme a été si mal reçu en sciences sociales, c'est parce qu'on l'a mal compris. Il accuse également le mépris de la communauté intellectuelle européenne envers la philosophie américaine, qui serait une des principales causes du rejet du pragmatisme en Europe. Lui-même un sociologue allemand, il

⁷ Iver B. Neuman, 2009 (2011), « Returning Practice to the Linguistic Turn: The Case of Diplomacy », dans Bauer et Brighi, *op. cit.*, p. 88.

incite les intellectuels européens à s'ouvrir au pragmatisme comme théorie de l'action et comme moyen d'éviter plusieurs problèmes épistémologiques⁸.

Émile Durkheim, un des pères de la sociologie, était hostile au pragmatisme. Hans Joas relève deux critiques importantes de Durkheim envers le pragmatisme. Premièrement, le pragmatisme serait dangereux parce qu'il sert à relever les faiblesses du rationalisme et de les retourner en sa faveur. Deuxièmement, il s'agirait d'une forme d'irrationalisme qui ressuscite la sophistique de la Grèce antique, particulièrement son rejet de l'idée que le savoir vrai peut être possible⁹. Le pragmatisme serait donc une philosophie sophistique et relativiste dangereuse. Joas défend le pragmatisme contre les critiques de Durkheim en répliquant que les idées de Durkheim en seraient très proches, en fait. Il rappelle que Durkheim avoue l'utilité de la théorie pragmatique de la vérité (depuis James) afin de corriger les problèmes de la conception classique de la vérité¹⁰. De plus, le pragmatisme ne serait pas qu'un utilitarisme logique ; au contraire, il s'agirait d'une critique de la méthode cartésienne fondée sur une théorie sociale de l'action. Contrairement à un simple utilitarisme, il s'agit de considérer les effets pratiques de la réflexion dans la vie pratique. Il y a un calcul d'utilité, mais l'utilité n'est pas le critère ultime de ce qui doit être. En attaquant les dangers sophistiques de l'utilitarisme pour critiquer le pragmatisme, Durkheim se tromperait de cible. De plus, bien qu'il s'oppose au scepticisme cartésien, le pragmatisme ne serait pas une approche relativiste dépourvue de sens critique ; en fait, il s'agirait d'une philosophie qui ancre le sens critique dans la réalité concrète du monde pratique¹¹.

En résumé, on peut accuser la théorie de la vérité pragmatique de tendre vers le relativisme et la sophistique parce qu'elle fonde le savoir sur des incertitudes et des actes de foi. Les pragmatistes peuvent néanmoins se défendre qu'il est difficile d'atteindre la certitude et qu'il est plus pratique de fonder une théorie de l'action sur des interprétations qui sont vraisemblables et utiles. Sinon, on risque de ne pas avancer et d'argumenter éternellement sur le vrai et le faux. Le pragmatisme serait une bonne option, en l'absence de mieux.

⁸ Hans Joas, 1993, *Pragmatism and Social Theory*, Chicago : University of Chicago Press, p. 1-12.

⁹ *Ibid.*, p. 55-56.

¹⁰ *Ibid.*, p. 58.

¹¹ *Ibid.*, p. 59-61.

5.3 Critique originale de la théorie pragmatique de la vérité

Il y a du bon et du mauvais dans la théorie pragmatique de la vérité. Tout d'abord, concentrons-nous sur les avantages. La théorie pragmatique de la vérité mène au rejet de la prétention de vérité des positivistes et invite à proposer des hypothèses probables. Puisqu'on accepte la falsification des hypothèses, on risque moins d'être anéanti par une réfutation ou d'avoir à soutenir une théorie insoutenable. Les hypothèses crédibles peuvent être formulées rapidement, ce qui est pratique pour l'action. Le débat inter-théorique passerait d'un débat entre des individus qui prétendent avoir la vérité à un dialogue entre des chercheurs qui cherchent à mieux comprendre la réalité collectivement. Perçu sous cet angle, le pragmatisme peut sembler utile pour éliminer la compétition entre les écoles de pensée, en faveur d'un dialogue à la recherche d'une meilleure compréhension collective du monde politique. Il vaudrait mieux chercher, collectivement, à obtenir un consensus au sujet de plusieurs questions. Ce consensus pourrait être obtenu en stimulant le dialogue inter-théorique. Le consensus entre les spécialistes devrait, normalement, constituer un savoir vrai et fiable. Un tel savoir semble régler deux problèmes de la discipline des Relations internationales : d'une part, on assure la crédibilité des spécialistes par le consensus et, d'autre part, on offre un meilleur guide pour l'action avec un savoir fiable et pratique.

D'autre part, Peirce a rejeté le doute cartésien parce qu'il considérait que c'était un doute sur papier, une attitude qui ne permet pas d'avancer. Il a tout de même conservé une version plus sage du scepticisme : nous ne devrions pas supposer que toute croyance est vraie et toute interprétation devrait être sujette à la falsification. Perçu ainsi, le pragmatisme constitue un scepticisme sage, puisqu'il amène à douter de ce qui n'est pas assurément vrai tout en évitant qu'on sombre dans un doute inutile et peu pertinent.

Enfin, la théorie pragmatique de la vérité est modeste et sage. Elle reconnaît que nos interprétations ne sont peut-être pas exactes, mais qu'elles sont des tentatives de décrire la réalité. Elle reconnaît également que la subjectivité et le manque d'information peuvent nuire à l'appréhension parfaite de la réalité. Si, suivant Peirce, nous admettons que nos interprétations correspondent aux signes de la réalité tels que nous les percevons et que nous acceptons qu'elles soient falsifiées, nous faisons un pas dans la bonne direction : nous pouvons alors remplacer de manière modeste les théories erronées par de meilleures théories, au lieu de nous accrocher aux anciennes croyances. La théorie sert à l'application pratique et si elle répond à ce critère, bien qu'elle ne soit pas réellement vraie, elle est tout de même utile.

Il est difficile de connaître la vérité réelle en politique internationale étant donné qu'une grande partie du jeu se fait derrière les rideaux. Le spectacle que nous voyons n'est pas l'ensemble du réel ; il est parfois une illusion, même. Puisque nous percevons des signes et que la réalité de la politique internationale n'est pas entièrement visible, nous pouvons au moins essayer de comprendre ce qui se passe et ce qui devrait se passer et proposer des hypothèses vraisemblables. Le but, dans ce cas, c'est de débattre constructivement de l'interprétation la plus vraisemblable (dans le cas d'une explication) ou la plus souhaitable (dans le cas d'une prescription). Il ne sert à rien de défendre une interprétation ou une théorie pour maintenir sa réputation : il faut accepter la défaite et avancer. Cette théorie nous permettrait donc d'adopter une attitude plus modeste et constructive.

En revanche, le grand problème de la théorie pragmatique de la vérité appliquée à l'étude de la politique internationale, c'est le danger de relativisme qui en découle. Plusieurs pragmatistes ont rejeté cette accusation, en vain. À défaut d'avoir une conception du monde qui définit l'univers des problèmes à étudier et une manière concrète de les aborder, les chercheurs risquent de présenter des hypothèses complètement différentes, à partir d'approches différentes, en considération de faits différents. Étant donné que chaque individu a une rationalité différente, ce qui semble logique et naturel pour un individu peut sembler illogique ou peu probable pour un autre. Par conséquent, chaque individu risque de fonder sa propre conception du monde en considération de sa rationalité, puis de fonder chaque nouvelle hypothèse à partir des hypothèses précédentes, puisqu'ils considèrent les précédentes comme des vérités. Les pragmatistes encouragent le dialogue entre ces interprétations divergentes de la réalité, mais nous risquons de stimuler plus de débats interminables étant donné que les chercheurs qui admettent ouvertement que leurs anciennes hypothèses étaient fausses, après réfutation, sont encore extrêmement rares. Plutôt que d'admettre qu'ils ont eu tort, la plupart des chercheurs ont tendance à balayer les critiques. Les chercheurs prétendent que leurs adversaires ont mal compris et ils radotent ce qu'ils ont déjà affirmé sans véritablement réfuter les critiques. L'ouverture d'esprit proposée par les pragmatistes est souhaitable mais, dans les conditions actuelles du monde intellectuel, elle semble peu probable. Si nous adoptons la voie pluraliste pragmatique que nous avons étudiée, plutôt que d'avoir un débat entre quelques conceptions du monde majeures, nous risquons d'avoir un débat entre autant de conceptions du monde qu'il y a de chercheurs.

Deuxièmement, un autre problème important de cette théorie, c'est la prétention que la vérité réelle est inaccessible. Si on prétend qu'il est impossible d'étudier les faits de la réalité parce que l'ensemble de la réalité nous est inaccessible, nous acceptons que toute interprétation de la réalité soit considérée comme un fait probable. Le seul critère de vérité, c'est que cette croyance soit cohérente avec notre ensemble de croyances. Suivant cette conception, il serait aussi vrai que la Terre est plate qu'il serait vrai qu'elle est ronde, si on y croit, que c'est pratique d'y croire et que c'est cohérent avec nos autres croyances. Aucune des deux hypothèses ne peut dominer l'autre, puisque le fait réel est inaccessible et que tout fait affirmé est en fait une interprétation. Les deux réponses seraient vraies en tant qu'abstractions cohérentes. Autrement dit, cette conception de la vérité nous permet de prétendre l'existence de ce qui n'existe pas. Il est vrai que les faits que nous observons sont sélectionnés, consciemment ou non, en considération de nos intérêts, de nos connaissances et de notre rationalité. Il est également vrai que ces faits sont interprétés. Toutefois, il n'est pas rigoureusement logique de considérer toute croyance comme une vérité. Si nous n'avons pas de preuves satisfaisantes, il vaut mieux se taire. Par exemple, à défaut de pouvoir prouver hors de tout doute l'existence ou la non-existence d'une divinité, il vaut mieux ne pas se prononcer à ce sujet ; ni prétendre qu'il existe, ni prétendre qu'il n'existe pas. Il faut douter jusqu'à ce qu'on obtienne la preuve suffisante, peu importe le sujet. Or, comment démontrer un fait, hors de tout doute ? À la mode pragmatique, nous pouvons offrir des hypothèses et démontrer pourquoi elles sont probables, mais il est difficile de prétendre avoir la vérité. Nous pouvons ainsi régler le problème de ceux qui prétendent détenir la vérité et du relativisme pragmatique de la manière suivante : un chercheur doit présenter simultanément toutes les hypothèses possibles pour un problème, puis évaluer la probabilité de chaque hypothèse en considération des données empiriques et des observations dont il dispose. Il doit ensuite présenter l'hypothèse qui lui semble la plus probable, sans prétendre que c'est nécessairement vrai. De cette manière, il est en position de débattre des diverses hypothèses possibles sans avoir à défendre à tout prix celle qu'il a défendue, contrairement à un partisan d'une école de pensée. En même temps, on encourage le dialogue entre les chercheurs et le pluralisme sans que le chercheur prétende détenir la vérité.

Troisièmement, la notion de vérité consensuelle n'est pas un gage de vérité. Peirce le reconnaissait, mais d'autres pragmatistes qui l'ont suivi l'ont oublié. Ce n'est pas parce que la majorité des spécialistes d'un domaine croient quelque chose que c'est vrai. Par exemple, on a longtemps cru que la Terre était plate. De plus, la minorité des individus peut avoir raison à

un sujet tandis que la majorité s'accroche à des fausses convictions. Par exemple, la majorité des Occidentaux sont convaincus qu'il faut manger de la viande pour être en santé tandis que plusieurs études indiquent qu'un régime végétarien équilibré et complet semble prévenir plusieurs problèmes de santé. Enfin, il n'y a aucune preuve que la science évolue vers la vérité réelle. Ainsi, le consensus ne devrait pas être accepté comme un gage de vérité.

Quatrièmement, on peut s'opposer à l'idée que tout fait affirmé est une interprétation subjective d'une facette de la réalité. Dans cet ordre d'idées, toute vérité est *au sujet* d'une réalité, plutôt que la réalité elle-même. Aucun fait réel existerait hors de la perception et de l'interprétation, particulièrement selon les néo-pragmatistes qui suivent Rorty. Or, c'est cette idée qui est la véritable illusion, car il existe des faits objectifs qui ne dépendent pas d'une interprétation relative. Posons une situation anodine : prétendons que je me présente et que j'affirme « bonjour, c'est moi ! ». Dans cette situation, c'est moi qui suis là, et j'affirme que l'individu qui est présent, c'est moi. Ce n'est pas une affaire d'interprétation et on ne peut pas en douter : c'est moi, personne d'autre, et je ne peux pas rationnellement douter moi-même qu'il s'agit bel et bien de moi. Par conséquent, j'affirme un fait objectif, indépendant de l'interprétation. Il ne s'agit pas d'une réalité discutable, ni relative, dont on peut douter. Le problème, c'est que la théorie pragmatique de la vérité depuis James, et plus encore depuis Rorty, prétend que toute vérité est une interprétation subjective et jamais un reflet direct de la réalité. Il s'agit donc d'un argument additionnel en faveur de la théorie de la vérité-correspondance, souvent rejetée, et aussi en faveur de l'étude de la réalité objective et certaine. Certains faits objectifs existent et peuvent être énoncés. Lorsqu'un fait n'est pas certain, nous pouvons discuter de sa probabilité, mais pas de sa vérité. Cela permet d'éviter les erreurs attribuables à la prétention de vérité qui est inhérente au dogmatisme.

Afin de valider l'idée précédente, voici certains exemples de faits objectifs en politique internationale. Nous pouvons citer les propos déclarés lors d'une conférence de presse. Nous pouvons affirmer qu'un politicien a effectué un voyage si nous en avons la preuve (registre officiel, observation ou autre). Nous pouvons affirmer qu'un individu a prétendu qu'un évènement s'est produit si nous avons lu ou entendu cet individu, mais nous ne pouvons pas affirmer que l'évènement s'est vraiment produit sans en avoir nous-mêmes été témoins. Nous devons également discuter des différentes versions d'un évènement si des versions différentes s'opposent afin de les évaluer les unes par rapport aux autres, en essayant de reconstruire l'interprétation la plus probable de la réalité.

La théorie pragmatique de la vérité n'est pas une cause perdue, mais elle a besoin d'être mieux encadrée. Si nous désirons éviter le relativisme et le non-sens, il faut restreindre le domaine de l'interprétation acceptable. À cet égard, Cornut a suggéré de se tourner vers le réalisme « pragmatique » de Putnam, mais c'est insuffisant : le réalisme de Putnam exclut des prétentions à la vérité sans déterminer ce qui est vrai et comment éviter les interprétations fausses. Si nous pouvons limiter le champ de l'interprétation, nous éviterions probablement les objections posées ici, à l'exception du critère consensuel.

5.4 Conclusion

La théorie pragmatique de la vérité est bonne parce qu'elle admet que nous ne pouvons pas nécessairement connaître toute la vérité réelle. Considérant que les informations sont incomplètes, que notre interprétation est biaisée par notre conception du monde et que l'interprétation est transformée par le langage, les pragmatistes croient que nous devrions être satisfaits par des hypothèses vraisemblables et pratiques. Cette proposition est pertinente en Relations internationales étant donné que le jeu de la politique n'est pas complètement transparent et qu'il est très complexe, donc qu'il est impossible de connaître avec certitude la vérité réelle. Dans ce cas, l'idéal serait de se réfugier vers les interprétations les plus vraisemblables et pratiques, d'où la pertinence de la théorie pragmatique de la vérité. Le problème majeur de cette théorie, néanmoins, c'est le danger de relativisme. Si on ne définit pas de manière stricte les critères de véracité et d'acceptabilité des interprétations, nous ouvrons la porte à l'arbitraire. N'importe qui pourrait défendre n'importe quoi en affirmant que c'est vraisemblable et pratique. C'est pourquoi il faut élaborer une méthode qui encadrerait l'interprétation et qui éviterait la profusion des théories de la conspiration et des discours de légitimation incorrects. La méthode pluraliste pragmatique que nous avons étudiée est-elle adéquate pour remplir cette mission ?

CHAPITRE 6

EXAMEN DU PRAGMATISME EN RELATIONS INTERNATIONALES

La lutte paradigmatique vise à déterminer qui détient la vérité, ou du moins l'interprétation la plus vraie, parmi des écoles concurrentes. La théorie pragmatique de la vérité soutient que le consensus et l'utilité d'une idée peuvent être pris comme gages de vérité. La méthode pluraliste pragmatique en Relations internationales va plus loin : elle propose de combiner des théories d'horizons différents afin de rallier les images complémentaires dans un grand panorama, ce qui nous permettrait de mieux apprécier la complexité de la réalité. Il n'y aurait pas d'incompatibilité théorique au-delà du fait qu'on voit le même objet sous des angles différents. Le pluralisme est la fondation de la méthode proposée par les pragmatistes en Relations internationales pour régler les débats métaphysiques.

Notre discipline a besoin de passer au-delà des débats métaphysiques interminables. Elle a aussi besoin de regagner la crédibilité nécessaire afin que les acteurs politiques se réfèrent davantage à ses spécialistes. Enfin, pour qu'on se réfère davantage aux spécialistes, il faut d'abord s'assurer qu'ils ont raison.

Le pragmatisme peut-il remplir une telle mission ? Certains prétendent que oui. Cependant, les spécialistes en Relations internationales qui discutent du pragmatisme en font habituellement la promotion, sans regard critique. Il est important d'en faire un examen critique, en comparant les avantages et les désavantages, afin d'évaluer si cette approche est souhaitable pour une étude crédible et utile de la politique internationale. Nous allons donc vérifier si la méthode pragmatique étudiée ici peut accomplir ses devoirs.

6.1 L'élimination des débats métathéoriques non pertinents

Depuis Peirce et James, le pragmatisme vise à éliminer les débats métathéoriques qui ne changent rien dans la réalité. Peirce avait une méthode simple, fiable, mais ses successeurs ont dérivé à leur manière. Ironiquement, alors que le pragmatisme vise à éliminer les débats métathéoriques, les pragmatistes et néo-pragmatistes débattent entre eux de la conception de la vérité et des approches optimales d'appréhension de la réalité. De plus comme nous en avons discuté précédemment, la théorie pragmatique de la vérité risque elle-même de se réduire à une multitude de discours contradictoires, qui peuvent fonder des débats inutiles.

Ce qui compose la méthode pragmatique est un problème, en soi. Par exemple, l'agnosticisme proclamé par certains pragmatistes ne va pas de pair avec le dogmatisme prôné par James et plusieurs néo-pragmatistes. Certains pragmatistes contemporains, comme Kratochwil et Katzenstein, prétendent que le pragmatiste ne doit pas se fier aux axiomes ou aux présupposés d'une conception du monde afin d'étudier la réalité ; il devrait plutôt étudier les différentes facettes de la réalité de manière éclectique, pluraliste et agnostique afin de mieux comprendre l'ensemble des faits possibles. En revanche, plusieurs successeurs de James et Rorty affirment que nous devons considérer nos croyances fonctionnelles et pratiques comme des faits afin de construire des systèmes cohérents, qui servent à leur tour comme instruments afin de comprendre et manipuler la réalité. Il s'agit là d'une contradiction essentielle entre deux conceptions de la méthode pragmatique, qui peut stimuler un débat métathéorique. Plus encore, la seconde méthode peut mener à la construction de programmes de recherche dogmatiques comme ceux qu'ont créés Waltz, Wendt et tant d'autres (bien que ceux-ci ne se sont pas présentés comme des pragmatistes et que plusieurs prétendent que le pragmatisme est anti-dogmatique). Plus il y a d'écoles de pensée concurrentes dont les partisans prétendent avoir la meilleure explication, plus il risque d'y avoir des dialogues de sourds. La multiplication *des* pragmatismes est l'antithèse *du* pragmatisme.

Dans ce cas, comment peut-on défendre le tournant pragmatique en Relations internationales ? Étudions ce qu'en pense Friedrich Kratochwil. À son avis, le relativisme est justifié. Étant donné que la plupart des pragmatistes ont tendance à rejeter les critères de vérité universels et transhistoriques, la vérité devient relative au schéma de cohérence du pragmatiste. Or, le pragmatiste ne serait pas un nihiliste ou un charlatan pour autant. En fait, puisque le modèle fondationnaliste et spectral de la science semble incompetent pour les pragmatistes, le relativisme deviendrait l'alternative évidente et il ne faudrait pas s'en

inquiéter. Il faudrait tout simplement tenter des interprétations, qui constituent alors de bons « paris » jusqu'à ce que de meilleures interprétations soient proposées.¹

Le pragmatiste devrait rapidement prendre son « pari » afin de pouvoir agir et il devrait s'engager à assumer les conséquences socio-politiques de ses actes. Par exemple, l'engagement pragmatique est au cœur de l'éclectisme analytique proposé par Sil et Katzenstein : on encourage la production de recherches utiles pour enrichir les débats politiques et normatifs². L'engagement pragmatique implique que le chercheur doit produire du savoir utile au-delà du monde académique, dans le monde politique réel. Les recherches doivent servir à régler des problèmes concrets, à fournir les informations nécessaires pour l'élaboration de politiques ou à prescrire certaines actions politiques. Les sciences politiques devraient ainsi devenir « une science sociale publique » en sortant de la « tour d'ivoire » et en s'impliquant dans le monde commun³.

Ces objectifs sont parfaitement louables mais ils risquent de faire dévier la recherche vers l'idéologie. Si le chercheur est engagé, il risque d'être porté à défendre ses valeurs et ses intérêts. Ce faisant, il devient bien plus un activiste politique qu'un chercheur académique, puisqu'il se détache de l'objectivisme. Si le chercheur ne vise pas l'objectivité dans ses recherches, il en résulte une manipulation du contenu de la recherche en faveur des intérêts d'action du chercheur. Si la recherche est ainsi biaisée, il devient impossible de comprendre la réalité objective à partir des recherches produites par ces chercheurs, ce qui est nuisible pour tous les scientifiques. Bien sûr, il n'est pas possible de produire des recherches parfaitement objectives en sciences sociales. Les faits retenus sont ceux dont nous disposons au temps de la recherche et que nous avons retenus en considération de nos intérêts subjectifs : par exemple, deux individus qui surlignent un texte ne surlignent habituellement pas les mêmes mots et, par conséquent, leur compréhension diffère à cause des propos que chacun retient, en considération des intérêts de recherche de chacun. Le même phénomène se produit à tous les moments de la recherche : on retient certaines informations et on en rejette d'autres, en fonction de notre subjectivité et de nos connaissances. Cela ne veut pas dire qu'il faut céder à notre subjectivité. Afin de favoriser autant que possible l'étude objective de la réalité, il faut reconnaître sa subjectivité tout en aspirant à l'objectivité et comparer les

¹ Kratochwil, 2007, *op. cit.*, p. 1.

² Sil et Katzenstein, 2010, *op. cit.*, p. 22.

³ *Ibid.*, p. 211-212.

interprétations possibles entre elles. C'est seulement ainsi que nous pouvons ensuite juger de l'interprétation la plus crédible ou favorable, après comparaison. L'engagement pragmatique est une bonne idée pour l'activiste, pas pour le scientifique.

En résumé, si on accorde trop de liberté au pluralisme pragmatique, nous risquons de stimuler les interprétations arbitraires, le relativisme et une multitude de débats non pertinents. Afin d'éviter ces problèmes, il faudrait, au contraire, régir les interprétations acceptables et élaborer un paradigme pragmatique. Ce n'est pas en encourageant la pluralité des interprétations que nous éviterons les débats moins pertinents, c'est en régissant le domaine des interprétations et des méthodes acceptables. Le pragmatisme pluraliste présente un bon potentiel, mais le fétichisme de la liberté risque de causer plus de débats métathéoriques, en plus d'inciter le relativisme. Autrement dit, la méthode étudiée ne remplit pas sa mission d'éliminer les débats métathéoriques les moins pertinents.

6.2 L'affaire de l'incompatibilité théorique

À défaut de pouvoir réduire ou éliminer les débats métathéoriques non pertinents, la méthode pluraliste pragmatique pourrait peut-être régler le problème de l'incompatibilité théorique, qu'on appelle souvent « incommensurabilité paradigmatique ». Plusieurs pragmatistes, dont Sil et Cornut, ont tenté d'adapter la méthode pragmatique à cette fin.

La discipline académique des Relations internationales est de plus en plus fragmentée. Comme dans tant d'autres disciplines, les chercheurs ont tendance à se spécialiser sur des sujets très concis, ce qui a tendance à produire une multitude de monologue plutôt qu'un dialogue⁴. Selon Harry Bauer et Elisabetta Brighi, le pragmatisme pourrait contribuer à améliorer la situation de trois manières. D'une part, le pragmatisme incite à l'abandon de la recherche d'un cadre épistémologique parfait car il ne serait pas possible ; les politologues devraient plutôt concentrer leurs efforts à la recherche pratique. D'autre part, le pragmatisme serait utile afin de passer au-delà de la recherche paradigmatique vers la recherche éclectique. Enfin, le pragmatisme servirait à faire le pont entre la recherche académique et le monde politique réel en faisant la promotion de l'engagement public⁵.

⁴ Harry Bauer et Elisabetta Brighi, 2009b (2011), « Introducing Pragmatism to International Relations », dans Bauer et Brighi, *op. cit.*, p. 1.

⁵ *Ibid.*, p. 2.

Le problème de la fragmentation et celui de l'incompatibilité théorique sont liés et ils contribuent à maintenir un dialogue de sourds. Étant donné que les chercheurs se spécialisent et qu'ils sont divisés entre des écoles de pensée, le dialogue devient difficile parce qu'on tente de discuter de sujets pointus et que chacun est convaincu d'avoir la bonne perspective. C'est cette difficulté de dialoguer qui nous amène souvent à parler d'incommensurabilité paradigmatique. Nous avons conclu, au deuxième chapitre, qu'il n'y a pas vraiment de problème d'incommensurabilité paradigmatique en Relations internationales ; néanmoins, il y a un problème d'incompatibilité théorique. C'est celui-là qu'il faut régler. Nous allons maintenant évaluer si le pragmatisme est effectivement apte à régler ce problème.

Trois stratégies spécifiques ont été présentées au quatrième chapitre afin de réconcilier les théories considérées incompatibles : il s'agit de la synthèse théorique, de l'éclectisme analytique et de la recherche orientée par les problèmes. Nous allons donc étudier, dans l'ordre si l'attitude pragmatique est suffisante pour régler ledit problème, puis si la synthèse théorique, l'éclectisme analytique ou la recherche orientée par les problèmes constituent des bonnes stratégies à cette fin. Nous terminerons cette étude avec quelques pistes de réflexion.

6.2.1 L'attitude pragmatique comme remède au dialogue de sourds

Un des problèmes les plus importants du présent débat inter-théorique en Relations internationales, selon plusieurs spécialistes de ce champ de recherche, c'est qu'il s'agit bien plus d'un dialogue de sourds que d'un échange constructif afin d'obtenir une meilleure compréhension de la réalité. Le problème n'est pas nécessairement la manière d'aborder le sujet. Comme l'affirme Kal Holsti, la forme que prend la recherche demeure similaire pour la plupart des chercheurs, peu importe leur orientation théorique et méthodologique : on commence par un diagnostic, puis on aboutit à une prescription⁶. Peu importe la méthode, notre mode de théorisation s'y rapporte normalement. Le problème, c'est le fond. Le fond, c'est la base de la raison. Si nous n'utilisons pas les mêmes fondements, la raison qui y est fondée sera différente. S'il n'y a pas de consensus sur le fond, la substance théorique sera toujours contradictoire. Or, depuis James et Dewey, le pragmatisme a pour objet d'atteindre le consensus. La vérité est l'objet du consensus. Si le fond est consensuel, alors la substance

⁶ Kal Holsti, 1999, « The Study of International Politics During the Cold War », dans Tim Dunne, Michael Cox et Ken Booth (dir.), *The Eighty Years' Crisis: International Relations 1919-1999*, Cambridge : Cambridge University Press, p. 18-19.

devrait être consistante et la vérité deviendrait alors une interprétation vraisemblable et utile. La question, dans ce cas, c'est si la méthode pragmatique présentée ici peut engendrer un consensus. Lorsqu'il y a consensus, après tout, il n'y a pas de dialogue de sourds.

L'attitude pragmatique, en soi, semble efficace. Elle amène à songer seulement aux problèmes qui paraissent pertinents et pratiques et à ignorer les problèmes qui semblent peu pertinents. Elle demande également d'accepter les hypothèses vraisemblables des autres lorsqu'elles sont pratiques et de reconsidérer les nôtres lorsqu'elles sont contredites. Si nous adoptons cette attitude, nous pourrions ouvrir la voie à un dialogue plus ouvert. Une telle attitude permettrait de passer au-delà de l'égoïsme de la meilleure théorie.

6.2.2 La synthèse théorique comme solution permanente

Par la synthèse théorique, on tente de combiner de manière permanente certaines théories afin d'éliminer l'incompatibilité entre elles. Les théories individuelles ne seraient pas aptes à étudier la totalité d'un phénomène complexe car elles ne concernent qu'un pan de la réalité. Comme l'affirme George J. Graham : « No theory—and for that matter, no paradigm—is the world.⁷ » Il s'oppose à l'idée qu'une simple conception du monde puisse servir à comprendre parfaitement le monde, parce qu'une conception du monde n'est qu'une interprétation possible de la réalité. Il se positionne malgré tout en faveur de la synthèse théorique. Ses propos peuvent être résumés ainsi : les écoles de pensée discutent d'aspects différents de la réalité selon différentes perspectives et, par conséquent, il faut synthétiser les idées communes afin de faciliter le dialogue inter-théorique. Les politologues feraient partie d'une communauté de traducteurs et la synthèse théorique ne doit pas devenir un instrument de domination paradigmatique, mais simplement un outil qui permet de filtrer les axiomes et de stimuler le dialogue en simplifiant les références⁸.

La fragmentation de la discipline des Relations internationales en plusieurs écoles de pensée est un problème important pour la plupart des pragmatistes en Relations internationales. William T. Bluhm croit qu'il faut réconcilier d'urgence les écoles de pensée en sciences politiques. À cause de la multitude des écoles de pensée concurrentes, on peut se

⁷ George J. Graham, 1982, « A Critical Overview: The Present Status of the Synthesis Question », dans Bluhm, *op. cit.*, p. 208.

⁸ *Ibid.*, p. 205-222.

demander s'il est possible d'étudier scientifiquement la politique et comment choisir objectivement les bonnes théories. La concurrence entre les points de vue serait souhaitable pour obtenir une meilleure compréhension des phénomènes mais il faudrait réconcilier les fondations de la recherche. À son avis, c'est à cela que doit servir la synthèse théorique⁹.

Si toutes les théories commensurables étaient compatibles, nous n'aurions aucun problème car nous pourrions faire une grande synthèse de toutes les théories. Or, une telle synthèse semble difficile étant donné que les présupposés d'une théorie sont souvent incompatibles avec les présupposés d'une autre théorie. Si nous éliminons ces présupposés, la théorie est affaiblie étant donné que les postulats secondaires ne s'appuient plus sur rien. Si nous choisissons les présupposés qu'il faut rejeter et ceux qu'il faut conserver, il faut faire des choix théoriques qui risquent d'être critiqués par ceux qui défendent les présupposés qui ont été rejetés. Dans ce cas, il y a deux possibilités : soit que nous abandonnons la synthèse théorique, soit que nous trouvons une manière de choisir les bons présupposés. D'ici-là, la synthèse théorique n'est pas une solution rigoureuse sur le plan logique.

6.2.3 L'éclectisme comme voie conciliatrice

Par l'éclectisme analytique, on propose d'utiliser des théories qui semblent pertinentes pour étudier un cas sans soucis de la possible incompatibilité. Il suffirait de se concentrer sur la compatibilité ontologique de nos propos afin de proposer des interprétations vraisemblables et utiles. Il peut y avoir des problèmes épistémologiques, mais il ne serait pas pertinent d'en débattre longuement si les interprétations semblent justes.

Par la recherche orientée par les problèmes, on propose d'adapter les combinaisons de théories au cas par cas, en fonction des problèmes. Il ne faudrait pas partir de la théorie afin d'identifier les problèmes, puis proposer des hypothèses ; à l'inverse, il faudrait partir de la détermination des problèmes afin d'élaborer un cadre théorique pertinent pour les étudier. D'une certaine manière, donc, la recherche orientée par les problèmes est comme un éclectisme qui exige des synthèses théoriques temporaires.

Ces deux stratégies de recherche spécifiques nous permettent d'aller au-delà des questions métathéoriques qui rendent les théories incompatibles et de combiner les théories dont les

⁹ Bluhm, 1982, *op. cit.*, p. 10-12.

présupposés sont contradictoires afin d'obtenir des hypothèses satisfaisantes. Que les conceptions du monde en Relations internationales soient réellement incompatibles ou non, ces stratégies de recherche ont tendance à les utiliser comme si elles se complétaient. L'éclectisme analytique, par exemple, n'implique pas l'abandon des conceptions du monde mais plutôt l'abandon des principes métathéoriques rigides sur lesquels ils sont fondés¹⁰. La recherche éclectique sert surtout à combler un des problèmes principaux des conceptions du monde : « confondre quelques arbres avec la forêt ». Une conception du monde est habituellement constituée de généralisations pour reconnaître les constantes et les variables utiles à connaître pour comprendre un phénomène. Une telle approche limite le champ du possible à observer (les acteurs, la rationalité des acteurs, les capacités, etc.) et une conception du monde peut ainsi amener un chercheur à croire qu'il connaît la réalité parce que son cadre d'analyse lui offre des réponses cohérentes ; or, ce n'est qu'une illusion. La recherche éclectique permet de mieux voir la « forêt » étant donné qu'elle permet le dialogue entre des perspectives différentes et que, par conséquent, on peut potentiellement percevoir un champ plus large de la réalité¹¹. Sil et Katzenstein s'attendent à ce que toute analyse éclectique des relations sociales incluent des arguments d'au moins deux, sinon trois programmes de recherche parmi les traditions de recherche dominantes : le constructivisme, le libéralisme et le réalisme¹². Selon eux, il faudrait incorporer les analyses et les arguments de plusieurs horizons afin d'élargir le champ du possible.

Ces deux spécialistes des Relations internationales reconnaissent trois défis importants qui risquent de se présenter au politologue qui adopte l'éclectisme analytique comme stratégie de recherche. Premièrement, puisqu'ils utilisent des éléments de plusieurs programmes de recherche, ils sont sujets aux critiques qui visent chacune de ces conceptions du monde. Il risque d'ailleurs d'être plus difficile de répondre à ces critiques puisque le chercheur éclectique ne peut pas recourir au schéma cohérent des prémisses d'une conception du monde singulière. Deuxièmement, afin d'éviter l'incohérence et les contradictions qui peuvent découler de la combinaison de théories aux fondations divergentes, le chercheur qui adopte l'éclectisme analytique doit s'assurer de bien connaître ces théories et de bien organiser son argumentation. Troisièmement, il y a le problème de la scientificité des

¹⁰ Sil et Katzenstein, 2010, *op. cit.*, p. 48.

¹¹ *Ibid.*, p. 217-218.

¹² *Ibid.*, p. 209.

analyses : si le chercheur éclectique ne suit pas un cadre d'analyse prédéfini et reconnu comme scientifique, comment assurer la crédibilité de ses recherches ? La recherche éclectique ne devrait pas être jugée selon les critères d'une quelconque école de pensée, mais plutôt en considération de critères épistémologiques généraux. Pour être scientifique, une étude devrait être fondée sur des preuves, falsifiables et généralisables¹³. Il demeure que la recherche éclectique est plus sujette que la recherche paradigmatique aux accusations de relativisme et de pseudoscience puisqu'elle ne suit pas de cadre d'analyse partagé par une communauté scientifique ou de conventions établies et acceptées par la communauté.

Il serait trop simple de la comprendre si tous les acteurs agissaient de la même manière. Un des facteurs qui occasionne la différence des comportements en politique internationale, c'est la différence des perceptions. Le constructionniste Bill McSweeney¹⁴ soutient que nous choisissons ce qui constitue un problème de sécurité comme nous choisissons les intérêts et les identités qui les accompagnent¹⁵. Comme McSweeney, les spécialistes des relations internationale, quelle que soit leur école de pensée, sont généralement en accord avec l'idée que le comportement des acteurs politiques dépend de leur perception ; l'objet de la perception varie selon la conception du monde, mais il demeure primordial. Au-delà de la perception, McSweeney soutient la notion de choix : la perception de la menace est un choix en fonction de nos critères et nous choisissons également l'identité et les intérêts que nous défendons contre ces menaces. Les acteurs politiques répondent aux pressions sociales¹⁶, chacun à sa propre manière en fonction de ses choix et de ses capacités. Par conséquent, une conception du monde ne peut pas servir à expliquer le comportement d'un acteur qui réfléchit en fonction d'une autre conception du monde.

Les écoles de pensée constituent une nuisance à contourner parce qu'elles omettent des facettes de la réalité en fonction d'une idéologie. C'est dans ce contexte que l'éclectisme analytique devient intéressant : cette stratégie de recherche permet d'outrepasser la compartimentalisation entre les programmes de recherche¹⁷. L'éclectisme analytique exige de

¹³ *Ibid.*, p. 215-216.

¹⁴ Bill McSweeney préfère le terme « constructionniste » parce qu'il désire distinguer son approche des théories constructivistes en Relations internationales.

¹⁵ Bill McSweeney, 1999. *Security, Identity and Interests. A Sociology of International Relations*. Cambridge : Cambridge University Press, p. 12.

¹⁶ *Ibid.*, p. 11.

¹⁷ Sil et Katzenstein, 2010, *op. cit.*, p. 34-35.

porter plus d'efforts à l'élaboration de recommandations ou à la recherche qui peuvent servir à la pratique politique qu'à l'élaboration théorique. Il faudrait être plus pragmatique en abandonnant la rigidité épistémique des programmes de recherche en faveur d'une plus grande attention aux problèmes concrets¹⁸. Une telle approche doit demeurer exempte de présupposés afin de concentrer tous les efforts sur les complexités de la réalité et sur l'utilité pratique des théories en relation aux problèmes concrets du vrai monde¹⁹.

L'éclectisme a le potentiel de réveiller les chercheurs qui sont coincés dans un rêve où tout gravite autour de leur conception du monde. En ouvrant la porte aux autres conceptions du monde, nous avons la chance de voir un champ plus large de la réalité. C'est ce grand panorama qu'il faut tenter de voir si nous désirons comprendre la complexité de la politique internationale. Cependant, l'éclectisme analytique de Sil et de ses camarades ouvre la porte sans laisser de moyen de la refermer. Cette stratégie de recherche ne fixe pas de critères d'acceptabilité des hypothèses. Pour cette raison, certains critiques l'ont blâmée pour sa mollesse et son relativisme. Il faut encadrer l'interprétation afin d'éviter l'arbitraire.

Cornut a tenté de pallier à cette mollesse, mais de façon insuffisante. Afin de satisfaire tout le monde et de fonder une voie impossible à critiquer, Cornut essaie de trouver une voie intermédiaire entre tous les courants possibles. Cette manière de procéder occasionne un problème. En abandonnant la logique binaire et en proposant d'utiliser une approche qui navigue entre les positions antagoniques, il défriche une voie épistémologique très large. On peut se promener, à notre guise, dans cette voie large en adoptant la position de notre choix. Tout le monde le fait déjà dans une certaine mesure, mais on risque de stimuler le fractionnement de la logique binaire en une infinité de discours intermédiaires qui rendent le dialogue encore plus confus. Le fait d'ignorer la logique binaire n'est pas suffisant afin de régler ce problème ; ce n'est pas parce qu'on ignore une chose qu'elle arrête d'exister. Bien que la stratégie de Cornut ne suffise pas à régler ledit problème, il y a malgré tout une manière de s'en tirer sans restituer la logique binaire : il faut trouver le moyen de combiner chaque dualité afin que les extrêmes deviennent compatibles. Dans ce cas, il faut élaborer une dialectique qui explique que le cas est vrai. Ceci s'applique également au cas des présupposés. Nous en discuterons davantage vers la fin de ce chapitre.

¹⁸ *Ibid.*, p. 2.

¹⁹ *Ibid.*, p. 9.

Le plus grand défaut logique de la thèse de Cornut découle de son utilisation de l'érotétique et de la croyance que les traditions de recherche sont des perspectives complémentaires qui répondent à des questions différentes. Les traditions de recherche en Relations internationales répondent souvent de manière contradictoire à certaines questions fondamentales. À cet égard, les grilles pour l'évaluation comparative des théories présentées à la fin du manuel de théories des relations internationales dirigé par Alex Macleod et Dan O'Meara²⁰ sont particulièrement révélatrices : elles permettent de comprendre comment les théories s'opposent en résumant leurs positions au sujet de questions fondamentales. Le problème de l'incompatibilité théorique, ce n'est pas comment on pose les questions : c'est le fond de ces théories. Le fond de ces théories, c'est l'ensemble des présupposés sur lesquelles elles se fondent. Sans stratégie logique pour régler le problème des présupposés, l'éclectisme est incompetent pour régler le problème de l'incompatibilité théorique.

6.3 Pragmatisme et agnosticisme

Le scepticisme a longtemps été considéré comme un moyen d'éviter les présupposés. Le scepticisme a toutefois entraîné son lot de défauts, dont la reproduction du système qu'il évite : si on considère faux quelque chose qui n'est pas certainement vrai, alors nous commettons la faute de présupposer que c'est faux. La meilleure approche, dans ce cas, c'est l'agnosticisme : on ne prétend pas qu'une chose est vraie ou fausse lorsqu'on n'est pas certain que ladite chose est vraie ou fausse. À défaut d'avoir des preuves suffisantes de la vérisimilitude de notre hypothèse, il serait préférable de suspendre le jugement. Selon certains pragmatistes, la méthode pragmatique serait caractérisée par un type d'agnosticisme scientifique, par le rejet des dogmes. Cet agnosticisme peut servir à prévenir la balkanisation de la communauté scientifique et à éviter des mauvaises interprétations de la réalité à cause de perspectives trop étroites²¹. La méthode pragmatique de recherche scientifique serait également contre toute forme d'absolutisme épistémologique. L'absolutisme épistémologique serait, en fait, une des principales causes de la fragmentation paradigmatique : chacun croit

²⁰ Dan O'Meara, « Grilles pour l'évaluation comparative des théories des relations internationales », dans Alex Macleod et Dan O'Meara (dir.), 2007, *Théories des relations internationales. Contestations et résistances*, 2e édition, Outremont : Athéna éditions, p. 539-579.

²¹ Sil, Rudra, 2000, « Against Epistemological Absolutism: Toward a "Pragmatic" Center? », dans Rudra Sil et Eileen M. Doherty (dir.), *Beyond Boundaries? Disciplines, Paradigms, and Theoretical Integration in International Studies*, Albany : State University of New York Press, p. 166.

avoir la bonne réponse et la bonne épistémologie et, à cause de cela, chacun rejette ceux qui pensent différemment. La méthode pragmatique est un terrain intermédiaire où peuvent coexister une multitude d'interprétations à condition qu'elles soient cohérentes et acceptables afin d'éviter le relativisme²². C'est en évitant l'absolutisme et le dogmatisme que nous pourrions éviter les impasses, selon plusieurs pragmatistes en Relations internationales.

Si le pragmatisme était vraiment caractérisé par l'agnosticisme et l'opposition à l'absolutisme épistémologique comme on le prétend, nous pourrions effectivement éviter le dialogue de sourds entre les écoles de pensée concurrentes. Malheureusement, ce n'est pas le cas. D'une part, la théorie pragmatique de la vérité depuis James n'est pas agnostique, elle est dogmatique, comme nous en avons amplement discuté déjà. D'autre part, l'opposition à l'absolutisme épistémologique ne doit pas aboutir au rejet de l'idée qu'une perspective puisse être meilleure que d'autres, sinon on accepte que n'importe quelle perspective est bonne. S'il advenait une telle dérive, nous risquons d'assister à l'avènement du relativisme et du non-sens. Le pragmatisme n'est donc pas fondamentalement agnostique, mais il pourrait l'être. Il faut seulement faire attention d'éviter le dogmatisme et le relativisme.

6.4 Pragmatisme et paradigme : des notions antagoniques ?

Jérémie Cornut, comme tant d'autres pragmatistes, croit que la recherche pragmatique est antagonique à la recherche paradigmatique²³. Selon lui, il faut accorder un haut degré de liberté aux chercheurs afin qu'ils adoptent un cadre théorique et méthodologique satisfaisant pour étudier chaque cas. Cette idée découle de la croyance que la recherche paradigmatique stimule les conflits à cause des tentatives d'imposer un programme de recherche ou une conception du monde à toute la communauté ; autrement dit, la résistance à la domination

²² *Ibid.*, p. 145-146.

²³ Cornut pourrait répondre qu'il dit le contraire à la page 275 de sa thèse :

Cependant, pragmatisme et paradigmatisme ne sont pas seulement opposés. Par exemple, Sil et Katzenstein insistent sur la relation de complémentarité qui existe entre l'éclectisme et les différentes théories existantes. Puisqu'il s'agit de se servir des analyses menées au sein de différentes écoles de pensée pour analyser éclectiquement un phénomène complexe, ils n'opposent pas les deux, mais au contraire, ils considèrent que l'un dépend des autres (Sil & Katzenstein, 2005, p. 9). Pour mener à bien une analyse éclectique, il faut par exemple regarder comment libéraux, réalistes et constructivistes abordent le phénomène à l'étude.

Or, son utilisation du terme « paradigme » est synonyme au concept de « tradition de recherche ». Cornut croit qu'on peut combiner les traditions de recherche grâce à une stratégie éclectique, mais il s'oppose à l'idée que le pragmatisme puisse imposer un programme de recherche contraignant. Notre argument n'est donc pas incohérent ; le problème, c'est la conceptualisation de Cornut.

serait le principal facteur de conflit. Dans cette optique, c'est grâce à la liberté et au laissez-faire théorique que nous éviterions les conflits épistémologiques. Il affirme, d'ailleurs, que « En quittant l'« absolutisme épistémologique », on laisse la place à une pluralité d'épistémologies compatibles entre elles.²⁴ » Cette idée est belle, charmante et distrayante, mais illogique et dangereuse. Sur quel fondement logique s'appuie la compatibilité des cadres épistémologiques contraires ? L'épistémologie n'est pas aussi simple et le fait de croire que tout peut être compatible si on n'y porte pas attention relève soit de la pensée magique, soit de l'insouciance. Si on nie les incompatibilités épistémologiques, elles existent tout de même. Si des incompatibilités épistémologiques existent et qu'on les ignore, nous avons alors des problèmes de logique dont nous préférons demeurer inconscients. Ce n'est pas en ignorant les problèmes de logique que nous améliorerons notre science : c'est en les corrigeant. Le pluralisme « libertarien » de Cornut, si on peut le qualifier ainsi, est dangereux parce qu'il accorde trop de liberté et qu'il ouvre la porte à une multitude d'interprétations contradictoires et de problèmes de logique sans nous laisser de recours pour les éliminer.

Certains considèrent le pluralisme comme une orientation théorique générale au même titre que le réalisme, le marxisme, le constructivisme et tant d'autres approches. De telles orientations théoriques soutiendraient des ensembles d'axiomes, d'hypothèses et des tâches de recherche qui offrent une interprétation cohérente. Ce sont ces ensembles qui forment des programmes de recherche spécifiques²⁵. Toutefois, peut-on aller aussi loin que de prétendre que le pluralisme est réellement une orientation théorique générale ? Après tout, le pluralisme est supposé offrir une interprétation libérée de toute contrainte théorique, paradigmatique ou, autrement dit, libéré de toute orientation théorique contraignante. Si le pluralisme se dirige vers un nouvel ensemble d'hypothèses et un nouveau programme de recherche spécifique, en abandonnant la singularité des orientations théoriques habituelles en faveur d'une pluralité théorique, il ne remplit pas sa mission. D'autre part, il y a un problème logique important qui rend difficile la combinaison du pluralisme et du pragmatisme : l'idéal du pragmatisme, c'est la vérité consensuelle, tandis que le pluralisme proposé par les prétendus pragmatisme rejette le paradigmatisme, qui se rattache à la recherche de consensus. Si la défense de la pluralité des interprétations s'oppose à la recherche de la vérité consensuelle, alors le pluralisme est logiquement contraire au pragmatisme. Ainsi, contrairement à ce que suggèrent les prétendus

²⁴ Cornut, 2012, *op. cit.*, p. 123-124.

²⁵ Katzenstein, Keohane et Krasner, 1999, *op. cit.*, p. 6-7.

pragmatistes en Relations internationales, le pragmatisme serait un programme de recherche qui tend vers le paradigmatisme.

Le fait que le pragmatisme soit un programme de recherche n'est pas un tort, c'est un atout. Si le pragmatisme propose une interprétation plus compétente et utile que les autres traditions de recherche, grâce à son ensemble d'hypothèses, c'est parfait. Il s'agirait, toutefois, d'une tradition de recherche parmi les autres. Il y a donc un dilemme important auquel les pragmatistes doivent faire face. La première possibilité, c'est qu'ils abandonnent la prétention pluraliste et qu'ils créent consciemment une nouvelle tradition de recherche qui serait fondée sur la notion de savoir pratique. Dans ce cas, le pragmatisme remplirait sa mission d'offrir une interprétation utile du monde, qu'elle soit réellement vraie ou non, mais il s'insérerait dans les débats métathéoriques comme une position qui s'oppose aux autres. Afin de remplir la mission d'éliminer les débats métathéoriques moins pertinents, les pragmatistes pourraient les rejeter ; dans ce cas, il ne s'agirait pas de l'approche la plus ouverte et conciliante, mais plutôt de la plus fermée et obstinée. La deuxième possibilité, c'est de défendre une position pluraliste et d'adopter un *free-for-all* théorique qui engendrerait une gamme d'interprétations relativistes et mutuellement contradictoires. Dans ce cas, on abandonnerait les buts initiaux du pragmatisme et on risque d'engendrer une multitude de débats peu pertinents parce qu'il n'y aurait aucun guide pour diriger l'interprétation. Un pragmatisme pluraliste est illogique, il faut pencher d'un côté ou de l'autre. Le pragmatisme, en tant qu'orientation théorique, se trouve devant une impasse logique. Pour l'instant, les pragmatistes en Relations internationales proposent un pluralisme pragmatique, mais il est malheureusement illogique.

Afin de comprendre vers quoi se dirige le pragmatisme, il serait pertinent d'observer le constructivisme de Wendt. Semblable à Cornut, Wendt représente un bon exemple de théoricien qui a tenté d'établir un terrain intermédiaire. Il a tenté de rallier explication et compréhension²⁶, interprétations causales et constitutives²⁷, positivisme et postpositivisme. Comme les pragmatistes classiques, il croit que nous devrions abandonner les questions métathéoriques de deuxième ordre, comme la méthodologie, afin de concentrer notre attention vers les questions métathéoriques de premier ordre, comme celle qui a animé le débat entre les réalistes et les utopistes. Selon lui, nous devrions abandonner les caricatures

²⁶ Alexander Wendt, 1999a, « On Constitution and Causation in International Relations », dans Tim Dunne, Michael Cox et Ken Both (dir.), *The Eighty Years' Crisis: International Relations 1919-1999*, Cambridge : Cambridge University Press, p. 101-102.

²⁷ *Ibid.*, p. 104-108.

épistémologiques en faveur d'une reconnaissance mutuelle des contributions d'autrui. C'est en adoptant un terrain intermédiaire, non caricatural, que nous serions le mieux en mesure de passer au-delà des débats qui nous ralentissent et qui nous divisent²⁸. Wendt nous a donc déjà proposé un programme de recherche spécifique qui se rapproche de la conception pragmatique. Comme les stratégies de recherche pragmatiques que nous avons étudiées, le constructivisme est ouvert aux théories d'horizons différents, à un certain degré ; le degré d'ouverture demeure juste assez restreint pour éviter le relativisme. Comme les programmes de recherche pragmatiques, le constructivisme offre un modèle qui suggère d'occuper un terrain intermédiaire entre des positions plus extrêmes. Enfin, comme le pragmatisme, le constructivisme est basé sur l'idée que la vérité réelle n'est pas appréhendable et que des interprétations vraisemblables sont notre meilleure alternative. En fait, le constructivisme illustre un exemple de ce que risquent de devenir plusieurs des stratégies de recherche pragmatiques que nous avons étudiées : des programmes de recherche spécifiques qui soutiennent des conceptions du monde et qui s'opposeraient dans un futur dialogue de sourds.

D'ailleurs, plusieurs constructivistes tendent aujourd'hui vers le pragmatisme. Comme Onuf et ses camarades, ils recherchent le terrain intermédiaire, la « terre promise » qu'ils ont poursuivie et qui leur a échappé. Le constructivisme n'est plus l'approche qui présente l'ouverture d'esprit d'autrefois et qui sert à apaiser les tensions entre les écoles de pensée divergentes : au mieux, il est devenu une nouvelle tradition de recherche qui poursuit un dogmatisme qui lui est propre ; au pire, il a accouché d'une multitude de tendances divergentes (constructionnisme, constructivisme conventionnel, constructivisme critique, constructivisme postmoderne, etc.) qui s'opposent. En quelque sorte, le projet pragmatiste d'aujourd'hui est une reprise du projet constructiviste d'autrefois.

Malgré tout, il ne faut pas être trop sévère envers le pragmatisme. Il s'agit d'un pas dans la bonne direction. Le pragmatisme peut générer des approches qui tenteront d'accéder, à leur tour, au statut de paradigme. Ceci n'est pas mal en soi, contrairement à ce que certains pragmatistes croient, étant donné qu'un paradigme permet d'atteindre un consensus. Ce qui est moins souhaitable, c'est si ces approches défendent un nouveau dogmatisme, ou si elle reproduisent le système de concurrence égocentrique qu'elles devraient éliminer. Quoi qu'il en soit, si le pragmatisme continue sur cette voie, il risque de s'insérer bientôt dans le débat paradigmatique que les pragmatistes abhorrent généralement.

²⁸ *Ibid.*, p. 115-117.

6.5 Logique et pluralité des rationalités

Résumons un peu. Un des problèmes de fond de l'incompatibilité théorique en Relations internationales, c'est l'opposition des présupposés. Un des problèmes de fond de la méthode pluraliste pragmatique, c'est qu'elle ne permet pas de filtrer objectivement ces présupposés et que, par conséquent, elle peut occasionner des problèmes logiques et le relativisme. Il faut trouver une manière de passer au-delà du dogmatisme, de la logique binaire et du relativisme.

Les opposés de la logique binaire et les présupposés ne sont pas toujours vrais, mais ils le sont parfois. Par exemple, du côté de la logique binaire, il est difficile d'être à la fois vrai et faux. Du côté des présupposés, deux présupposés contradictoires peuvent difficilement être tous les deux vrais en même temps. Or, tout présupposé doit avoir un fondement raisonnable pour qu'on y croie. Dans ce cas, la plupart des présupposés en Relations internationales sont sans doute vrais une partie du temps. Il suffit, dans ce cas, de découvrir quand ils sont vrais.

Prenons un moment pour illustrer un des jeux les plus simples de la logique, les tables de vérité. Une table de vérité sert à vérifier la logique d'une proposition. Lorsqu'on suggère que $p \wedge q \supset r$ (si p et q , alors r), il faut que les prémisses p et q soient toutes les deux vraies pour que la proposition r soit vraie. Autrement, si on suggère que $\neg p \rightarrow r$ (si non p , alors r), il faut que p soit faux pour que r soit vrai. On pourrait continuer en décrivant tous les exemples possibles, mais nous devrions continuer bien longtemps après notre mort. L'important, c'est de retenir qu'il faut découvrir quand les prémisses d'une théorie sont vraies plutôt que de supposer qu'elles le sont toujours. Lorsque les prémisses sont vraies, la théorie est logique et vraisemblable. Par exemple, si une théorie est fondée sur le présupposé que le but premier des acteurs politiques est d'acquérir plus de puissance militaire, alors cette théorie sera vraisemblable si et seulement si le présupposé est vrai. Ainsi, lorsqu'un acteur politique ne cherche pas à acquérir plus de puissance militaire, la théorie est inapplicable, sinon l'interprétation serait illogique. Si une théorie présuppose que les acteurs politiques adoptent une rationalité particulière, alors cette théorie sera vraisemblable si et seulement si les acteurs politiques adoptent effectivement la rationalité présupposée.

En Relations internationales, la plupart des théories se fondent sur une rationalité présupposée. Les spécialistes débattent de la rationalité réelle des acteurs, ce qui est au fond de l'incompatibilité théorique. Or, si un spécialiste défend une rationalité en particulier, c'est

probablement parce que cette rationalité lui semble naturelle. Étant donné que les spécialistes ont des rationalités différentes, pourquoi prétendent-ils tous que les acteurs politiques ont tous une rationalité qui s'apparente à celle qu'ils défendent ? Ce sont des spécialistes qui conseillent les acteurs politiques, donc il va de soi que les acteurs politiques ont des rationalités différentes. Dans ce cas, il faut tenter d'élucider la rationalité de chaque acteur politique afin de mieux comprendre son comportement, au lieu de supposer à l'aveuglette.

De plus, ce qui est naturel pour un individu n'est pas nécessairement naturel pour tous les individus. Le naturel n'est pas nécessairement le réel, non plus. Dans ce cas, au lieu d'affirmer que ce qui nous semble naturel est vrai, il est préférable de suspendre le jugement et d'évaluer si chaque présupposé est vrai ou faux dans chaque cas. C'est en encadrant le pluralisme pragmatique par la logique que nous serons en mesure d'éviter l'arbitraire et d'obtenir une meilleure compréhension de la réalité politique. Nous ne pouvons pas nécessairement connaître la vérité réelle, mais la logique devrait nous permettre de déterminer quelles hypothèses sont les plus vraisemblables.

6.6 Conclusion

La méthode pragmatique d'étude de la politique internationale est caractérisée par le pluralisme, le rejet de l'absolutisme épistémologique et le désir de mettre fin aux débats métathéoriques afin de stimuler un dialogue constructif entre les chercheurs. Or, les stratégies de recherche et les fondements épistémologiques qui constituent cette méthode varient grandement d'un chercheur à un autre, ce qui amène une multitude de discours contradictoires plutôt qu'unifiés. Le pragmatisme tend à corriger le problème du dialogue de sourds en Relations internationales en rejetant la suprématie d'une quelconque conception du monde, en prônant le pluralisme théorique et en encourageant les échanges entre les écoles de pensée concurrentes. Toutefois, certains problèmes épistémologiques du pragmatisme créent plus de problèmes encore, comme la théorie pragmatique de la vérité, la question du dogmatisme et le rejet de l'absolutisme épistémologique. Plutôt que d'éliminer les débats métathéoriques, ces faiblesses peuvent en créer d'autres, à profusion. Les problèmes de cette méthode sont impardonnables étant donné qu'ils vont à contresens des objectifs fondamentaux du pragmatisme.

Les objectifs du pragmatisme sont louables mais difficilement applicables à la recherche en fonction de la méthode pragmatique contemporaine. Il faut donc poursuivre ces objectifs à partir d'une autre méthode qui éviterait simultanément les défauts du pragmatisme et ceux des programmes de recherche axiomatiques. Si on accepte la flexibilité de la notion de pragmatisme, les traditions de recherche en Relations internationales sont déjà des approches pragmatiques, d'une certaine manière. Après tout, chacune offre un schéma cohérent du monde. Chacune est vraisemblable et semble correspondre à la réalité, dans une certaine mesure. Chacune sert à interpréter la réalité de manière pratique, à travers des théories qui simplifient la complexité par l'abstraction. De plus, chacune vise à outrepasser les débats métathéoriques en imposant sa propre vision. Chacune s'ouvre aux autres théories à certains degrés, ce qui souligne une part de pluralisme : pour s'adapter, les néoréalistes et les néolibéraux demeurent ouverts mutuellement, les constructivistes tentent d'intégrer les théories des autres conceptions du monde, la sociologie politique et l'économie politique visent à intégrer plus d'acteurs et d'intérêts afin d'élargir les champs, etc. Ainsi, les formes de pragmatisme proposées par Cornut, Kratochwil, Sil et leurs camarades ne sont pas plus réconciliatrices que les autres. Au mieux, il s'agit de nouveaux programmes de recherche ou de nouvelles conceptions du monde qui viennent s'opposer aux autres et étirer le débat. Au pire, il s'agit de nouvelles formes de recherche moins structurées et plus anarchique qui risquent d'atomiser le discours scientifique bien au-delà de l'état actuel.

Il faut noter que la méthode défendue par la majorité de ceux qui se décrivent comme des pragmatistes en Relations internationales n'est pas la seule méthode pragmatique possible. Toutes les stratégies de recherche que nous avons étudiées tendent vers l'éclectisme, qui n'est pas nécessairement pragmatique mais qui peut l'être si on adopte la maxime pragmatique et la théorie pragmatique de la vérité. Un chercheur pluraliste ou éclectique qui adopte pas ces idées n'est pas un pragmatiste. En revanche, le réalisme classique en Relations internationales est un excellent exemple de pragmatisme qui ne suit pas la méthode éclectique étudiée ici. Le réalisme classique des RI, celui de Morgenthau comme celui de Machiavel, consiste à étudier la politique avec un esprit pratique, afin de comprendre le comportement qu'il est préférable d'adopter en fonction des contraintes réelles plutôt que des idéaux. C'est une approche qui vise à étudier la politique avec une perspective pratique et qui ne prétend pas qu'on peut connaître la vérité réelle, comme le réalisme direct en philosophie. Le réalisme s'inscrit ainsi dans la lignée du pragmatisme : on considère l'ensemble des faits comme la réalité de l'objet et on vise à obtenir un savoir pratique. On ne peut pas dire la même chose du néoréalisme,

qui a intégré le positivisme et l'empirisme dans la méthode. D'une certaine manière, le réalisme classique des RI est un pragmatisme plus pur que l'éclectisme proposé par les prétendus pragmatistes de nos jours, puisqu'il visait à obtenir une vérité pratique, en fonction d'une éthique et d'un mode d'interprétation clairs, plutôt que d'ouvrir le champ à une multitude d'interprétations potentiellement contradictoires. Autrement dit, le terme « pluralisme » serait plus approprié que le terme « pragmatisme » pour qualifier la méthode que nous avons étudiée.

Qu'on l'appelle pragmatisme ou pluralisme, cette méthode souffre d'un problème majeur : elle permet d'interpréter la réalité n'importe comment puisqu'elle n'offre pas de guide théorique et qu'elle accepte toute interprétation comme une vérité partielle. Afin d'être cohérent, le pluralisme doit être restreint par la logique ainsi que par un cadre théorique large qui guide l'interprétation tout en annexant les théories valables. La méthode pluraliste étudiée ici n'est pas rigoureuse sur le plan de la logique et elle ne propose pas de guide, donc elle est une nuisance. Toutefois, il ne faut pas rejeter complètement le pragmatisme, car il s'agit d'un pas dans la bonne direction. Le problème, c'est la méthode proposée.

CHAPITRE 7

AUTOCRITIQUE

Ce chapitre vise à répondre à quatre questions. Quelle est la pertinence de cette recherche ? Pourquoi accorder tant d'importance aux concepts ? Pourquoi a-t-on choisi de discuter de certains théoriciens et d'en négliger d'autres ? Si on rejette la méthode pragmatique, pourquoi n'a-t-on pas proposé de méthode alternative ? Le but, ici, c'est de produire une autocritique.

7.1 De la pertinence de cette recherche

On aurait raison de se demander à quoi sert un tel essai. C'est abstrait. Pour que la politique internationale soit plus cohérente, les acteurs politiques et leurs conseillers ont besoin d'une approche plus cohérente. Pour avoir une approche plus cohérente, il faut des théories plus logiques et qui ne se contredisent pas entre elles. Voilà pourquoi il était pertinent d'étudier le pragmatisme, puisque plusieurs le présentent comme une solution audit problème d'« incommensurabilité paradigmatique » qui nuit à la cohérence et à la crédibilité de notre discipline. Autrement dit, afin de rendre la politique internationale plus cohérente, il faut régler les problèmes métathéoriques et logiques de la discipline des Relations internationales.

Nous avons caricaturé certaines idées, mais la caricature demeure souvent la meilleure manière de comprendre. En réduisant une chose complexe à une caricature simple, nous sommes mieux outillés pour comprendre les effets de cette chose. C'est donc par la caricature et la réduction eidétique que nous avons pu rendre cette recherche plus simple et pertinente.

7.2 De l'importance des concepts

Nous avons déjà discuté longuement de ce sujet, mais nous allons y revenir brièvement ici. Si nous avons porté tant d'attention à la définition de plusieurs concepts, c'est parce qu'il est important de les connaître et de ne pas les déformer afin de faciliter la communication et d'éviter de créer des problèmes de logique.

De plus, si nous utilisons incorrectement les concepts, nous négligeons les prémisses qui fondent leur validité logique. Posons un concept ou une proposition p qui a besoin que des conditions q et r soient vraies pour être valide ; si un individu décide arbitrairement de réduire le concept ou la proposition p à une seule des conditions, alors il risque de l'utiliser lorsque p est logiquement invalide.

Le plus grand problème conceptuel dont nous avons discuté réside dans l'utilisation des concepts d'incommensurabilité et de paradigme : parce qu'on considérait qu'il y a un problème d'incommensurabilité paradigmatique en Relations internationales, il était normal de suggérer qu'on doit stimuler le dialogue inter-théorique. Or, il n'y a pas d'incommensurabilité paradigmatique dans cette discipline, mais il y a des incompatibilités logiques entre les présupposés des théories, d'où une différence de prescription : il faut trouver un moyen d'éliminer ces incompatibilités logiques.

Dans ce cas, la solution proposée par les prétendus pragmatistes en Relations internationales peut devenir une nuisance plutôt qu'une solution. Il ne faudrait pas encourager la multiplication des discours contradictoires et négliger les contradictions épistémologiques ; au contraire, il faudrait tenter de converger vers l'interprétation la plus probable en rejetant les présupposés et en vérifiant les conditions de validité des interprétations. Nous ne pouvons peut-être pas connaître la vérité, mais nous pouvons rechercher, ensemble, l'interprétation la plus probable. Il n'est peut-être pas possible de produire des études purement objective et de maintenir un esprit neutre ; il n'est peut-être même pas possible de relever des faits sans que notre perception soit biaisée par notre subjectivité. Quoi qu'il en soit, nous pouvons essayer de découvrir, humblement, l'interprétation la plus proche de la réalité sans prétendre qu'une théorie est « meilleure » que les autres. Il faudrait utiliser les théories lorsqu'elles sont logiquement applicables. La rigueur des concepts doit nous aider à accomplir cette tâche.

Voilà pourquoi nous avons accordé tant d'importance aux concepts.

7.3 Du choix des théoriciens

Nous aurions pu étudier longuement chacune des propositions abordées, mais tel n'était pas notre intérêt. Cela aurait nécessité la rédaction d'une longue bibliographie commentée, qui aurait perdu l'intérêt du lecteur le plus passionné. Le but, c'était de relever l'essentiel.

Jérémie Cornut, en particulier, pourrait s'exclamer qu'il s'agit d'une injustice, étant donné que nous n'avons pas abordé les détails de son appropriation des idées de Putnam, de la logique érotétique et de la notion de texte explicatif idéal. C'est par ces idées qu'il vise à répondre aux accusations faites ici à l'encontre du pragmatisme. Le principal problème avec sa thèse, c'est qu'il déforme plusieurs idées (entre autres, il confond le réalisme « interne » et le réalisme « pragmatique » de Putnam, il confond la réfutation de la notion d'Œil de Dieu avec le réalisme « pragmatique », il n'utilise pas rigoureusement plusieurs concepts, etc.), ce qui crée plusieurs problèmes de logique dans son argumentation. De plus, il manipule habilement les propos de plusieurs auteurs afin de leur faire dire ce qu'ils ne disent pas, qu'il le fasse consciemment ou non. Au lieu de passer une centaine de pages à commenter sa thèse, il était plus pertinent d'ignorer ces problèmes et de retenir ce qui ne cause pas problème ou ce qui est commun entre sa thèse et celles d'autres pragmatistes.

Sil, Katzenstein, Kratochwil et tous les autres pourraient également juger qu'on a oublié de mentionner certains éléments de leur pensée, mais c'était inévitable : nous avons tenté de survoler l'essentiel des propos les plus pertinents pour notre discussion. Cette sélection est inévitablement subjective, mais innocente.

D'ailleurs, nous n'avons pas abordé longuement les propos de Putnam pour trois raisons. Premièrement, peu de pragmatistes en Relations internationales s'y réfèrent. Puisque notre intérêt était d'évaluer l'utilité méthode pragmatique pour régler les conflits métathéoriques, il était préférable de diriger toute l'attention vers les idées retenues par la majorité des pragmatistes en Relations internationales. Deuxièmement, la doctrine de Putnam a radicalement changé à plusieurs reprises à travers sa vie. Par exemple, il a défendu un réalisme métaphysique au début de sa carrière, il en est ensuite devenu un fervent adversaire en défendant un réalisme « interne », puis il est retourné à une sorte de réalisme métaphysique avec son réalisme « pragmatique ». Il a également fini par rejeter sa théorisation sur l'Œil de Dieu. Il est difficile de retenir sa pensée comme un tout cohérent et, puisqu'il a lui-même réfuté à un certain moment de sa vie la plupart des idées qu'il a défendues, il aurait été difficile d'intégrer ses idées ou ses critiques dans notre texte sans

danger qu'on nous réfute en disant qu'il a contredit ces propos. Troisièmement, Putnam a lui-même rejeté l'étiquette de pragmatiste à plusieurs reprises ; il aurait donc été étrange d'affirmer que le pragmatisme en Relations internationales peut s'appuyer sur sa doctrine. Pour ces raisons, il était préférable de le négliger.

Nous aurions pu discuter de Richard J. Bernstein, mais il n'amène rien de nouveau ou de pertinent à notre débat. Nous aurions pu discuter de Georges Sorel, mais sa critique marxiste du pragmatisme n'est pas pertinente en ce qui a trait à l'utilité de cette approche pour régler les conflits métathéoriques en Relations internationales. La liste peut s'allonger, mais il suffit de noter que nous avons retenu seulement les propos les plus pertinents. Il fallait simplifier.

C'est donc par souci de pertinence, de rythme et de concision que nous avons étudié certains auteurs tandis que d'autres sont demeurés dans l'ombre.

7.4 De la proposition alternative

Certaines pistes de réflexion ont été proposées, particulièrement en 6.5. Nous n'avons pas pris la peine de démontrer rigoureusement ces idées, ni de les mettre à l'épreuve. Le but, ici, ce n'était pas de corriger les problèmes du pragmatisme et des théories des relations internationales, mais plutôt d'évaluer la pertinence du pragmatisme dans notre discipline. Les nouvelles idées qui ont été présentées ici sont seulement des pistes de réflexion.

Par conséquent, toute cette affaire n'est pas terminée. Des chemins ont été défrichés, il faut maintenant s'y aventurer afin de trouver où ils mènent.

CONCLUSION

Nous sommes partis d'un problème fréquemment mentionné dans les réflexions sur les théories des relations internationales : celui de l'incommensurabilité paradigmatique. Ledit problème d'incommensurabilité se rapporte à une impasse théorique et un problème de dialogue à cause du fractionnement de la discipline en écoles de pensée.

L'objectif commun des deux premiers chapitres était de déterminer s'il y a un problème d'incommensurabilité paradigmatique en Relations internationales. Cette étape était importante afin d'élaborer un diagnostic ; c'est seulement si on comprend un problème que nous pouvons trouver comment le régler. Il fallait donc connaître le diagnostic pour juger si le pragmatisme peut servir de solution. Nous avons défini un paradigme comme la tradition de recherche dominante dans une communauté. Nous avons ensuite défini l'incommensurabilité comme la difficulté, voire l'impossibilité, de comparer des théories de paradigmes différents à cause d'une différence de culture. Puisqu'il n'y a plus de tradition dominante en Relations internationales, il n'y a pas de paradigme dans cette discipline, mais il y a une multitude de traditions de recherche. Puisque ces traditions de recherche servent à étudier des sujets communs, avec un vocabulaire similaire et une même culture académique, ils sont commensurables. Il n'y a donc pas de problème d'incommensurabilité paradigmatique. En revanche, parce que les théories se contredisent, il y a un problème d'incompatibilité théorique. Cette différence lexicale est importante afin de mieux comprendre comment régler le problème : l'incommensurabilité paradigmatique exigerait des efforts de dialogue et impliquerait que les théories sont probablement complémentaires, tandis que l'incompatibilité théorique exige un effort pour gérer les présupposés qui rendent les théories contradictoires.

Le troisième chapitre servait à expliquer ce qu'est le pragmatisme. Nous avons conclu que le pragmatisme est composé principalement de la maxime pragmatique, qui fonde l'attitude pragmatique, et de la théorie pragmatique de la vérité. La maxime pragmatique demande de

considérer l'ensemble des faits que nous observons au sujet d'une chose comme la réalité de cette chose. L'attitude pragmatique, par conséquent, amène à considérer comme vraies nos interprétations pratiques. Dans ce cas, il serait inutile de débattre éternellement sur le statut véridique de nos interprétations pratiques. La théorie pragmatique de la vérité, en ce sens, amène à considérer vraies les interprétations instrumentales qui sont vraisemblables aussi longtemps que ces interprétations sont cohérentes avec notre conception du monde.

La méthode pragmatique en Relations internationales s'appuie sur le pragmatisme philosophique. Toutefois, elle s'en distingue en prenant un tournant pluraliste. Tandis que l'abduction est la stratégie de recherche privilégiée par les pragmatistes classiques, les pragmatistes en Relations internationales ont plutôt tendance à utiliser ces stratégies de recherche pluralistes : la synthèse théorique, l'éclectisme analytique et la recherche orientée par les problèmes. Ces stratégies servent à obtenir une image plus complète de la réalité en utilisant les théories d'horizons différents comme si elles étaient complémentaires. Elles servent également à ouvrir le dialogue entre les écoles de pensée, puisqu'on croit qu'il y a un problème d'incommensurabilité en Relations internationales.

Le pragmatisme est inefficace afin de régler le problème initial pour plusieurs raisons. Rappelons seulement quelques-unes des plus importantes. Étant donné que le problème en est un d'incompatibilité théorique et non d'incommensurabilité paradigmatique, l'ouverture du dialogue n'est pas la meilleure solution, bien que ce soit un bon pas. Le pluralisme pragmatique proposé est toutefois caractérisé par un fétichisme de la liberté, qui peut mener vers l'arbitraire et le relativisme étant donné qu'on ne restreint pas suffisamment les critères d'acceptabilité des hypothèses. Dans ce cas, au lieu de réduire la compétition entre les conceptions du monde divergentes, nous risquons d'assister à une multiplication des conceptions du monde en fonction des présupposés de chaque chercheur. Cela ne règle pas le dialogue de sourds, ça l'augmente tout en occasionnant davantage de problèmes de logique. Le pluralisme pragmatique ne règle pas le problème d'incompatibilité théorique sans occasionner de problèmes de logique, il ne règle pas non plus le problème du fractionnement de la discipline en écoles de pensée et il n'élimine pas le dialogue de sourds. Afin qu'il puisse régler les problèmes métathéoriques qui fondent ces impasses, il faudrait l'encadrer par des règles logiques rigoureuses. Sinon, si nous acceptons la multiplication des problèmes de logique que le pragmatisme pluraliste actuel peut occasionner, la crédibilité de notre discipline se détériorera davantage.

Dario Battistella croit que, au cœur de la question de l'utilité de l'étude théorique des relations internationales, se trouve un abîme entre le monde académique et le monde politique¹. Le problème, c'est que les politiciens au cœur de l'action ne suivent pas nécessairement les analyses et les recommandations des grands théoriciens des Relations internationales. Pourquoi une telle situation a-t-elle lieu ? C'est sans doute à cause du manque de cohésion et des nombreuses erreurs théoriques des chercheurs académiques. N'ayant pas le temps, ni l'intérêt d'écouter les discours contradictoires du milieu académique, les décideurs pensent par eux-mêmes pour agir. Si la communauté académique en Relations internationales était plus unie, moins dogmatique et plus juste, elle aurait sans doute plus d'influence sur les décideurs. Or, si plusieurs passent leur vie à étudier des discours contradictoires et débattre d'un phénomène très précis dont ils ne seront jamais experts, il est peu attirant pour les politiciens qui doivent prendre des décisions rapides de perdre leur temps avec eux.

Afin de rendre notre discipline académique plus crédible, il faut agir pour régler ses torts. Est-il pertinent de débattre de métathéorie au lieu d'étudier un phénomène concret comme la « révolution arabe » ou les tensions politiques entre la Chine et le Japon ? Dans le cas présent, oui, car l'étude des phénomènes concrets dépend des théories. Si les théories sont trop hétérogènes et contradictoires, l'étude pratique ne fait qu'accentuer le problème en élargissant les discours contradictoires et en élaborant des discours sur la réalité qui sont possiblement illusoire. Ainsi, avant de penser, il faut apprendre à bien penser. Nous devons donc nous concentrer davantage sur la logique si nous désirons prouver que notre discipline est aussi rigoureuse et crédible que toutes les autres sciences.

¹ Battistella, 2006, *op. cit.*, p. 550.

BIBLIOGRAPHIE

ANGENOT, Marc, 2008, *Dialogues de sourds: traité de rhétorique antilogique*, Paris : Mille et une nuits, 462 p.

BAERT, Patrick, 2005 (2007), *Philosophy of the Social Sciences: Towards Pragmatism*, Cambridge : Polity Press, 212 p.

BATTISTELLA, Dario, 2006, *Théories des relations internationales*, 2e édition, Paris : Presses de Sciences Po, 602 p.

BAUER, Harry et Elisabetta BRIGHI, 2009a (2011), « Conclusions: On the Obstacles and Promises of Pragmatism in International Relations », dans Harry BAUER et Elisabetta BRIGHI (dir.), *Pragmatism in International Relations*, New York : Routledge, p. 163-164

_____, 2009b (2011), « Introducing Pragmatism to International Relations », dans Harry BAUER et Elisabetta BRIGHI (dir.), *Pragmatism in International Relations*, New York : Routledge, p. 1-8.

BLUHM, William T., 1982, « Introduction: A Call for Paradigm Synthesis », dans William T. BLUHM (dir.), *The Paradigm Problem in Political Science: Perspectives from Philosophy and from Practice*, Durham : Carolina Academic Press, p. 3-21.

BURCHILL, Scott et Andrew LINKLATER, 2005, « Introduction », dans BURCHILL, Scott, Andrew LINKLATER, et al., 2005, *Theories of International Relations*, 3e édition, New York : Palgrave Macmillan, p. 1-28.

CARR, Edward H., 1939 (1946), *The Twenty Years' Crisis, 1919-1939: An Introduction to the Study of International Relations*, 2e édition, New York : HarperCollins, 2e édition, 246 p.

CHERNOFF, Fred, 2007, *Theory and Metatheory in International Relations: Concepts and Contending Accounts*, New York : Palgrave Macmillan, 234 p.

COCHRAN, Molly, 1999, *Normative Theory in International Relations: A Pragmatic Approach*, Cambridge : Cambridge University Press, 320 p.

_____, 2002, « Deweyan Pragmatism and Post-Positivist Social Science in IR », *Millennium: Journal of International Studies*, vol. 31, n°3, p. 525-548.

CORNUT, Jérémie, 2012, *Le pragmatisme et l'analyse des phénomènes complexes dans la théorie des relations internationales. Le cas des excuses dans la diplomatie américaine*, thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal et École des hautes études en sciences sociales, 329 p.

CRANDALL, David P., 1990, « Peering at Paradigms Through the Prism of Practice Improvement », dans Egon G. GUBA, *The Paradigm Dialog*, Newbury Park : Sage Publications, p. 216-224.

DELEDALLE, Gérard, 1981, « English and French Versions of C.S. Peirce's "The Fixation of Belief" and "How to Make Our Ideas Clear" », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, vol. 17, n° 2, p. 141-142.

DEWEY, John, 1911 (2006), « Truth and Consequences », dans Susan HAACK (dir.), *Pragmatism, Old and New*, Amherst : Prometheus Books, p. 341-361.

_____, 1916 (2004), *Essays in Experimental Logic*, Mineola : Dover Publications, 302 p.

_____, 1927 (2008), « An Introductory Word by John Dewey », dans Sidney HOOK, *The Metaphysics of Pragmatism.*, New York : Cosimo, p. 1-5.

_____, 1929 (2006), « The Quest for Certainty: A Study of the Relation of Knowledge and Action », dans Susan HAACK (dir.), *Pragmatism, Old and New*, Amherst : Prometheus Books, p. 379-394.

DOGAN, Mattei, 1996, « The Hybridization of Social Science Knowledge », *Library Trends*, vol. 45, n° 2, p. 296-314.

DUNNE, Tim, Michael COX et Ken BOOTH, 1999, « Introduction: The Eighty Years' Crisis », dans DUNNE, Tim, Michael COX et Ken BOOTH (dir.), *The Eighty Years' Crisis: International Relations 1919-1999*, Cambridge : Cambridge University Press, p. xiii-xx.

FIRESTONE, William A., 1990, « Accomodation: Toward a Paradigm-Praxis Dialectic », dans Egon G. GUBA, *The Paradigm Dialog*, Newbury Park : Sage Publications, p. 105-124.

FRIEDRICHS, Jörg, 2009, « From Positivist Pretense to Pragmatic Practice: Varieties of Pragmatic Methodology in IR Scholarship », p. 645-648, dans Gunther HELLMANN (dir.), « Pragmatism and International Relations » (forum), *International Studies Review*, vol. 11, p. 638-662.

GOULD, Harry D. et Nicholas ONUF, 2009 (2011), « Pragmatic, Legal Realism et Constructivism », dans Harry BAUER et Elisabetta BRIGHI (dir.), *Pragmatism in International Relations*, New York : Routledge, p. 26-44.

GRAHAM, George J., 1982, « A Critical Overview: The Present Status of the Synthesis Question », p. 205-222, dans William T. BLUHM (dir.), *The Paradigm Problem in Political Science: Perspectives from Philosophy and from Practice*, Durham : Carolina Academic Press, 236 p.

GRIFFITHS, Martin, Terry O'CALLAGHAN et Steven C. ROACH, 2008, « Introduction. International relations: conceptual issues and challenges », chap. dans *International Relations: The Key Concepts*, 2e édition, New York : Routledge, p. vii-xiii.

GUBA, Egon G., 1990, « The Alternative Paradigm Dialog », dans Egon G. GUBA, *The Paradigm Dialog*, Newbury Park : Sage Publications, p. 17-27.

HAACK, Susan, 2009, *Evidence and Inquiry: A Pragmatist Reconstruction of Epistemology*, 2e édition, Amherst : Prometheus Books, p. 239.

HAAS, Peter M. et Ernst B. HAAS, 2009 (2011), « Pragmatic Constructivism and the Study of International Institutions », dans Harry BAUER et Elisabetta BRIGHI (dir.), *Pragmatism in International Relations*, New York : Routledge, p. 103-123.

HAWKINGS, Stephen, 2010, *The Grand Design*, New York : Bantam Books, p. 204 p.

HEMPEL, Carl G., 1966, *Philosophy of Natural Sciences*, Englewood Cliffs : Prentice-Hall, 118 p.

HINES, Samuel M. Jr., 1982, « Is Synthesis Philosophically Possible? The Paradigm Problem in the Philosophy of Social Science », dans William T. BLUHM, *The Paradigm Problem in Political Science: Perspectives from Philosophy and from Practice*, Durham : Carolina Academic Press, p. 25-63.

HIRSCHMAN, Albert O., 1970, « The Search for Paradigms as a Hindrance to Understanding », *World Politics*, vol. 22, n° 3, p. 329-343.

HOLLIS, Martin et Steve SMITH, 1991, *Explaining and Understanding International Relations*, Oxford : Clarendon Press, 234 p.

HOLSTI, Kal, 1999, « The Study of International Politics During the Cold War », dans DUNNE, Tim, Michael COX et Ken BOOTH (dir.), *The Eighty Years' Crisis: International Relations 1919-1999*, Cambridge : Cambridge University Press, p. 17-46.

HOOK, Sidney, 1927 (2008), *The Metaphysics of Pragmatism*, New York : Cosimo Classics, 150 p.

ISACOFF, Jonathan B., 2009 (2011), « Pragmatism, History and International Relations », dans Harry BAUER et Elisabetta BRIGHI (dir.), *Pragmatism in International Relations*, New York : Routledge, p. 65-81.

JACKSON, Patrick T., 2009, « Situated Creativity, or, the Cash Value of a Pragmatist Wager for IR », p. 656-659, dans Gunther HELLMANN (dir.), « Pragmatism and International Relations » (forum), *International Studies Review*, vol. 11, p. 638-662.

JACKSON, Patrick T. et Daniel H. NEXON, 2009, « Paradigmatic Faults in International-Relations Theory », *International Studies Quarterly*, vol. 53, n° 4, p. 907-930.

JAMES, William, 1896 (2006), « The Will to Believe », dans Susan HAACK (dir.), *Pragmatism, Old and New*, Amherst : Prometheus Books, p. 221-246.

_____, 1907 (2011), « Pragmatism: A New Name for Some Old Ways of Thinking »,

dans *Pragmatism & The Meaning of Truth*, Seaside : Watchmaker Publishing, p. 3-138.

_____, 1909 (2006) « The Meaning of Truth: A Sequel to 'Pragmatism' », dans *Pragmatism & The Meaning of Truth*, Seaside : Watchmaker Publishing, p. 139-277.

JOAS, Hans, 1993, *Pragmatism and Social Theory*, Chicago : University of Chicago Press, 274 p.

KATZENSTEIN, Peter J., Robert O. KEOHANE et Stephen D. KRASNER, 1999, « *International Organization and the Study of World Politics* », dans Peter J. KATZENSTEIN, Robert O. KEOHANE et Stephen D. KRASNER (dir.), *Exploration and Contestation in the Study of World Politics*, Massachusetts : MIT Press, p. 5-45.

KEENES, Ernie, 1988, « Paradigms of International Relations: Bringing Politics Back In », *International Journal*, vol. 44, n° 1, p. 41-67.

KRATOCHWIL, Friedrich, 2007, « Of False Promises and Good Bets: A Plea for a Pragmatic Approach to Theory Building (the Tartu Lecture) », *Journal of International Relations and Development*, vol. 10, p. 1-15.

KUHN, Thomas S., Thomas S., 1962 (1970), *The Structure of Scientific Revolutions*, 2e édition, Chicago : University of Chicago Press, 218 p.

_____, 1970, « Reflections on my Critics », dans Imre LAKATOS et Alan MUSGRAVE (dir.), *Criticism and the Growth of Knowledge*, New York : Cambridge University Press, p. 231-278.

KURKI, Milja, 2006, « Causes of a Divided Discipline: Rethinking the Concept of Cause in International Relations Theory », *Review of International Studies*, n°32, p. 189-216.

LAKATOS, Imre, 1970, « Falsification and the Methodology of Scientific Research Programmes », dans Imre LAKATOS et Alan MUSGRAVE (dir.), *Criticism and the Growth of Knowledge*, New York : Cambridge University Press, p. 91-196.

LAUDAN, Larry, 1977, *Progress and Its Problems: Toward a Theory of Scientific Growth*, Londres : University of California Press, 264 p.

MARTRES, Jean-Louis, 2003, « De la nécessité d'une théorie des relations internationales : l'illusion paradigmatique », *Annuaire Français de Relations Internationales*, vol. IV, p. 19-41.

MASTERMAN, Margaret, 1970, « The Nature of a Paradigm », dans Imre LAKATOS et Alan MUSGRAVE (dir.), *Criticism and the Growth of Knowledge*, New York : Cambridge University Press, p. 59-89.

MCREYNOLDS, Phillip, 2007, *The Putnam-Rorty Debate and the Pragmatist Revival*, vidéo-documentaire, consulté le 21 décembre 2012, < <http://www.youtube.com/watch?v=GlrEbfVjM> >, 9 min. 50 s.

MCSWEENEY, Bill, 1999. *Security, Identity and Interests. A Sociology of International Relations*. Cambridge : Cambridge University Press, 246 p.

MILL, John Stuart, 1871 (2007), *Utilitarianism*, Mineola : Dover Publications, 64 p.

MORII, Kazunari, 2011, *Japan's persistent engagement policy toward Myanmar in the post-Cold War era : a case of Japan's 'problem-driven pragmatism*, thèse de doctorat, University of Warwick, 312 p.

NEUMAN, Iver B., 2009 (2011), « Returning Practice to the Linguistic Turn: The Case of Diplomacy », dans Harry BAUER et Elisabetta BRIGHI (dir.), *Pragmatism in International Relations*, New York : Routledge, p. 82-99.

NICHOLSON, Michael, 1999, « Realism and Utopianism Revisited », dans Tim DUNNE, Michael COX et Ken BOOTH (dir.), *The Eighty Years' Crisis: International Relations 1919-1999*, Cambridge : Cambridge University Press, p. 65-82.

NOBLE, James B., 1982, « Social Structure and Paradigm Synthesis: Theoretical Commensurability and the Problem of Mannheim's Paradox », dans William T. BLUHM (dir.), *The Paradigm Problem in Political Science: Perspectives from Philosophy and from Practice*, Durham : Carolina Academic Press, p. 65-109.

O'MEARA, Dan, « Grilles pour l'évaluation comparative des théories des relations internationales », dans Alex MACLEOD et Dan O'MEARA (dir.), 2007, *Théories des relations internationales. Contestations et résistances*, 2e édition, Outremont : Athéna éditions, p. 539-579.

PEIRCE, Charles S., 1868 (2006), « Some Consequences of Four Incapacities », dans Susan HAACK (dir.), *Pragmatism, Old and New*, Amherst : Prometheus Books, p. 69-105.

_____, 1869 (2006), « On the Strengthened Liar », dans Susan HAACK (dir.), *Pragmatism, Old and New*, Amherst : Prometheus Books, p. 209-215.

_____, 1879, « LA LOGIQUE DE LA SCIENCE, DEUXIÈME PARTIE : Comment rendre nos idées claires », *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, tome 7, p. 39-57.

_____, 1905 (1997), *Pragmatism as a Principle and Method of Right Thinking: The 1905 Harvard Lectures on Pragmatism*, Albany : State University of New York Press, 314 p.

POPPER, Karl, 1970, « Normal Science and its Dangers », dans Imre LAKATOS et Alan MUSGRAVE (dir.), *Criticism and the Growth of Knowledge*, New York : Cambridge University Press, p. 51-58.

_____, 1974 (2002), *Unended Quest: An Intellectual Autobiography*, 2e édition, Londres : Routledge, 328 p.

PUTNAM, Hilary, 1995, *Pragmatism: An Open Question*. Malden : Blackwell Publishers, 110 p.

_____, 2002, « Comment on Nicholas Rescher's paper », *Pragmatism and Realism*, Londres : Routledge, p. 80-85.

RALSTON, Shane J., 2011, « Pragmatism in International Relations Theory and Research », *Eidos*, n° 14, p. 72-105.

RORTY, Richard, 1972 (1982), « The World Well Lost », dans *Consequences of Pragmatism*, Minneapolis : University of Minnesota Press, p. 3-18.

_____, 1979 (1982), « Pragmatism, Relativism and Irrationalism », dans *Consequences of Pragmatism*. Minneapolis : University of Minnesota Press, p. 635-655.

_____, 1980 (1982) « Method, Social Science, and Social Hope », dans *Consequences of Pragmatism*, Minneapolis : University of Minnesota Press, p. 19-210.

_____, 1982, « Introduction: Pragmatism and Philosophy », dans *Consequences of Pragmatism*, Minneapolis : University of Minnesota Press, p. xiii-xlvi.

_____, 1983, « Postmodernist Bourgeois Liberalism », *The Journal of Philosophy*, vol. 80, n° 10, p. 583-589.

_____, 1999 (2006), « Pragmatism as Anti-Authoritarianism », Susan HAACK (dir.), *Pragmatism, Old and New*, Amherst : Prometheus Books, p. 657-674.

RORTY Richard, Hilary PUTNAM, James CONANT et Gretchen HELFRITCH, 2004, « What is Pragmatism? », *Think*, n° 8, p. 71-88.

RUSSELL, Bertrand, 1910a (2009), « Pragmatism », dans *Philosophical Essays*, New York : Routledge, p. 71-103.

_____, 1910b (2009), « William James's Conception of Truth », dans *Philosophical Essays*, New York : Routledge, p. 104-122.

RYTÖVUORI-APUNEN, Helena, 2009, « Abstractive Observation as the Key to the "Primacy of Practice" », p. 641-645, dans Gunther HELLMANN (dir.), « Pragmatism and International Relations » (forum), *International Studies Review*, vol. 11, p. 638-662.

SIL, Rudra, 2000a, « Against Epistemological Absolutism: Toward a "Pragmatic" Center? », dans Rudra SIL et Eileen M. DOHERTY (dir.), *Beyond Boundaries? Disciplines, Paradigms, and Theoretical Integration in International Studies*, Albany : State University of New York Press, p. 145-175.

_____, 2009, « Simplifying Pragmatism: From Social Theory to Problem-driven Eclecticism », p. 648-652, dans Gunther HELLMANN (dir.), « Pragmatism and International Relations » (forum), *International Studies Review*, vol. 11, p. 638-662.

SIL, Rudra et Peter J. KATZENSTEIN, 2010, *Beyond Paradigms: Analytic Eclecticism in the Study of World Politics*, New York : Palgrave Macmillan, 266 p.

_____, 2011, « De-Centering, Not Discarding, the "Isms": Some Friendly Amendments ». *International Studies Quarterly*, vol. 55, n° 2, p. 481-485.

SØRENSEN, Georg, 1998, « International Relations Theory After the Cold War », dans Tim DUNNE, Michael COX et Ken BOOTH (dir.), *The Eighty Years' Crisis: International Relations 1919-1999*, Cambridge : Cambridge University Press, p. 83-100.

STANSFIELD, Manfred, 1993 (2001), *Introduction to Paradigms: Overview, Definitions, Categories, Basics, Optimizing Paradigms & Paradigm Engines*, Victoria : Trafford, 350 p.

TOULMIN, Stephen, 1970, « Does the Distinction between Normal and Revolutionary Science Hold Water? », dans Imre LAKATOS et Alan MUSGRAVE (dir.), *Criticism and the Growth of Knowledge*, New York : Cambridge University Press, p. 39-47

WALTZ, Kenneth N., 1979, *Theory of International Politics*, Long Grove : Waveland Press, 254 p.

WATKINS, John, 1970, « Against 'Normal Science' », dans Imre LAKATOS et Alan MUSGRAVE (dir.), *Criticism and the Growth of Knowledge*, New York : Cambridge University Press, p. 25-37

WENDT, Alexander, 1999a, « On Constitution and Causation in International Relations », dans Tim DUNNE, Michael COX et Ken BOOTH (dir.), *The Eighty Years' Crisis: International Relations 1919-1999*, Cambridge : Cambridge University Press, p. 101-117.

_____, 1999b (2003), *Social Theory of International Politics*, Cambridge : Cambridge University Press, 450 p.

WHITFORD, Josh, 2002, « Pragmatism and the untenable dualism of means and ends: Why rational choice theory does not preserve paradigmatic privilege », *Theory and Society*, n° 31, p. 325-363.

WILSON, Peter, 1998, « The Myth of the 'First Great Debate' », dans Tim DUNNE, Michael COX et Ken BOOTH (dir.), *The Eighty Years' Crisis: International Relations 1919-1999*, Cambridge : Cambridge University Press, p. 1-16.